

**Enquête sur le vécu des résidents en habitat jeunes, auprès de la résidence
Béthanie**

Par Eva Vigeolas

Sous la direction de Anne Bory

Avec le soutien et la participation de la direction de Béthanie, Ménouar Malki, Mélanie Bourgeois
et de l'équipe salariée de la résidence Béthanie.

Mémoire présenté dans le cadre d'une enquête participative avec la Boutique des sciences pour
l'association Béthanie.



Sommaire

| | |
|---|------|
| Remerciements..... | p. 5 |
| 1. Introduction de l'enquête: des parcours hétérogènes réunis dans un même logement..... | p.6 |
| 1.1 Des jeunesses plurielles marquées par un contexte socio-économique précarisant..... | p.7 |
| 1.2 Les foyers de jeunes travailleurs, une création ancienne qui répond à des problématiques sociales..... | p.14 |
| 1.3 Les missions de l'Union Nationale pour l'Habitat des Jeunes..... | p.15 |
| 1.4 Les prémices et les ambitions de l'éducation populaire..... | p.17 |
| 1.5 Focus sur la résidence Béthanie, un projet centré sur le brassage social et l'émancipation individuelle par le biais du collectif..... | p.18 |
| 1.6 Démarche de l'enquête et méthodologie mise en œuvre..... | p.20 |
| 1.7 Portraits de résidents: des trajectoires variées | p.22 |
| 2. Des perceptions et appropriations éclectiques de la résidence : conséquence de la diversité des trajectoires des résidents..... | p.29 |
| 2.1 Des situations socio-professionnelles hétéroclites qui entraînent des rythmes de vie variés... | p.29 |
| 2.2 Les trajectoires de logement disparates: à quelles problématiques l'accès à Béthanie répond-t-il?..... | p.34 |
| 2.3 Dans quelles mesures les expériences passées des résidents influencent leurs capacités à s'engager et à prendre part au collectif ? | p.44 |
| 3. Les ressorts de l'accompagnement socio-éducatif mis en œuvre à Béthanie..... | p.59 |
| 3.1 « valoriser les jeunes et leurs savoirs un travail de tous les jours »..... | p.58 |
| 3.2 Un risque de sur-investissement propre au secteur associatif et conséquence de la posture d'aidante des intervenantes socio-éducatives..... | p.65 |
| 3.3 L'accompagnement dans l'accès au droit, une dimension nécessaire à l'émancipation des jeunes..... | p.69 |
| 3.4 Les animations comme supports à la mobilisation collective..... | p.71 |
| 3.5 Les freins à la participation : comment favoriser la participation des jeunes?..... | p.85 |

| | |
|---|-------|
| 3.6 Les relations inter-résident à Béthanie inscrites dans des sociabilités de jeunesses..... | p.91 |
| Conclusion..... | p.103 |
| Bibliographie..... | p106 |
| Annexes..... | p.109 |
| Tableau synoptique des entretiens..... | p.109 |
| Grille d'entretien..... | p.111 |
| Glossaire des abréviations..... | p.113 |

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier les personnes qui sont à l'initiative de cette enquête: la boutique des sciences qui œuvre à réunir les professionnels du secteur associatifs et les étudiants en sciences humaines afin de collaborer et de mener des études de ce genre.

Je remercie également Mélanie Bourgeois et Ménouar Malki, tous deux co-directeurs à Béthanie, qui m'ont donné accès à tout ce dont j'avais besoin sur le terrain et pour leurs disponibilités et le partage de leurs expériences. Mais aussi, l'équipe salariée de Béthanie et les administrateurs qui ont accepté de témoigner. Un remerciement particulier pour Aurélie, intervenante socio-éducative avec qui j'ai passé beaucoup de temps sur place et avec qui collaborer était très enrichissant. Merci à Anne Bory, de m'avoir accompagné dans la construction de ce rapport.

Enfin, je remercie chaleureusement les résidents de Béthanie qui m'ont accueilli avec bienveillance et m'ont fait une place dans les moments collectifs de la résidence. Mes remerciements vont tout particulièrement aux résidents qui ont accepté de me raconter leur trajectoire, ce qui m'a permis d'obtenir des données riches pour mener à bien ce projet.

1. Introduction de l'enquête: des parcours hétérogènes réunis dans un même logement

La présente étude porte sur l'expérience des jeunes à propos de leur passage au sein de la résidence Béthanie. Sous l'égide de l'union régionale pour l'habitat des jeunes (l'URHAJ) cette association propose 120 logements en plein cœur de Lille pour des jeunes de 16 à 30 ans dont les situations socio-professionnelles sont particulièrement éclectiques. La particularité de cet hébergement est qu'il s'agit d'un logement temporaire dont la durée maximum ne doit pas excéder 3 ans. En moyenne, les résidents y vivent moins d'un an¹. L'objectif premier de cette résidence sociale est de fournir une solution d'hébergement aux jeunes dont la mobilité de plus en plus prégnante entraîne des difficultés d'accès aux logements. Des activités ancrées dans les pratiques de l'éducation populaire y sont également proposées ainsi qu'un accompagnement aux droits et une assistance aux démarches professionnelles réalisée par une équipe socio-éducative sur place. L'intention principale est de favoriser les sociabilités entre résidents et intervenants extérieurs, les apprentissages, l'engagement des jeunes adultes dans le but, *in fine*, qu'ils acquièrent plus d'autonomie.

Cette enquête est impulsée par la direction bicéphale de l'association, Mélanie Bourgeois et Menouar Malki, auparavant déjà professionnelles auprès de l'URHAJ et l'union nationale pour l'habitat des jeunes (l'UNHAJ). Ils ont demandé cette analyse, portés par le besoin de retours sur leur travail et plus précisément pour avoir davantage connaissance de la manière dont les résidents perçoivent ce projet social et éducatif. En d'autres termes, la visée de cette étude sociologique est d'analyser les particularités du suivi proposé aux jeunes adultes et de mieux saisir les ressorts de la participation et de l'engagement.

Dans ce chapitre introductif, nous allons d'abord revenir sur les conditions économiques et sociales et les enjeux propres aux jeunes. Nous aborderons, ensuite, l'histoire des foyers de jeunes travailleurs et le contexte sociologique dans lequel ils interviennent. Nous évoquerons l'histoire de l'éducation populaire, dimension importante du projet porté par la résidence et pour finir nous reviendrons sur le cas particulier de la résidence Béthanie et la description de son fonctionnement ainsi que de ses valeurs. Enfin, les problématiques et méthodes utilisées dans le

¹ 57% sont restés moins d'un an selon le rapport d'activité de l'association de 2020. Ils sont seulement 10% à rester plus de deux ans.

cadre de cette recherche seront détaillées et nous finirons cette partie avec des portraits de jeunes résidents qui illustrent la diversité des profils hébergés.

1.1 Des jeunesses plurielles marquées par un contexte socio-économique précarisant

« La jeunesse est multiple, hétérogène, traversée par de nombreux clivages notamment liés à l'origine sociale, l'origine ethno-raciale, le genre ou le lieu d'habitation. Plus encore les inégalités se reproduisent avec force entre les générations de sorte que les expériences de la jeunesse divergent profondément en fonction des ressources que peuvent modifier les jeunes et ce en dépit des discours toujours plus nombreux à célébrer le mérite républicain ou les progrès en matière d'égalisation des chances. » (Peugny, 2022)

Les préoccupations liées à « la jeunesse » sont nombreuses et ce terme ne cesse d'être mobilisé dans les discours politiques. La jeunesse est une catégorie de la population soumise à des enjeux spécifiques et à une fragilité particulièrement accrue. Ce terme renvoie d'abord à une caractéristique biologique, l'âge, un âge où l'individu est à mi-chemin entre l'état d'adolescent et celui d'adulte. Il s'agirait, en somme, d'une période de transition dans laquelle il mène une quête vers une certaine autonomie et indépendance, condition propre à l'âge adulte. Un moment de vie où les défis semblent de taille, l'enfance et l'adolescence placent l'individu dans une position « d'irresponsabilité provisoire : ces « jeunes » sont dans une sorte de *no man's land* social, ils sont adultes pour certaines choses, ils sont enfants pour d'autres, ils jouent sur les deux tableaux. » (Bourdieu, 1984).

La quête vers le « devenir adulte » aspire à faire entrer l'individu dans une viabilité sociale où il est considéré apte à répondre de ses actes, responsable et conscient des actions qu'il entreprend avec l'injonction de subvenir à ses besoins. Le moment de vie correspondant à la jeunesse est donc celui où les citoyens sont confrontés à ces nouvelles obligations sociales, une phase semée d'embûches mais aussi d'expérimentations. Selon Elsa Ramos « *la compréhension du processus d'autonomisation implique de distinguer trois catégories qui sont très souvent utilisées les unes pour les autres : indépendance, autonomie et accès à l'âge adulte* ² ». L'indépendance désigne une condition dans laquelle l'individu est capable de répondre à ses besoins sans l'aide

² Ramos E. « le processus d'autonomisation des jeunes » Cahiers de l'action, 2011, n°31, p. 11 à p.20.

financière de ses parents. L'autonomie d'une personne renvoie au fait qu'elle puisse prendre des décisions librement sans avoir à rendre de comptes. Enfin, l'accès à l'âge adulte existe par la conquête de statuts sociaux liés aux « *différents seuils de passage à l'âge adulte qui introduisent à de nouveaux rôles sociaux qui délimitent les frontières d'âge : la fin des études, le début de la vie professionnelle, le départ du domicile parental, la mise en couple.* » (Ramos, 2011)

Les parcours de jeunes sont vastes et divergents, premièrement parce qu'il n'existe pas de jeunesse au sens d'une catégorie d'individus homogènes socialement, les défis relevés par les jeunes varient ainsi que leur degré de difficulté, il est donc davantage pertinent d'évoquer « les jeunes ». En effet, selon Pierre Bourdieu « *l'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable ; le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente. Il faudrait au moins analyser les différences entre les jeunes*³ ». Ainsi il va de soi que mobiliser la jeunesse comme une cohorte homogène relève du mirage, la réalité sociale des individus est soumise à de grandes disparités en fonction de leurs ressources sociales et économiques qui forgent en grande partie leurs conditions de vie. Ces inégalités se retrouvent inévitablement chez les jeunes, peut-être même sont-elles vécues de manière plus intense, lorsqu'il s'agit de faire des choix pour l'avenir et qu'ils ne disposent pas des mêmes possibilités. La capacité à entreprendre des études supérieures semble être l'exemple le plus concret pour illustrer cela, suivre des études et ce le plus longtemps possible est largement valorisé socialement et considéré comme un investissement à long terme, bénéfique pour le reste de notre vie. Se voir refuser l'accès à cela par manque de ressources, qu'elles soient économiques ou culturelles, relève d'une violence symbolique⁴ vécue par les catégories sociales les moins dotées économiquement. Ainsi les trajectoires et apprentissages des jeunes prennent des tournures différentes. Pour reprendre deux exemples extrêmes, selon qu'ils entrent dans une grande école ou bien qu'ils travaillent dès 18 ans, les expériences vécues seront sensiblement différentes.

Ensuite, ce qui caractérise les situations de jeunes contemporaines est qu'il n'est plus question de parcours linéaires. Beaucoup d'allers et retours entre les CDD, CDI et études sont créateur de vulnérabilité.

« *La vulnérabilité, c'est une situation de flottaison entre des situations d'exclusions et des situations d'inclusions ou d'intégration* » (Castel, 2009).

³ Entretien avec Anne-Marie Métaillé, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Ages, 1978, pp. 520-530. Repris in *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984. Ed. 1992 pp.143-154.

⁴ Forme de violence peu visible et non physique, qui s'exprime à travers les normes sociales et qui s'observe dans les structures sociales

D'après Robert Castel, un individu est en situation de vulnérabilité lorsqu'il fait face aux situations atypiques de l'emploi, comme des contrats temporaires, du chômage. La deuxième situation qui renforce cette vulnérabilité est l'affaiblissement des liens sociaux primaires notamment lié à l'instabilité familiale. Ainsi ces deux aspects renforcent le sentiment d'incertitude du lendemain et donc la précarité, d'autant plus que « une des fragilités peut engendrer l'autre et réciproquement ». Le sociologue évoque une précarité institutionnalisée, ce qui le mène à parler de « précarariat » comme une nouvelle condition collective de précarité (Castel, 2009).

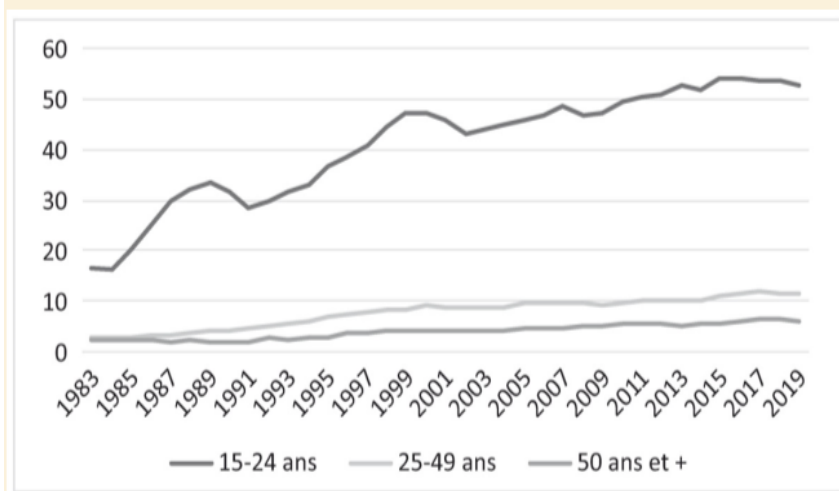
Dans l'imaginaire collectif, lorsque l'on évoque la jeunesse, il est courant de faire référence au monde étudiant. Néanmoins, la jeunesse étudiante n'est pas toute la jeunesse : *« alors même que le modèle étudiant se généralise, la souffrance des fractions « sans avenir » de la jeunesse perdure, cette réalité demeure en 2020 quand bien même l'identification de la jeunesse au monde étudiant a encore progressé dans les représentations. »* (Peugny, 2022). Dans les discours politiques et médiatiques, la sphère étudiante semble être la vitrine de la jeunesse mais cette représentation est quantitativement biaisée. En 2019, les étudiants stagiaires en formation ne représentent que 40% de la classe d'âge des 18-25 ans, 40% sont actifs, 12% au chômage et 8% en situation d'inactivité. La jeunesse est disparate, l'univers étudiant si souvent mobilisé comme étant tolérant et ouvert au multiculturalisme et davantage visible dans les représentations et discours ne doit pas éclipser l'existence d'autres divisions plus « conservatrices, autoritaires et défiantes ».

« Pour bien des enfants de la « démocratisation scolaire », la potion est amère : ayant fréquenté l'école bien plus longtemps que les générations précédentes [...], nombre d'entre eux cantonnés à des emplois subalternes et précaires ont à se débrouiller avec leurs aspirations déçues. » (Peugny, page 65, 2021)

Durant les années 80, les jeunes font face à des difficultés économiques de manière brutale, le chômage ne cesse de monter, phénomène accentué par la fin de la période de forte croissance des 30 glorieuses et les deux chocs pétroliers. Ces conditions économiques rendent plus difficile la transition entre la fin des études et l'insertion sur le marché du travail. En plus de l'augmentation du nombre de chômeurs, la sécurité de l'emploi⁵ s'affaiblit. Ainsi, la stabilité de la relation d'emploi se dégrade, on observe une précarisation du travail, les employeurs privilégient les CDD au CDI et ont recours de plus en plus à l'intérim et à la sous-traitance.

⁵Désigne ainsi le fait pour une personne, de demeurer employée sans interruption «durable», même s'il y a changement d'entreprise.

FIGURE 8. Évolution de la part d'emplois précaires en fonction de l'âge



Source : enquêtes « Emploi » (Insee).

Calculs effectués par l'Observatoire des inégalités.

En 2019, parmi les moins de 25 ans, plus d'un jeune sur deux en emploi exerce son activité en CDD, en intérim, en contrat aidé ou en apprentissage. Cette proportion était de moins de 20 % au début des années 1980. Ce triplement de la part de l'emploi précaire parmi les jeunes actifs est d'autant plus inquiétant que les autres classes d'âge ont été relativement épargnées par ce mouvement de précarisation. C'est bien au détriment des jeunes que le marché du travail se précarise.

Ce graphique tiré de l'ouvrage de Camille Peugny (page 109), évoqué précédemment, démontre nettement cette précarisation du travail subie par les jeunes. En 2019, ils sont plus de 50% à exercer des emplois précaires. Cette réalité est d'autant plus difficile que la jeune génération tend à être toujours plus diplômée. Nous pouvons ici mobiliser le concept sociologique de génération, défini par Mannheim comme un ensemble de personnes ayant à peu près le même âge, mais dont le principal critère d'identification sociale réside dans les expériences historiques et culturelles communes dont elles ont tiré une vision partagée du monde. Cette conscience commune accordée aux individus naît à une même époque, se concrétise par « *le partage de valeurs et de traits culturels qui sont au moins pour partie, en rupture avec ceux des générations précédentes[...]* Pour Mannheim le changement générationnel constitue le moteur du changement culturel tant chaque génération porte en elle les germes d'une approche « radicale » du « patrimoine culturel accumulé »⁶. Néanmoins, à l'intérieur d'une même génération, des groupes distincts se forment,

6 Ibid

guidés par des convictions et valeurs inconciliables. Les réalités historiques et les conditions d'existence varient entre les générations, il en résulte que les valeurs et aspirations des générations peuvent s'opposer. Bourdieu parle de « représentation idéologique de la division entre jeunes et vieux » qui laisse aux plus jeunes des choses qui font qu'en contrepartie ils accordent des tas de choses aux plus vieux. Ainsi, d'après lui, cet agencement présente ailleurs « rappelle que dans la division logique entre les jeunes et les vieux, il est question de pouvoir, de division (au sens de partage) des pouvoirs. Les classifications par âge (mais aussi par sexe ou, bien sûr, par classe...) reviennent toujours à imposer des limites et à produire un ordre auquel chacun doit se tenir, dans lequel chacun doit se tenir à sa place.⁷ » La jeunesse et la vieillesse sont des groupes construits socialement, ancrés dans une lutte, Christian Baudet et Roger Establet dénoncent une « gérontoclassie », les plus vieux s'accaparent les fonctions de pouvoirs et de richesse quitte à en évincer les plus jeunes (Baudet, Establet, 2000). Camille Peugny évoque alors la double peine subie par les jeunes, du fait qu'ils soient « confrontés à une nette dégradation de leur situation économique et tenus éloignés des leviers du changement social. » (Peugny, 2022, p. 74)

Les difficultés financières vécues par les jeunes tentent d'être apaisées par l'État, notamment à travers les allocations de logements mais aussi avec les systèmes de bourses destinés aux étudiants. Néanmoins, il est intéressant de se pencher sur la forme et le fonctionnement de la distribution de ces aides sociales qui sont, pour la plupart, calquées sur le revenu des parents. Les parents perçoivent jusqu'aux 20 ans de leur enfant une allocation familiale, quand ils l'ont à charge. Cette politique se poursuit au-delà de l'âge de 20 ans sous la forme d'allègements fiscaux divers quand l'enfant reste à charge. « La prise en charge parentale des études et de la période d'intégration professionnelle est consacrée par le seuil d'âge fixé à 25 ans pour obtenir le revenu minimum d'insertion (RMI), remplacé aujourd'hui par le revenu de solidarité active (RSA). Cette limite d'âge et de statut institue une défamiliarisation plus tardive. Quelques aides sont directes, notamment l'aide individuelle au logement. »⁸. Ce fonctionnement varie en fonction des pays. Au Danemark, par exemple, les aides ne sont pas soumises aux revenus des parents, ce qui permet une aide financière pour tous les jeunes sans condition familiale, permettant une autonomie vis-à-vis de la famille. En effet, le fait que l'aide soit accordée en fonction des moyens des parents peut-être critiqué et vu comme favorisant la dépendance familiale. Les relations parents-enfants varient et placent les jeunes dans des situations inégalitaires, l'aide financière dépend alors du bon vouloir des parents qui peuvent exiger des conditions spécifiques à leurs aides et donc limiter la liberté des enfants ou bien tout simplement refuser d'aider, condamnant le jeune à une situation plus que

7 Bourdieu (1984)

8 Van de Velde C.,(2008) « Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe » Presses universitaires de France. Le Lien social , Paris.

précaire. Les individus qui ne peuvent compter sur la solidarité familiale pour une autre raison que le manque de ressources sont démunis. Ainsi, en France, même s'il existe des aides financières plus que nécessaires, leur fonctionnement d'attribution renforce la dépendance familiale.

La jeunesse est un moment où l'individu est particulièrement fragile. Après avoir relaté les difficultés rencontrées vis-à-vis de l'emploi, nous pouvons évoquer les conditions particulièrement rudes de l'accès au logement, prégnantes dans les trajectoires des jeunes et largement liées à la montée de la précarité de l'emploi. Les jeunes Français décohabitent en moyenne autour de 22 ans (Jauneau, 2007). D'après Emmanuelle Maunaye⁹, cette tranche d'âge, sujette aux difficultés d'accès à l'emploi, connaît régulièrement des situations de fragilités financières, les frais consacrés au logement sont donc une partie conséquente de leur budget. Les jeunes représentent la partie de la population dont les ressources financières sont les plus faibles et paradoxalement ce sont eux qui font face au niveau de loyer le plus élevé (Richez, 2015). De plus, les conditions d'accès au logement sont très loin de favoriser les plus jeunes (caution importante, frais d'agence, garantie...) qui ont du mal à répondre à toutes ces exigences. Finalement, il existe peu de logements dédiés à la jeunesse. En 2008, d'après le rapport du sénateur Anciaux, 8% des étudiants sont hébergés en résidence universitaire, 20% en logement social, 29% dans le parc privé et 43% chez un proche (Richez, 2015).

« Face au logement, des inégalités générationnelles se cumulent avec les inégalités sociales, car celles-ci induisent une répartition inégale des aides parentales. Les jeunes issus des milieux sociaux les plus aisés, qui sont souvent aussi les plus diplômés, décohabitent plus facilement que les autres jeunes (Portela et Dazenaire, 2014), le soutien de leurs parents leur permettant de s'installer en logement autonome. C'est ce que Cécile Van de Velde appelle une situation de « semi-dépendance » (2008) : si ces jeunes sont autonomes d'un point de vue résidentiel, ils tirent l'essentiel de leurs ressources économiques et matérielles des aides parentales. » (Maunaye, 2016)

D'après une enquête logement de l'Insee de 2002, 55% des 19-26 ans vivent chez leurs parents et cette situation ne résulte pas d'un choix mais d'une inaptitude à assumer un loyer, 77% affirmaient ne pas être en mesure d'accéder à l'autonomie résidentielle (Kesteman, 2005). De plus, le processus d'insertion sociale et professionnelle oblige à une mobilité géographique et donc résidentielle. Emmanuelle Maunaye évoque une sur-mobilité résidentielle. Selon l'enquête logement

⁹ Maunaye, Emmanuelle. « L'accès au logement autonome pour les jeunes, un chemin semé d'embûches », *Informations sociales*, vol. 195, no. 4, 2016, pp. 39-47.

de l'Insee, les taux de mobilité résidentielle étaient en 2006 de 28 % pour les ménages de moins de 30 ans, 16 % pour les 30-39 ans et 7 % pour les 40-49 ans (Anil, 2011). Ainsi, pour une partie de la jeunesse disposant de faibles ressources économiques, le processus de décohabitation parental est retardé, cette reproduction sociale alimente les inégalités parmi les jeunes : *« les expériences de la jeunesse divergent profondément en fonction des ressources que peuvent modifier les jeunes et ce en dépit des discours toujours plus nombreux à célébrer le mérite républicain ou les progrès en matière d'égalisation des chances »* (Peugny, 2022).

Les politiques publiques à destination de la jeunesse ont alors toute leur importance. D'après Camille Peugny, elles doivent avoir deux objectifs, permettre d'éviter que grandisse une fracture entre les générations et agir durablement pour réduire les inégalités entre les différentes jeunes. Ce moment de vie expose les individus à plus de fragilité. Une intervention forte de l'État, afin de rétablir plus d'égalité et de permettre aux jeunes d'expérimenter et de construire sereinement leur avenir, est donc plus que nécessaire. D'autant plus que la pandémie a mis à nu les conditions d'existence parfois très précaires des individus qui traversent la période qui sépare la fin de la scolarité obligatoire de la stabilisation dans l'emploi (Peugny, 2022).

« Il faut décidément attaquer les inégalités par tous les versants et en actionnant tous les leviers possibles : commencer par une construction de véritable politique de la jeunesse n'est assurément pas le plus inefficace. » (Peugny, 2022)

En ce qui concerne l'accompagnement dans l'accès au logement, les foyers de jeunes travailleurs (FJT) résultent de politiques publiques pour pallier ces difficultés vécues par les jeunes. Ces résidences sociales destinées aux moins de 30 ans, en voie d'insertion professionnelle ou en activité, sont soutenues financièrement en grande partie par la CAF (Caisse d'Assurances Familiales), l'objectif est que ces structures accompagnent des jeunes dans le processus d'autonomisation. En 2017, 487 FJT ont été subventionnés par les CAF, ce qui représente 48 909 lits. Environ 200 000 jeunes y sont accueillis chaque année, soit un budget accordé par la branche Famille de la Sécurité Sociale de 37,3 millions d'euros destinés aux FJT. Des critères doivent être respectés comme la mise à disposition d'une équipe socio-éducative qualifiée pour l'accompagnement des jeunes. Ils doivent également garantir la mixité sociale au sein des résidences. (Alberghini, Baronnet, Best, Brunet, 2018)

1.2 Les foyers de jeunes travailleurs, une création ancienne qui répond à des problématiques sociales

Au XIX^{ème} siècle, l'industrialisation cause un afflux conséquent des populations vers les villes avec son lot de pauvreté et de conditions plus que précaires. Les villes sont vues comme des lieux de débauche et d'affaiblissement des liens de solidarités et les ouvriers perçus comme des « classes laborieuses » et donc des « classes dangereuses » qui pourraient menacer l'ordre public (Chevalier, 1978). Leurs conditions de logement préoccupent de plus en plus, jusqu'à devenir une grande question sociale, l'objectif étant de limiter les effets néfastes de la grande pauvreté causée par l'industrialisation. Un intérêt particulier est porté sur le logement des jeunes, des initiatives sont prises, notamment par les patrons qui logent les jeunes apprentis afin de leur inculquer les bonnes mœurs et la morale chrétienne. Les jeunes filles, considérées comme très exposées à la prostitution et à la dépravation morale, sont hébergées dans des congrégations de religieuses. Ces initiatives se regroupent et deviennent des mouvements chrétiens.

Ensuite, résultats d'une inquiétude grandissante quant aux conditions de logement des jeunes, les premiers foyers de jeunes travailleurs voient le jour au lendemain de la seconde guerre mondiale. Une grande partie du parc immobilier a été détruit et les naissances ne cessent d'augmenter, le marché de l'immobilier est saturé. La France connaît une crise du logement, c'est dans ces circonstances particulières que les FJT se développent « *afin de proposer aux jeunes actifs des lieux de transition entre deux étapes de vie en portant, au-delà de la question du logement, une attention particulière à un ensemble de problématiques spécifiques aux situations de jeunesse : l'hygiène, la santé, l'apprentissage de la lecture, la culture, etc.* » (Alberghini, Baronnet, Best, Brunet, 2018). En ville, les citadins les moins dotés économiquement vivent dans des logements surpeuplés et insalubres. La situation est telle que l'Abbé Pierre, suivi par des associations et médias, interpelle l'Etat sur sa responsabilité et le somme de s'engager dans la lutte contre la précarité des habitats. Le gouvernement met alors en place des actions d'urgence pour les citoyens sans logement. En 1955, l'UFJT (union nationale des foyers de jeunes travailleurs) est fondée par des organisations chrétiennes, 400 foyers sont alors répertoriés. Ce système de logement prend alors de l'ampleur et la demande grandit. Le fonctionnement de base avec une équipe de bénévoles tend peu à peu à disparaître au profit de professionnels car la gestion des foyers se complexifie et la fonction socio-éducative prend de l'importance dans les projets portés par ces associations. Un

agrémentent foyer de jeunes travailleurs est créé et en 1975, ils sont considérés comme des institutions sociales.

Durant les années 1970- 1980 des lois sont promulguées au fur et à mesure, afin de préciser les modalités d'agrément. Ensuite, avec la massification scolaire ainsi que l'allongement de la scolarité, les jeunes obtiennent leur indépendance financière plus tard et connaissent une instabilité financière à rallonge, accentuée par la crise économique. Une nouvelle population est alors en demande avec des besoins propres à ces nouvelles conditions d'insertion professionnelles. L'objectif n'est pas simplement de fournir un simple logement mais aussi de suivre les jeunes accueillis aussi bien dans leur démarches liées à leur insertion professionnelle mais aussi à l'autonomie résidentielle. Il s'agit, en somme, d'un accompagnement socio-éducatif qui favorise la socialisation par l'habitat, l'accès au droit, à la citoyenneté, à la formation, à la santé, aux loisirs, à la culture, notamment à travers des actions et animations ancrées dans l'éducation populaire. En 1977 une circulaire du ministère des affaires sociales¹⁰ acte une nouvelle vocation des FJT qui devront varier les profils sociologiques des jeunes hébergés en acceptant des profils « normalement insérés » et des jeunes « inadaptés », l'objectif étant la mixité sociale. En 1965 il y avait 600 FJT, en 1991 ils sont 470, autant dire qu'ils sont loin d'accéder favorablement à toutes les demandes de logement. C'est en 2007 que L'UFJT devient l'UNHAJ (Union Nationale Pour Habitat Jeunes) il n'est plus question de foyer de jeunes travailleurs, terme souffrant d'une mauvaise réputation notamment chez les jeunes mais d'habitat jeunes afin de redorer l'image de ces résidences.

1. 3 Les missions de l'Union Nationale pour l'Habitat des Jeunes

L'Union Nationale pour l'Habitat des Jeunes est un réseau qui a pour vocation de contribuer à l'autonomie, la socialisation et l'émancipation des jeunes : il fonctionne à différentes échelles, nationales et régionales. Ainsi l'UNHAJ est composée de d'antennes qui agissent au niveau régional afin de faciliter les actions dans les régions et de s'adapter aux particularités de chaque territoire.

10 Circulaire du ministère des affaires sociales n°30 du 11 mai 1977

« Pour que les jeunes deviennent acteurs de leur propre développement, pour qu'ils puissent passer d'un état de dépendance à un rôle de contribution au bien commun, nous affirmons notre responsabilité pédagogique et notamment que la tolérance est inséparable de l'exigence, la promotion individuelle se bâtit dans l'activité collective, le respect fonde l'autorité, l'écoute légitime fonde la parole. » Extrait de la charte UNHAJ adoptée le 2 février 1996.

Ainsi, à travers son offre de logements implantés dans toute la France, l'UNHAJ propose des solutions d'hébergement destinées aux jeunes de 16 à 30 ans, afin de leur donner les moyens d'entreprendre dans de bonnes conditions leurs projets nécessaires à la construction de leur avenir. Animé par une forte volonté de rendre autonomes ses résidents mais aussi de les pousser à l'engagement citoyen et collectif, le réseau UNHAJ met en place des actions variées au sein des résidences comme des animations sur place afin de faciliter la création de liens inter-résidents, des collaborations avec les acteurs locaux (associatifs, culturels, entreprises...) pour permettre aux jeunes un engagement territorial au sien du tissu local et enfin une attention particulière est portée à l'accompagnement dans l'accès au droit afin d'éloigner le plus possible les résidents des situations de vulnérabilité.

En somme, l'UNHAJ tend vers trois objectifs : dans un premier temps, apporter une solution aux jeunes en mobilité avec des logements adaptés à toutes les situations (seul ou en couple) le temps d'une formation, d'un emploi ou de rebondir vers autre chose. Ensuite, l'approche se veut globale, à travers un accompagnement socio-éducatif qui porte sur l'ensemble des domaines qui touchent la vie et le quotidien des jeunes (emploi, alimentation, santé, loisir, mobilité, culture...etc.). Enfin, L'UNHAJ promeut des politiques publiques favorisant l'accueil et le maintien des jeunes sur le territoire en insistant sur les collaborations avec les acteurs locaux.

L'UNHAJ est composé de plusieurs réseaux régionaux (L'URHAJ), nous nous intéressons ici l'URHAJ Hauts de France qui en 2019 est composée de 16 adhérents, soit 1729 logements : plus de 3000 jeunes ont été logés. Un résident sur trois a entre 16 et 21 ans et 72% des hébergés sont des hommes. En ce qui concerne les origines résidentielles, 32% habitent le territoire, 17% viennent d'autres régions, 26% d'un autre département de la région, 16% d'une autre commune du département, 6% d'un pays européen et 3% d'un pays hors Union Européenne. Ensuite, une bonne partie des résidents accueillis sur la métropole européenne de Lille (42%) ont connu avant d'avoir recours au réseaux URHAJ un parcours d'accueil, que cela soit dans un logement d'urgence suite à une situation d'errance liée à un conflit familial ou dans une maison d'enfants à caractère sociale (ASE). L'ambition principale étant d'être un support pour les jeunes bénéficiant de peu de

ressources, la plupart des hébergés disposent de ressources très faibles : un jeune sur trois a un budget mensuel inférieur à 460 euros. Au niveau des statuts d'activités, 38% sont en apprentissage, 22% salariés et le reste correspond aux étudiants ou aux inactifs.

1.4 Les prémices et les ambitions de l'éducation populaire

Les premières origines de l'éducation populaire en France remontent au 18^{ème} siècle avec l'idée d'éducation pour tous et de lutte contre l'obscurantisme de l'Église, portée par les lumières. Il existe deux courants historiquement liés à cette éducation dite populaire. Le premier est chrétien et social, avec notamment la création de la jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) et de la jeunesse agricole chrétiennes (JAC) fin 19^{ème} siècle, qui se réunissent dans le but d'agir contre la misère tout en veillant à l'inculcation des mœurs religieuses. Le deuxième courant se veut révolutionnaire et anticapitaliste, porté par les ouvriers, en 1890 les bourses du travail sont alors investis par les syndicats qui cherchent à créer une contre-société prolétarienne, des formes d'entraides y voient le jour ainsi que des cours du soir afin d'éduquer le peuple. L'ambition était de fournir une éducation aux ouvriers, afin de les outiller pour la révolution prolétaire. En sommes, *«l'éducation populaire était la dimension culturelle du mouvement ouvrier [...] L'éducation populaire serait alors un ensemble de procédures qui permettent de “construire du syndicalisme, c'est-à-dire la production collective de connaissances, de représentations culturelles, de signes qui sont propre à un groupe social en conflit... à une époque où le syndicalisme est en même temps mutualisme et coopération. Donc l'origine, la racine de l'éducation populaire c'est d'être une dimension culturelle de la production de l'action collective (Lepage, 2001)”*. Ainsi se trouvent indiquées trois choses essentielles sur lesquelles nous aurons à revenir: l'éducation populaire à partie liée avec la culture; la culture est la ou on ne l'attend pas et où on ne veut pas la voir, dans le vulgaire et le populaire, la culture à d'autres fonctions et contenus que ceux que veulent imposer ceux que Paul Nizan nommera “les chiens de gardes”. Pour le mouvement ouvrier naissant, la culture, ce sont des valeurs de solidarité éprouvées dans l'action collective [...] qui se construit, dans un mouvement d'émancipation, une puissance d'agir créant de nouveaux droits, comme celui de se coaliser(Maurel, 2010, p. 23-24) ».

En 1943, une ordonnance crée l'agrément “jeunesse et éducation populaire”. Cet agrément placent les associations qui l'obtiennent sous l'égide de l'État et leur permettent d'obtenir

des financements. L'éducation populaire se professionnalise et s'institutionnalise à travers le milieu socio-éducatif, aujourd'hui les foyers de jeunes travailleurs ont pour obligation d'être agréés au titre de l'éducation populaire.

1.5 Focus sur la résidence Béthanie, un projet centré sur le brassage social et l'émancipation individuelle par le biais du collectif

La maison Béthanie voit le jour en 1926 sous l'impulsion de l'association du Comité lillois de protection de la Jeune Fille afin d'héberger des femmes en mobilité professionnelle. Le bâtiment est alors composé de 60 chambres sous la direction de religieuses. En 1974, Béthanie est agréée foyer de jeunes travailleurs et adhère aux valeurs et principes de l'éducation populaire. En 2000, l'association obtient l'agrément « résidence sociale - foyer de jeune travailleur », et par la suite des travaux sont entrepris afin de permettre l'accès aux jeunes hommes, qui sera effectif dès 2006.

Au-delà d'un simple logement et fidèle aux valeurs de L'UNHAJ, la maison Béthanie offre un accompagnement socio-éducatif aux résidents : des soirées, des sorties et des ateliers sont proposés tout au long de la semaine, animés par l'équipe socio-éducative. Ensuite, une grosse partie de l'accompagnement concerne l'accès aux droits et donc un soutien dans les démarches administratives, une aide plus que nécessaire à un âge où il est encore difficile de s'y retrouver, notamment pour les jeunes étrangers qui font face à des exigences administratives plus lourdes. Le projet de la résidence porte essentiellement sur le développement des potentialités des jeunes en leur donnant la possibilité et les moyens de mettre en œuvre leurs animations. Toutes sortes d'ateliers sont organisés, des repas interculturels, des activités sportives (danse, foot, badminton...), artistiques et culturelles (gravure et théâtre) mais aussi des ateliers qui traduisent un certain engagement politique comme l'initiation au tri des biodéchets portés actuellement par une résidente qui exerce dans ce domaine. N'importe quel jeune peut organiser un événement tout en bénéficiant de l'accompagnement de l'équipe socio-éducative : cette possibilité est d'ailleurs signalée à chaque résident lorsqu'il rencontre pour la première fois les animateurs. Le projet de Béthanie est avant tout de faire en sorte que chaque jeune se sente libre de s'impliquer dans la vie sociale de la résidence quel que soit son domaine de prédilection, afin de favoriser les apprentissages et échanges

de savoirs mais aussi les rencontres inter-résidents. De plus, la direction actuelle de Béthanie arrivée au cours de l'année 2020 favorise largement les échanges culturels grâce à des partenariats avec les académies et associations qui proposent des services volontaires internationaux qui permettent l'arrivée de jeunes étrangers¹¹ au sein de la résidence (académies, association Léo Larrange, centre régional d'information jeunesse) ainsi que des jeunes en parcours d'exil.

La mixité sociale est centrale dans le projet : les jeunes hébergés sont issus de différents parcours et présentent diverses situations. La sélection des candidats porte sur les statuts, plutôt que sur la vulnérabilité pour miser sur la mixité et la diversité des profils et éviter l'émergence de « poches de pauvreté »¹². Béthanie accueille environ 240 personnes par an sur 120 logements, 72% d'hommes et 28% de femmes selon le rapport d'activité de l'année 2020. Les situations socio-professionnelles sont variées : 39% de jeunes en formation professionnelle, 16% en CDI, 14% en CDD et intérim, 7% sont demandeurs d'emploi, 6% stagiaires, 11% étudiants, 5% en contrats aidés et services civiques et enfin 2% ont d'autres statuts comme celui d'auto-entrepreneur. Ces quotas sont imposés par la caisse d'allocation familiale, financeur principal des habitats jeunes. La circulaire n°2020-010 dont l'objet est d'explicitier les critères de délivrance de la prestation de service FJT, précise qui sont les jeunes à privilégier dans ces logements. Ainsi, une attention particulière doit être portée à l'accueil et l'accompagnement des jeunes les plus vulnérables et en particulier, les jeunes sortant de l'aide sociale à l'enfance (ASE), les familles monoparentales, les jeunes en situation de handicap et les jeunes réfugiés. Les quotas sont les suivants: au moins 65% de jeunes actifs de 16 à 25 ans, exerçant une activité salariée, un apprentissage, en formation professionnelle ou en stage (hors étudiant), en recherche d'emploi. Ensuite, 35% de jeunes de 26 à 30 ans, étudiants non-salariés, scolarisés et des jeunes de moins de 16 ans en apprentissage. Enfin, 15% maximum du public accueillis doivent l'être dans le cadre d'un conventionnement avec un tiers comme l'ASE, la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ) ou tout autre tiers. Ainsi, la confrontation à d'autres parcours et le décroisement comme vecteurs d'émancipation : c'est le pari que fait l'association. La mixité sociale est une valeur particulièrement importante dans le discours des deux co-directeurs, ces derniers font le constat de la rareté des lieux où se côtoient différents milieux sociaux et souhaitent préserver cela à Béthanie. Ensuite, les rencontres sont encouragées, notamment par le biais de l'agencement spatial de la résidence favorable au partage de moments conviviaux : salles de réunions, cuisines communes à chaque étage dont une plus grande pour l'organisation de repas collectif, une cour aménagée avec un barbecue, une salle de lecture, une salle polyvalente disposant de fauteuils, de jeux, d'un projecteur pour les soirées cinéma, une salle

11 11% des jeunes accueillis sont originaires d'un autre pays

12 Pour reprendre les termes de la direction de Béthanie

de sport ainsi qu'une laverie. L'association est composée d'une équipe de 11 salariés, deux co-directeurs, deux personnes chargées de l'intervention socio-éducatif, trois de l'entretien et de la maintenance technique et enfin trois veilleurs.

1.6 Démarche de l'enquête et méthodologie

Dans cette enquête, nous nous demandons, comment les résidents perçoivent-ils et s'approprient la résidence et le suivi socio-éducatif proposé? La mixité sociale et culturelle des résidents influence t-elle la dynamique collective de la résidence? Qu'est-ce qui favorise la participation et l'engagement des jeunes au sein de la vie sociale de la structure?

Afin de mesurer l'impact du projet pédagogique sur le quotidien des résidents et la manière dont ils s'en emparent, le choix a été fait d'utiliser la méthode de l'entretien biographique avec les jeunes hébergés. L'ambition est dans un premier temps de saisir la diversité des parcours résidentiels des jeunes concernés avant l'emménagement à Béthanie, afin de mettre à jour les raisons de leur arrivée ici, et donc les problématiques de chacun. Ensuite, connaître les trajectoires de logement des individus permet aussi d'appréhender au mieux les grilles de lecture qu'ils mobilisent pour évaluer la qualité de leur logement actuel. Des questions portent également sur leurs parcours scolaires et professionnels et leurs projets d'avenir, sur leurs origines et leur environnement familial ainsi que sur leurs centres d'intérêts. Une grosse partie des entretiens est consacrée à leur quotidien, la manière dont ils s'approprient leur logement et les espaces collectifs de la résidence, leur fréquence de participation aux animations et soirées tout en mobilisant au maximum leur point de vue sur cet ensemble. Enfin, une attention particulière est accordée aux interactions entre les acteurs, les résidents entre eux mais aussi à l'égard des professionnels présents sur place. J'ai mené 17 entretiens avec des résidents dont 4 anciens ayant trouvé un nouveau logement, 7 femmes, une personne non-binaire et 9 hommes¹³.

13 Tableau synoptique des entretiens en annexe

La plupart ont été réalisés au sein de la résidence, dans la cour intérieure, la salle polyvalente ou bien la salle de lecture. Le choix du lieu était entièrement réservé à l'intéressé. D'autres entrevues se sont déroulées à l'extérieur dans des parcs et cafés à Lille. En ce qui concerne les demandes d'entretiens et donc l'accessibilité des témoignages, cette dernière m'a été grandement facilitée par ma présence régulière sur place mais aussi par l'intermédiaire de la direction qui n'hésitait pas à prendre les devants en proposant à certains jeunes de s'entretenir avec moi. Néanmoins même si cela m'a permis d'obtenir le témoignage de certains jeunes, il me semble que cette manière de faire constituait un biais. En effet, il me semble que le statut professionnel des deux co-directeurs peut impressionner les jeunes, et les mettre dans une position où il est difficile de refuser. Ainsi, il est arrivé plusieurs fois que des résidents, notamment des anciens, acceptent de s'entretenir avec moi et ne se présentent jamais au rendez-vous. De plus, l'idée est que leur témoignage soit le plus ouvert et honnête possible, donc il est important que leur démarche soit pleinement volontaire. J'ai donc commencé à proposer moi-même des entretiens, après avoir commencé à prendre mes marques dans la résidence, au bout d'une semaine, il me semblait important de me faire un peu connaître par le biais des animations avant de leur demander une participation. La plupart des jeunes à qui j'ai proposé un entretien répondaient favorablement, la difficulté se trouvant davantage auprès des anciens résidents plus difficilement disponibles et accessibles. Des entretiens ont également eu lieu avec des salariés afin d'avoir accès aux retours des professionnels sur leurs pratiques et la façon dont ils vivent leur travail. Enfin, j'ai également pu discuter avec deux administrateurs de Béthanie.

La seconde méthode mise en œuvre est l'observation participante : le planning d'animation m'était transmis, cela m'a permis pendant trois mois d'être présente à la plupart des ateliers du soir. Ces moments très précieux m'ont donné l'occasion d'avoir une vision claire du déroulement des activités, des interactions entre les différentes parties prenantes tout en saisissant l'ambiance de ces temps conviviaux. En participant j'ai pu repérer les profils très enclins à la participation et ceux dont la présence était plus ponctuelle, dans l'intérêt d'avoir une vision globale des participants en fonction de l'objet de l'atelier. Cette immersion de trois mois à Béthanie m'a placé, il me semble dans une position à mi-chemin entre le statut d'usagère et d'intervenante. En effet, j'ai participé aux animations parfois presque de la même manière que les résidents et j'ai également aidé à l'organisation et mené quelques ateliers comme celui de la gravure lorsque l'animatrice ne pouvait pas être présente. Cependant, l'intérêt de l'observation participante ne s'arrête pas là, le fait de prendre part aux activités, permet de sortir d'une posture d'observation afin d'expérimenter tel que le font les résidents les animations, afin d'avoir une idée toujours plus précise

de l'offre socio-éducative de la résidence. De plus, j'ai également pu assister à l'organisation et la mise en œuvre des temps d'animations, étant installée dans le bureau avec Aurélie, intervenante socio-éducative de la résidence. Ce bureau se situe à l'entrée du bâtiment, il est donc un lieu de passage pour les jeunes qui entrent et qui sortent, ils s'y arrêtent régulièrement afin de saluer Aurélie et discuter un peu. M'y installer a largement facilité la rencontre avec les résidents. Cette place auprès d'Aurélie a été d'une grande importance pour le bon déroulement de l'étude : cela m'a donné l'occasion d'être au cœur de la mission socio-éducative portée par l'association et son équipe de salariés. Ainsi, j'ai eu la chance d'observer les pratiques professionnelles d'Aurélie, ses diverses missions, ses manières de procéder avec les résidents notamment dans l'accompagnement aux droits, dans l'organisation des soirées, les interactions informelles mais aussi les retours réflexifs qu'elle fait sur son travail. Il me semble important de préciser que cette étude intervient à un moment particulier : le pôle socio-éducatif de Béthanie requiert une équipe de 3 personnes, or suite à des difficultés de recrutement, une seule personne assumait ce travail. Cet élément est à prendre en compte sérieusement et nous permet d'imaginer que les efforts déployés par la résidence en termes d'animations seront amplifiés lorsque l'équipe sera au complet (une seconde personne a d'ailleurs été recrutée par la suite). Dans cette enquête il sera donc pris en considération le fait qu'Aurélie était dans l'impossibilité d'assumer seule toutes les facettes du suivi socio-éducatif que nécessite une résidence de 120 logements. Nous reviendrons sur cela dans le développement avec une partie consacrée au travail des professionnels.

Pour finir, il m'a été assez facile de créer du lien avec les résidents qui m'ont accueilli très chaleureusement, le fait que l'on appartienne à la même tranche d'âge simplifie probablement la communication. Cela m'a permis de passer des moments informels avec eux et ne plus être identifiée clairement comme un élément extérieur selon les dires de certains qui avaient tendance à oublier mon statut de stagiaire. J'ai pu rencontrer de légères difficultés liées à la barrière de la langue notamment pour les entretiens, mais cela était loin d'être insurmontable.

1.7 Portraits de résidents: des trajectoires variés

Le cheval de bataille de la résidence Béthanie est la mixité, qu'elle soit sociale ou bien culturelle. Dans cette partie, des portraits de jeunes viennent illustrer cet aspect qui marque

particulièrement l'expérience des jeunes dans cette résidence. Il n'est pas encore question de rentrer dans les détails vis-à-vis de la participation des jeunes aux activités de l'association mais plus de survoler les trajectoires résidentielles, familiales et professionnelles. L'objectif à travers ces portraits est de montrer la diversité des profils et ce que cela implique dans la perception du logement. Une autre définition de l'autonomie nous est proposée par quatre chercheurs dans un article sur l'accompagnement socio-éducatif dans les foyers de jeunes travailleurs¹⁴, comme un processus d'acquisition des codes sociaux qui donnent accès à « un rôle actif dans la société ». Ils rappellent son caractère « profondément subjectif »: en somme les visions de cette autonomie varient en fonction des parcours de chacun, les ambitions et les situations des jeunes diffèrent, tout comme la fonction jouée par les FJT dans les trajectoires. Ainsi, diverses situations seront décrites dans le but de montrer l'étendue des problématiques auxquelles les jeunes font face, différentes raisons menant les jeunes au FJT.

Dorian : « Avoir un logement comme ça, c'est déjà bien. En plus, l'implantation est bien. C'est au milieu de tout quoi »

Dorian, 23 ans, originaire du département, loge à Béthanie depuis fin 2020. Le jeune homme a fait face à une injonction à l'indépendance, du moins financièrement très jeune : durant son adolescence, sa famille a connu des problèmes d'argent et est passée d'une situation financière très confortable à une situation très précaire. Ce déclassement n'est pas sans conséquences sur les conditions de vie de Dorian qui raconte : « J'ai arrêté l'école [...] je me suis dit « il faudrait quand même que je me débrouille » ». Suite à cela, étant encore mineur (17 ans) et ses parents étant dans l'incapacité de l'héberger, il s'est rendu seul dans un foyer de l'enfance où il est resté jusqu'à ses 18 ans. Il a ensuite fait appel à une structure de logement d'urgence avant de loger chez un ami à Tourcoing lorsqu'il a trouvé un travail en tant qu'agent de sécurité à Lille.

Le jeune résident a travaillé très tôt, notamment dans les commerces de son père : « J'ai commencé à travailler à 14 ans. Je faisais des stages, j'ai travaillé dans des bars, c'était avec mon père, il tenait des bars. Les clients me payaient des tickets à gratter tout ça... j'donnais des coups de main, je servais des bières. J'étais payé par mes parents, genre en mode je suis nourri, logé...

¹⁴ Alberghini A., Baronnet J., Best A., Brunet F. (2018) « L'accompagnement socioéducatif en foyer de jeunes travailleurs. Un levier d'insertion vers l'autonomie ? » Revue des politiques sociales et familiales, n°128, p. 67 à 75

Après, ils me faisaient des cadeaux des fois, j'avais la DS, un ordinateur et tout. Mais je devais quand même travailler pour avoir des trucs. » Ensuite, avant de travailler dans la surveillance à Lille, il a travaillé en restauration : *« Pendant huit mois. Après j'ai déménagé du foyer, du coup, j'ai dû acheter un scooter. Le scooter, il m'a lâché au bout d'une semaine. J'ai essayé de le réparer sauf que c'est carrément le moteur qui avait serré. [...] Y avait quand même à peu près quarante minutes de chemin à vélo. Et, en plus, aller au travail toute la journée et, le soir, repartir, c'était impossible. Du coup, j'ai décidé d'arrêter, ça faisait un moment que c'était trop de taff... »* Son récit illustre bien la réciprocité entre l'instabilité résidentielle et la difficulté d'accès à l'emploi, l'une pouvant en engendrer une autre. Suite à cela, il a repris aujourd'hui une formation financée par Pôle Emploi, et continue de travailler, notamment l'été pour subvenir à ses besoins. À la rentrée scolaire, il entreprend un BTS dans un domaine qui le passionne. En conséquence, Béthanie lui a permis de se « poser » un temps après un parcours résidentiel compliqué et des emplois essentiellement alimentaires, ce logement lui offrant des conditions propices à la mise en œuvre de projets d'études, renforcées par un accompagnement social effectué par la résidence. Dorian est très mobilisé dans la vie sociale de la résidence et entretient de très bonnes relations avec certains employés avec qui il échange quotidiennement. Le jeune homme s'est pleinement approprié l'espace éducatif et collectif de Béthanie, mais nous reviendrons sur cela de manière plus détaillée dans une partie à venir.

Ahmad : *« Ma vie à Lille... Ma vie, c'est toujours génial mais, à Lille, c'est plus sympa (rires). Parce que, ici, y a beaucoup de jeunes. Comme c'est une ville étudiante, il y a beaucoup de collègue, lycée, tout ça. C'est cool. »*

Ahmad, 26 ans, est originaire d'Afghanistan et est arrivé à Lille en 2018 suite à un long parcours d'exil avec ses frères. Il a aujourd'hui le statut de réfugié politique, soit une carte de séjour pour 10 ans. Orienté par la mission locale, il vit à Béthanie depuis maintenant 1 ans. Le jeune homme est très sociable, il apprécie la résidence pour les rencontres qu'il peut y faire, la propreté des locaux et sa situation géographique idéale et proche des toutes les commodités.

« Au début, j'étais chez mon frère. Pour les démarches, mon frère a trouvé un bureau de ... comment on dit... les gens qui aident, qui conseillent. Ils nous ont inscrits pour aller à la préfecture pour des démarches, pour avoir un titre de séjour, un récépissé, tout ça. Ils nous ont aidés dans nos démarches administratives. »

Les démarches administratives sont longues, 13 mois se sont écoulés entre sa demande de titre de séjour et son obtention, ce qui a retardé son entrée dans le monde professionnel. Ahmad a suivi des cours de français et s'est inscrit à une formation en apprentissage : *« Oui, maintenant, je suis autonome. Je travaille vraiment comme un employé déjà embauché. Et, grâce à toutes mes efforts, tout ça, ma formation n'est pas encore terminée mais mon patron m'a déjà promis un contrat CDI »*.

Le jeune homme a donc tout mis en œuvre pour allier formation et indépendance économique. Cependant, il fait face à des obligations familiales qui pèsent sur son budget : *« Financièrement, je suis content mais, à côté, je ne suis pas vraiment content parce que j'ai une famille aussi, à aider. »*.

Son ultime projet est d'ouvrir son commerce avec ses frères, des démarches ont déjà été entreprises : *« On a un projet professionnel d'ouvrir notre propre garage, notre propre business. Quatre frères ensemble. Mon grand frère, il a déjà fait la formation de carrosserie, mécanique. Il a travaillé dans plusieurs garages. Il a travaillé beaucoup plus chez Renault. Moi aussi, maintenant, je travaille chez Renault. Et un autre frère a fait la formation de mécanique. Maintenant, il est parti en Iran parce qu'il a sa femme en Iran. Il a déjà fait la demande de visa, pour elle. Depuis, il attend son visa, pour venir. »*. Concernant son futur logement, il a déposé une demande de logement social, désireux d'avoir son propre espace avec tout l'équipement nécessaire.

Raphaël : *« Ils m'ont aidé pour les dossiers de la CAF et puis comme j'avais jamais vécu seul aussi avant et je me suis dit la structure m'aidera sûrement pour les démarches à faire seul etc... »*

Raphaël, 24 ans, habite à Béthanie depuis août 2021. Il a déménagé à Lille pour ses études en alternance : originaire de la région, la résidence lui a été conseillée par une amie. Il s'agit de son premier logement seul : *« Pour moi c'est nouveau d'habiter dans le centre, la promiscuité avec les voisins, le bruit de la ville et tout, j'ai pas l'habitude pour dormir c'était un peu compliqué au début »*. Pour se sentir plus à l'aise, Raphaël fait en sorte de s'approprier son logement : *« oui, je l'ai décoré c'est important je trouve de le faire sinon c'est un peu trop impersonnel »*. L'étudiant apprécie l'aide, notamment administrative, fournie par la résidence, et participe à certains ateliers tout en se réservant du temps personnel, sa priorité étant sa formation : *« Après je me suis concentré plutôt sur mes études et ma vie privé que de socialiser avec les gens de Béthanie »*.

À l'avenir, Raphaël souhaiterait faire un service civique en Europe ou à l'international : « *J'en ai entendu parler à Béthanie en fait je ne sais pas si je veux, combien de temps ni ou ni ce que je veux faire c'est encore flou, je ne sais pas si je veux faire un truc pour découvrir ou dans mon milieu professionnel je ne sais pas...* ». Mais il se laisse le temps de réfléchir et envisage différentes opportunités : « *Et puis après peut-être faire un concours dans la fonction publique pour travailler dans le public, je préfère la mentalité du public que du privé, disons qu'on rend plus un service que dans le privé ou c'est plutôt tourné vers l'argent, le profit...* ». En ce qui concerne ses ressources économiques, grâce à son alternance, il considère être à l'aise et pouvoir se débrouiller seul car il ne souhaite pas dépendre de sa mère qui est fonctionnaire, attachée territoriale.

Selma : « *La résidence pour moi c'est vraiment une bouée de sauvetage* »

Selma, 26 ans est à Béthanie depuis décembre 2021, elle recherchait un logement suite à l'obtention d'un CDD en périphérie de Lille : « *j'étais en pleine galère, j'étais à Calais, il me restait une semaine et j'avais pas trouvé de logement à Lille alors que j'avais trouvé un travail et à 10 jours de venir à Lille, j'avais trouvé aucun logement. J'ai trouvé Béthanie, je les ai appelé [...] J'ai regroupé le dossier. J'ai envoyé tout le dossier et le vendredi j'ai payé, elle m'a donné les clés Ludivine, je n'ai pas visité en plus. Ils étaient très très gentils, ils m'ont accueilli le week-end sans même faire la visite. Je suis arrivée un dimanche j'ai trouvé les clés chez le gardien et voilà et après lundi on a fait la visite des lieux et tout. J'ai déjà aimé cette confiance de venir juste comme ça et de donner les clés sans même les voir, ça m'a aidé.* ». Selma a connu divers logements. Algérienne, elle est venue en France pour ses études scientifiques. À Paris, elle a habité dans des résidences en colocation, dont une intergénérationnelle, ce qui selon elle n'était pas l'idéal en raison des différents rythmes de vie. Par la suite, elle a trouvé un logement individuel dans le privé, toujours à Paris. Son stage de fin d'étude se trouvant dans une ville proche de Lille, elle a pris un appartement dans une petite ville, ce qui fut une grosse erreur selon elle : « *J'ai trouvé un studio proche de mon laboratoire à Béthune, j'ai appris quelque chose, quand tu débarques dans une ville que tu connais pas il faut s'installer dans le centre c'est bien, c'était mort. Parce que tu connais pas, t'es isolé tu*

vas te retrouver avec ... c'est pas comme ça a Lille il y a beaucoup de jeune, j'ai regretté j'ai perdu trois mois ». Ainsi le fait d'être dans un lieu dynamique entourée de jeunes de son âge revêt une grande importance pour Selma qui adore vivre à Béthanie en grande partie pour cela.

Alessandro: « *ici c'est très fou et c'est très cool en même temps il y a beaucoup d'interculturalité, j'aime bien ça, c'est nouveau pour moi, enfin je connais beaucoup de gens de différent pays, mais c'est pas la même chose que d'habiter ensemble, nous sommes voisin* »

Alessandro, originaire de Madrid, est à Béthanie le temps d'un service volontaire européen, il a sociabilisé avec beaucoup de résidents et est particulièrement sociable. Ainsi, son récit montre qu'il vient d'un milieu fortement doté en capital culturel et économique, et cela lui a été en partie transmis. Effectivement, sa socialisation primaire fut riche et à l'âge adulte il a eu l'occasion d'expérimenter différentes situations, comme le service militaire et des séjours à l'étranger pour le travail : « *Ma mère elle est journaliste, elle travaille aussi avec un groupe politique, elle travail en communication politique, elle est écrivaine aussi, elle aime écrire sur le féminisme. À l'inverse il y a mon père qui est militaire et en même temps neurochirurgien, les deux sont très différents, et politiquement aussi et ça j'adore comme ça tu peux avoir deux points de vue différents et tu choisis après. J'ai deux sœurs, la plus grande étudie le droit et en même temps entrepreneuse et ma petite sœur va commencer ses études de médecine. Nous sommes tous très proches. [...] J'ai commencé l'université plus jeune, à 16 ans, j'ai sauté deux années d'école, j'ai fais des études de publicité et de communication et aussi de traduction, j'ai fais un service militaire mais je n'ai pas voulu continuer c'est une expérience de 8 mois, ça m'a apporté de la discipline. [...] Mon grand père est chef d'orchestre, c'est pour ça que dans la famille c'est obligatoire de jouer des instruments. Je joue du violon, du piano et de la guitare, j'étais au conservatoire jusqu'à mes 14 ans, c'est génial mais en même temps c'est un truc qui m'a été obligé par la famille, je ne l'ai pas choisie moi même, c'est vrai que j'adore jouer du piano, de la guitare, voir des concert mais je suis née avec je ne l'ai pas choisie* ».

Alessandro est autonome depuis un moment: « *j'ai commencé à payer mon propre logement à 16 ans et je travaillais en tant que barman en même temps que j'étudiais et ça fait 4 ans que j'ai*

acheté mon logement, j'ai bientôt fini de payer mon crédit ». Il est aujourd'hui indépendant financièrement et gagne très bien sa vie mais en contrepartie d'un rythme de travail particulièrement intense, ce qui explique son choix de venir en France: *« Ici je fais une mission de volontariat c'est pas pour gagner de l'argent, je gagne 400 euro, c'est de l'argent de poches, c'est pas beaucoup. Je passe pas beaucoup de temps dans ma chambre, je vais découvrir la ville, je prend des verres avec les amis, mon travail commence à 9 heures et finit à 17 heures, je suis plus libre ici qu'en Espagne ou je travaille beaucoup et j'ai peu de temps pour moi et prendre une année ou tu as du temps pour toi même c'est très important. J'avais vraiment besoin d'une pause.»*

Ces portraits de résidents illustrent bien la diversité des profils hébergés à Béthanie, par exemple Alessandro est dans une très bonne situation économique et sociale, les raisons de son aménagement à Béthanie ne sont pas liées à une situation de précarité. Cela fait partie du choix délibéré de la direction de garder des places aux jeunes en mobilité européenne et internationale afin de permettre les rencontres interculturelles. De la même manière Selma a un master en biologie, ce qui lui a permis d'obtenir un CDD dans un laboratoire de recherche. Cependant, la jeune femme a rencontré des difficultés d'accès au logement, l'acceptation de sa demande à Béthanie lui a permise de commencer sereinement sa vie professionnelle. Cela correspond à la volonté de la direction de mélanger des jeunes ayant une bonne situation professionnelle et des jeunes encore en questionnement quant à leur avenir. Ensuite, les trajectoires résidentielles sont sensiblement différentes, d'un point de vue territorial mais aussi vis-à-vis des difficultés rencontrées. En effet, certains ont un parcours résidentiel linéaire alors que d'autres sont passés par des périodes d'instabilités. L'hétérogénéité des itinéraires de jeunesse, donne lieu à des socialisations et contraintes de vie notablement différentes, c'est l'objet de la partie suivante.

2. Des perceptions et appropriations éclectiques de la résidence : conséquence de la diversité des trajectoires des résidents

La disparité des profils hébergés à Béthanie implique des différences de perception en ce qui concerne la qualité du logement mais aussi de l'accompagnement socio-éducatif qui y est proposé. Cette variable a été mise en avant dans le récent rapport « *habiter en foyer de jeune(s) travailleur(s)/(euses)*. *Enquête exploratoire sur les parcours et expérience juvénile*» (Injep, 2021). Les sociologues qui ont mené cette enquête évoquent des « perceptions et logiques d'appropriation différentes » qui « s'expliquent par la combinaison d'un ensemble d'éléments subjectifs et d'éléments plus objectifs liés à leur conditions d'existence et à leur parcours résidentiel antérieur » (page 91). En d'autres termes, en fonction de leurs trajectoires et expériences (familiales, résidentielles, scolaires, professionnelles ...etc) les résidents ont une grille de lecture qui leur permet d'appréhender ce logement et l'offre d'animation. Ensuite, les conditions d'existence influencent inévitablement la manière dont ils se représentent leur logement et sont à prendre en compte dans cette analyse. C'est ce que nous allons développer dans une première partie en prenant appui sur les différentes trajectoires des jeunes interrogés. L'objectif est d'analyser et de révéler ce qu'implique l'hétérogénéité des profils en termes de conditions de vie et contraintes quotidiennes.

2. 1 Des statuts et situations socio-professionnelles hétéroclites qui entraînent des rythmes de vie variés

Les résidents ont des niveaux et types de diplôme assez variés. Beaucoup de jeunes sont en apprentissage par le biais d'un BTS, d'un CAP ou bien d'une licence ou master professionnel. D'après le rapport d'activité de 2020 de l'association Béthanie, seulement 11% sont de simples

étudiants, 39 % sont en formation professionnelle, 30% sont salariés et intérimaires, le reste représente 7% de demandeurs d'emploi, 6% de stagiaires et, 5% en contrats aidés et services civiques et enfin 2% ont d'autres statuts comme celui d'auto-entrepreneur. Ces différents statuts socio-professionnels des jeunes vivant à Béthanie, engendrent des rythmes de vie et contraintes quotidiennes différentes et cela se retrouve dans les manières de s'approprier la résidence et le rapport aux autres. La relation aux temps ainsi que les injonctions quotidiennes ne sont pas les mêmes, par exemple, pour un étudiant qui suit une formation classique et un étudiant en alternance. La deuxième catégorie suit un rythme de vie assez intense et doit constamment jongler entre deux statuts, deux postures différentes. Un jour en formation avec la position plus passive d'apprentissage que cela engendre et un autre en entreprise avec de vraies responsabilités professionnelles. Assa, résident et étudiant alternant depuis novembre 2021, originaire du Senegal, habite dans deux villes, à Toulouse pour son école d'informatique, où il vit en colocation, et à Lille pour son entreprise. Il fait donc face aux contraintes économiques que représentent deux logements, les charges locatives sont conséquentes pour un budget de jeune alternant: *« C'est vraiment très compliqué, l'inconvénient, c'est que tu paies deux logements. Que tu sois à Lille ou pas, tu paies. Que tu sois à Toulouse ou pas, tu paies. Ça, c'est l'inconvénient. Il y a aussi les allers-retours. Les billets de train ou d'avion, c'est toi qui paies. Donc, finalement, ton salaire... Ça part comme ça. »* Cependant, le jeune homme ne semble pas perturbé par le fait de vivre un mois à Lille, un mois à Toulouse, il explique mener une vie assez calme avec peu de sorties, par conséquent il s'adapte facilement.

D'autres résidents évoquent la difficulté de ce rythme d'alternance, c'est le cas de Raphaël : *« Je trouve ça plus intéressant d'être en entreprise qu' en cours, j'ai des cours à distance avec le covid tout ça. Mon école est située à Rouen c'est à distance et parfois on a des regroupement à Rouen de trois jours donc je devais prendre le train et un hôtel pour suivre les cours. C'est un peu particulier je passais de mon entreprise à mon appart, à suivre les cours sur mon ordi. J'alternais des jours en cours et en entreprise mais dans la même semaine, c'est vraiment un rythme particulier. »* L'étudiant explique subir régulièrement des nuisances sonores exercées par son voisinage, notamment la nuit, difficile à supporter avec son rythme de travail. Malgré tout, le

résident exprime une certaine tolérance et met cela sur le compte des différents rythmes de vie qui engendrent plusieurs manières de gérer le quotidien en communauté. Le degré d'indulgence vis-à-vis des petits désagréments du vivre ensemble varient en fonction des conditions qui rythment le quotidien des résidents.

Esma est également en alternance, son entreprise se situe à Lille et son école à Lyon: « *Les premiers mois où je suis arrivée je ne voulais pas trop me sociabiliser je pense, je sais pas, j'arrive pas à expliquer pourquoi. Ce n'est pas que je ne voulais pas, j'avais pas le temps d'une part, parce que mon école demande énormément de dossiers à rendre, et j'avais la charge mentale d'être dans une entreprise en tant qu'alternante. Au niveau du bien-être employé ça ne se passe pas très bien [...] mais c'est vraiment le fait de l'école plus le travail, un peu le stress de tout ça. Quand je suis arrivée, j'étais pas fermée non plus, donc si on venait me parler dans la cuisine, on parlait quand même mais ça n'allait pas plus loin et quand je voyais des évènements je n'y allais pas forcément. Mais petit à petit, ça se débloque un peu.* » La jeune femme parle de « charge mentale » liée à son travail en entreprise, dans son discours, il est clair qu'un temps d'adaptation lui a été nécessaire avant de commencer tranquillement à prendre part au collectif. Ainsi, les conditions d'existences peuvent modifier la perception que l'on se fait d'un lieu, des autres et des activités. Nous pouvons illustrer cette idée avec un dernier exemple : Florence, résidente depuis fin 2018, vendeuse à temps complet, oscille entre une participation régulière aux activités et un désinvestissement provoqué par un travail trop prenant : « *j'étais très très souvent aux animations et c'est vraiment jusqu'à peu où j'ai repris le travail où j'ai arrêté parce que je n'ai plus le temps et c'est un travail qui est très prenant, qui épuise énormément donc je n'ai pas forcément l'envie et le temps quand je reviens de faire des animations* ». Sa charge de travail est telle qu'elle n'éprouve plus du tout l'envie de se mêler aux autres une fois sa journée terminée. Ceci échappe à sa volonté car, lorsqu'elle le pouvait, la jeune femme était très engagée dans la vie associative de Béthanie : « *alors à ma grande époque, j'étais à toutes les animations, tout le temps, on faisait aussi des soirées ciné, débats mouvants.* ». Ainsi, se pencher sur les injonctions quotidiennes des résidents permet de mettre en lumière, en partie, les causes des diverses appropriations de l'accompagnement socio-

éducatif et du rapport aux autres.

Dans cette partie qui vise à saisir les conditions sociales et professionnelles des jeunes à Béthanie, il me semble important d'observer ce que peut impliquer dans le quotidien des jeunes le statut d'étranger à travers le témoignage de Selma, résidente algérienne. Afin de comprendre les contraintes administratives que cela représente, examinons les lois qui réglementent le statut de travailleur algérien en France. La procédure change en fonction de la nationalité des étrangers, pour les algériens elle est particulièrement exigeante. Ces lois sont liées aux politiques migratoires et diplomatiques entre les deux pays. Une fois le diplôme en poche, l'individu doit trouver un travail avant la date d'expiration de son titre de séjour actuel (qui se termine en même temps que ses études), il doit également déposer une demande d'autorisation de travail deux mois avant sa prise de poste. Le traitement de la préfecture peut être très long, la durée varie en fonction des régions. L'employeur doit parfois attendre cette autorisation, ce qui peut évidemment le dissuader dans son choix. D'autres conditions existent : le diplôme doit correspondre à un master 2 et le travail doit être impérativement en rapport avec le domaine d'étude. Différents titres de séjour demeurent, le temporaire, qui correspond à l'obtention d'un CDD de 6 mois minimum. Dans ce cas, la procédure devra obligatoirement être renouvelée pour le prochain CDD ou CDI et le titre de séjour salarié est destiné au CDI. Ensuite tout cela est possible sous réserve de l'engagement de l'employeur qui doit fournir une promesse d'embauche par le biais d'une attestation auprès de la préfecture où il justifie son choix d'un salarié étranger, en argumentant à propos de ses compétences pour le poste. Enfin, il doit s'acquitter du paiement d'une taxe auprès de l'office français de l'immigration et de l'intégration (OFII) lors de la première entrée en France du talent étranger ou lors de sa première admission au séjour en qualité de salarié. Nous avons pris le temps de détailler le cas algérien dans la mesure où, selon le pays, les règles diffèrent mais, de manière générale, ces difficultés concernent aussi les individus originaires du continent africain. Ces politiques, d'une certaine façon discriminatoires, compliquent l'insertion professionnelle des jeunes ayant fait leurs études en France. On l'a vu, la période de transition entre la fin des études et l'insertion professionnelle est aujourd'hui laborieuse, plongeant parfois les jeunes dans des situations de vulnérabilité. Ces

contraintes ne font qu'accentuer ce genre de conjoncture. Selma exprime avoir subi cette pression supplémentaire liée à son statut d'étrangère. Effectivement, trouver un travail en rapport avec les études suivies n'est pas toujours aisé et cela peut prendre du temps, notamment pour les jeunes diplômés sans expérience professionnelle. De plus, le degré de difficulté varie en fonction de l'attractivité sur le marché du travail du domaine prérequis. Les étrangers tout juste sortis d'études subissent alors une double pression : trouver un emploi afin de subvenir à leurs besoins, et ce, dans un temps restreint, mais aussi dans le but de pouvoir rester sur le territoire français. Heureusement, Selma a trouvé très rapidement, grâce à son stage de fin d'études : *« ils m'ont appelée et m'ont dit : on veut vraiment te garder, on te propose un travail. Et comme moi je suis étrangère, j'avais un délai de... deux à trois mois pour trouver vraiment un travail. Je me suis dit j'adore mon travail là-bas, l'équipe je l'adore, c'est une occasion vraiment! C'était vers la fin de l'année et je devais commencer le premier janvier. Je ne le regrette pas, dans mon domaine c'est difficile de trouver comme ça après le travail, ils demandent beaucoup d'expérience. »* Elle a donc entrepris les démarches administratives afin d'obtenir une carte de séjour de travailleur étranger, non sans difficulté: *« Là je suis vraiment dans une période un peu stressante parce que je suis en transition entre le statut étudiant salarié depuis décembre où j'ai commencé mes démarches. J'ai aucune possibilité de voir un conseiller, ils ne reçoivent pas et par téléphone ils ne répondent pas. Par courrier ils mettent deux mois à te répondre et encore peut-être qu'ils ont même pas compris. Ça ouvre de neuf heures à onze heures le service pour les étrangers, depuis quelques mois j'essaie d'appeler et ils ne répondent pas. Et par mail ils me disent toujours « c'est pas nous, voyez avec eux ». Je suis partie ce lundi avec ma responsable aux relations humaines et ils n'ont pas accepté de nous recevoir et ils étaient vraiment agressifs. Pour travailler il me faut une autorisation de travailler, ensuite tu dois demander le changement de ton statut avant que ton statut expire, le mien a expiré depuis février [...] je suis très très inquiète... mais heureusement que mon patron me soutient, à la préfecture ils sont pas là ... je ne comprends pas... »*

Afin de dénouer la situation, la jeune femme explique prendre une heure chaque matin durant son temps de travail, afin d'appeler l'administration qui ne répond pas. Chronophage et énergivore, cette contrainte, si elle n'avait pas un employeur compréhensif, aurait pu lui faire perdre

son emploi. Il arrive que des jeunes se retrouvent parfois au pied du mur. C'est le cas d'un résident étranger qui a vu le prolongement de son titre de séjour refusé, malgré l'aide apportée par l'équipe salariée de Béthanie. Ce dernier fait face à une obligation de quitter le territoire. Ensuite, Aurélie, intervenante socio-éducative à Béthanie en charge d'aider les résidents étrangers dans leurs démarches, affirme, d'après son expérience, que les délais et difficultés pour l'obtention d'un nouveau titre varient en fonction des nationalités. Une résidente américaine, par exemple, souhaitant prolonger son séjour à Lille a eu bien plus de facilité et cela dans un moindre temps qu'une résidente colombienne. Ces démarches administratives nécessaires pour les étrangers souhaitant résider en France, par leur complexité et parfois complexifiées alourdissent leur quotidien et sont sources d'angoisse comme nous venons de le voir. Il est possible que cela puisse avoir des conséquences sur leurs disponibilités vis-à-vis des autres et de l'engagement dans la vie sociale de la résidence. Ces inquiétudes peuvent mettre l'individu dans des dispositions peu favorables à la participation aux activités. Il en est de même pour ceux qui travaillent de manière intense, cumulant parfois deux emplois ou des horaires supplémentaires en raison de difficultés financières.

2.2 Les trajectoires de logement antérieurs: à quelles problématiques l'accès à Béthanie répond-t-il?

« Si l'arrivée dans le FJT constitue la première expérience résidentielle après une décohabitation familiale pour environ un tiers des jeunes enquêtés, les autres jeunes ont parfois connu jusqu'à quatre étapes différentes dans leur parcours résidentiel : 18 % d'entre eux sont passés par une institution, généralement une structure ou famille d'accueil de l'Ase ; 17 % ont connu l'hébergement au sein d'un autre FJT ; 17 % ont fait l'expérience d'un logement autonome, le plus souvent au sein du parc locatif privé ; 15 % ont été logés en résidence étudiante dans leur parcours, dont 7 % juste avant d'intégrer le FJT ; enfin, 12 % ont dû recourir à l'hébergement

chez un tiers à un moment ou l'autre de leur parcours résidentiel.¹⁵ »

Les jeunes vivant à Béthanie viennent de divers horizons, différentes régions de France, pays, et bien sûr types de logements. Il est pertinent de se pencher sur leur historique résidentiel. En effet, la perception du logement est en partie forgée par les expériences d'habitats antérieures. L'individu se réfère en partie à ce qu'il a connu pour juger un élément ou une situation. Sa trajectoire permet aussi de comprendre à quelles problématiques l'accès à Béthanie répond pour le jeune adulte. Parmi les personnes interrogées, certains relatent avoir rencontré des difficultés d'accès au logement. Rien d'étonnant quand on constate les garanties parfois indécentes demandées par les propriétaires qui discriminent une grande partie de la population, notamment les jeunes.

Pour pallier à la dureté du marché de l'immobilier, il est courant que les jeunes fassent marcher leur réseaux amicaux ou familiaux, généralement dans une période transitoire entre deux logements. C'est le cas d'Assa : avant son arrivée à Béthanie il est hébergé par un ami à Roubaix : *« En fait, on était ensemble dans une même ville, l'année dernière. Donc, on se connaissait bien. Et puis, les choses ont fait qu'on s'est retrouvés là, tous les deux, par hasard. Il est venu avant moi. Donc, il avait son logement. Il m'a hébergé quelques jours. »* Dorian aussi a recours à l'aide d'un ami. Suite à l'obtention d'un travail, il lui fallait dormir à Lille : *« j'avais le souvenir que j'avais un collègue aussi qui travaillait sur Lille aussi, qui habitait à Tourcoing. Du coup, je l'ai contacté pour savoir s'il pouvait m'accueillir chez lui le temps que je trouve un logement. Il m'a dit « ouais, vas-y, viens, y a pas d'soucis, y a de la place ». Du coup, j'y suis allé, il m'a accueilli, on faisait des repas. Et ensuite, j'ai trouvé le logement à Béthanie, quand je les ai contactés. »*

Les jeunes adultes mobilisent parfois un « système résidentiel », notamment lorsqu'ils vivent une décohabitation familiale. Il s'agit de l'ensemble de la famille élargie qui représente une palette de logements dans les zones où ils s'installent (Dureau, 2002). De la même manière, ils s'appuient parfois sur leur propre « système » amical. Il arrive alors que la mobilité géographique ou la première décohabitation soit rendue possible grâce à ces contacts. C'est l'hypothèse que font deux

15 Alberghini A. Baronnet J. Best A. Brunet F. (2018) « L'accompagnement socioéducatif en foyer de jeunes travailleurs. Un levier d'insertion vers l'autonomie ? » Revue des politiques sociales et familiales, n°128, p. 67 à 75.

chercheuses dans une étude sur les processus de décohabitation en milieu populaire : « les jeunes de milieux populaires qui connaissent une mobilité géographique, minoritaires d'un point de vue statistique, pourraient le faire à la faveur d'une géographie dispersée de leur famille élargie. ¹⁶» Ainsi ces liens de solidarité sont particulièrement favorables aux jeunes, notamment ceux qui disposent de faibles ressources économiques. Il est donc dans leur intérêt de les cultiver et de développer un réseau d'entraide. Ensuite, les difficultés d'accès au logement sont mentionnées régulièrement durant les entretiens. Assa, étudiant alternant témoigne de cela, notamment durant les premiers mois en France : « je suis arrivé en France... Le logement, c'est compliqué. [...]C'était super compliqué. Déjà, j'avais pas de budget (rire). C'était vraiment très compliqué, au début. Et, du coup, on m'a hébergé. Pas un hébergement gratuit parce qu'on partageait tout, en deux. Mais, quand même, j'ai eu un endroit où dormir. Donc, c'est bien. Jusqu'en janvier, où j'ai trouvé un logement en Crous. En résidence Crous. C'était pas cher du tout. »

Outres les difficultés d'accès au logement dûes aux manques de ressources, les étrangers subissent également des obstacles supplémentaires liés à leurs origines, « les jeunes issus des migrations extra-européennes ont pu expérimenter ou anticiper le fait de subir des discriminations tant sur le marché du travail que sur celui du logement, ce qui retarderait leur processus d'autonomisation. En effet, ils ont plus difficilement accès aux ressources qui leur permettraient de devenir indépendants (Frickey, Primon, 2002 ; Pan Ké Shon, Robello, 2010) et, anticipant ces difficultés singulières, ils seraient également plus prudents que les autres jeunes ». En effet, parmi ceux qui déclarent ne pas avoir trouvé de logement, les jeunes dont les parents sont venus de pays non-européen sont deux fois plus nombreux que les français ou ceux issus des immigrations européennes. De plus, ils sont un quart à révéler avoir éprouvé des discriminations lors de ces recherches (Moguéro, Santelli, 2012)

Pour son logement à Toulouse, Assa a opté pour la cohabitation familiale en colocation avec son cousin : « je vis avec mon cousin. Mais, il y a encore deux de ses frères qui sont venus, l'année dernière. Donc, là, actuellement, on est quatre. Et l'année prochaine, on a décidé que chacun allait prendre son logement. Et, du coup c'est un problème pour moi. » Cette cohabitation lui était

16 Mortain, Blandine, et Cécile Vignal. « Processus de décohabitation en milieux populaires. Le poids des rôles familiaux de substitution sur les parcours féminins », *Agora débats/jeunesses*, vol. 63, no. 1, 2013, p. 23-35.

particulièrement avantageuse financièrement, sa fin le plonge dans une situation économique délicate.

Ensuite, l'émancipation résidentielle des jeunes issus des milieux populaires, souvent souvent par des raisons familiales et/ou conjugales, n'est pas linéaire. Des moments transitoires et des allers et retours au domicile familial marquent leur parcours (Mortain, Vignal, 2013). Quentin, 22 ans, élevé dans une famille monoparentale avec peu de moyen, a quitté le domicile familial avant d'être majeur pour vivre chez sa conjointe. Suite à leur séparation, il emménage à Béthanie au début de l'année 2020. Résident depuis plus de 2 ans, son séjour touche à sa fin. Cependant, étant sans revenu, le jeune homme n'a d'autre choix que de retourner vivre chez sa mère avec qui la relation est particulièrement compliquée. Ses ressources sont insuffisantes et ne lui permettent pas de continuer sur une trajectoire d'autonomie résidentielle. Malgré les efforts d'accompagnement au logement mis en œuvre par la résidence, il arrive que certaines personnes retournent chez leurs parents le temps de rassembler un peu plus de ressources avant de reprendre leur envol.

Certaines trajectoires sont fortement marquées par des périodes d'insécurité qui les fragilisent et ne leur permettent pas de construire sereinement leur avenir de jeune adulte. Cela les plonge dans une survie quotidienne sans possibilité de se projeter et d'agir dans une logique de long terme. Les logements destinés aux jeunes comme Béthanie ont pour ambition de temporiser ce genre de situation. Dorian témoigne de cela, il introduit d'ailleurs le début de l'entretien en insistant sur cela : *« Bah, tout a commencé quand je venais d'un foyer de SDF, parce j'avais plus de travail ni rien et, du coup, mes parents, à ce moment-là, ils pouvaient pas trop m'accueillir. Enfin, ils m'avaient un peu accueilli mais c'était la merde. Du coup, j'ai demandé de l'aide à un foyer de SDF. »* Ainsi, l'accès à un habitat jeune permet de stabiliser l'individu pour un temps donné afin qu'il sécurise les différents champs de sa vie. Cette sécurité n'est pas donnée à tout le monde et les jeunes ayant été suivis par l'aide sociale à l'enfance sont fortement marqués par une insécurité de logement.

Nolwenn, une résidente depuis le printemps 2019, a grandi avec l'aide sociale à l'enfance et n'a connu exclusivement que des logements institutionnels et sociaux. Son séjour à Béthanie touche

à sa fin. Les séjours ne doivent pas excéder 3 ans. Les règles sont claires : il s'agit d'un logement temporaire. La direction lui rappelle, comme à chaque résident, qu'elle doit chercher un nouveau logement. Seulement, la jeune femme ne perçoit pas bien cette obligation à partir: *« J'ai eu une petite altercation avec le directeur. En fait, si tu veux, là, je suis actuellement en recherche d'emploi et la fois dernière, il m'a dit « Oui, Nolwenn, tu sais que tu dois partir ». J'ai dit « Oui, je sais ». Il m'a dit « Oui, alors la colocation, ça te dit ? ». J'ai dit « Mais moi, je vous l'ai déjà dit 46 000 fois, j'ai pas envie ». Il m'a dit « Oui, mais à un moment donné, il faudra te poser en colocation ». J'ai dit « Non, j'ai pas envie ». Et, après, il m'a dit « Oui, le FJT alors... » Enfin, il m'avait proposé un FJT à Roubaix, et c'était 25m², 500 euros. Et moi j'ai dit « non », j'ai pas envie. Et du coup, dès mon retour, je lui ai dit « c'est pas possible ».*

La jeune femme souhaite impérativement un logement individuel classique. «L'altercation» que Nolwenn évoque révèle une différence de perception impliquée par des positions différentes entre la résidence qui suit son règlement et la jeune femme qui souhaite uniquement un logement individuel. Ainsi, elle ne répond pas favorablement aux propositions de l'équipe qui lui permettraient de quitter son logement. Cela est accentué par une situation précaire due à son statut de demandeuse d'emploi. Elle confie s'inquiéter de se retrouver sans solution de logement. Cette appréhension n'est pas nouvelle pour Nolwenn qui a été placée, lorsqu'elle était bébé, auprès de l'aide sociale à l'enfance. D'après Pascale Dietrich-Ragon, auteur d'un article intitulé *«Quitter l'aide sociale à l'enfance, de l'hébergement institutionnel aux premiers pas sur le marché immobilier»*, les jeunes bénéficiaires de l'ASE entrent à des âges différents, toutefois ils sont priés de quitter le dispositif à 18 ans, étant la fin de la prise en charge légale, ou à 21 ans s'ils disposent d'un statut de jeune majeur. Ainsi, ils doivent être économiquement indépendants et ne plus dépendre de l'ASE à un âge où la plupart des jeunes vivent chez leurs parents (Galland, 2000; Van de Velde, 2008). Ils rencontrent alors des soucis de logements accentués par une absence de soutien familial. Des études mettent en avant la corrélation entre le fait d'avoir été placé durant l'enfance et l'instabilité résidentielle, spécifiquement tout juste à la sortie de l'institution (Courtney et al., 2001; Mink Park et al., 2005; Firdion, 2006; Daining et Depanfilis, 2007; Firdion et Marpsat, 2014).

« Une hypothèse est donc que la vulnérabilité résidentielle (Bouillon et al., 2015) soit une donnée structurelle de la trajectoire de ces jeunes. De surcroît, dans un contexte de restriction budgétaire, la durée de la prise en charge à l'ASE tend à se réduire, les contrats jeunes majeurs étant délivrés de plus en plus difficilement et pour des durées plus courtes. Il arrive que les jeunes soient contraints de quitter l'institution même s'ils n'ont pas de solution de logement (Dulin, 2018). Les travaux en sociologie urbaine soulignent les effets dévastateurs de la perte de logement sur la vie des individus, qui produisent de la vulnérabilité à court et moyen terme chez les ménages évincés (Desmond, 2015; Aguilera et al., 2018; Deboulet et Lafaye, 2018) »

En somme, ces jeunes connaissent très tôt des soucis de logement et sont contraints d'en changer régulièrement quand ils passent par des institutions qui proposent uniquement des logements temporaires. Paul Watt parle « d'expulsion chronique » (Watt, 2018) pour illustrer des déménagements non consentis et subis par les jeunes. Par conséquent, ils sont particulièrement familiers de l'insécurité résidentielle et lorsqu'ils sont sommés de quitter leur logement, ils sont de nouveau sujets à cette situation stressante. En effet, il est constamment rappelé aux jeunes, durant leur séjour à l'ASE, qu'ils doivent respecter les échéances de départ afin qu'ils se préparent à quitter l'institution. Malgré cette volonté de les habituer à l'idée de déménager, le moment est souvent tout de même mal vécu. (Dietrich-Ragon, 2020). *« Une telle peur du déplacement génère un profond sentiment d'insécurité ontologique dans la mesure où les gens ne savent littéralement pas "quelle est leur place". »* (Watt, 2018, p. 74). De ce fait, contrairement aux jeunes ayant vécu au sein du foyer parental, ils n'ont pas eu la possibilité de se constituer un foyer solide où il est possible de se réfugier en période de vulnérabilité. Cette préparation n'a évidemment pas pour ambition de stresser les jeunes, mais bien d'adoucir leur sortie. Cependant, ces derniers ne le perçoivent pas ainsi et *« considèrent souvent que ces structures ont pour fonction d'accélérer leur sortie autant que de la préparer. Un sentiment partagé est que l'action des travailleurs sociaux est principalement guidée par la nécessité du départ. »* Ces logiques de perception existent de façon prévisible à Béthanie et mènent parfois à des incompréhensions entre les professionnels de Béthanie et le résident. Elles sont bien entendu construites par le biais de positions exercées par les différents acteurs qui ne font pas face aux mêmes injonctions. Ce sentiment d'injustice est exacerbé chez des jeunes qui ont fait

face aux injonctions des logements institutionnels depuis leur plus jeune âge. Ceux qui ne réussissent pas ou ne veulent pas poursuivre un projet d'insertion « réaliste aux yeux des travailleurs sociaux » risquent davantage de se voir poussés vers la sortie. C'est le cas de « ceux dont les ambitions sont jugées incompatibles avec les délais imposés par l'institution » comme entreprendre des études considérées comme trop longues qui ralentissent l'insertion professionnelle (Ibid).

« j'ai été placée en ASE. Et j'ai vite été dépendante. Et donc, j'ai fait une structure de semi-autonomie et on m'a parlé d'un FJT à mes dix-huit ans et on m'a dit « faut être débrouillarde ». On m'a parlé de ce lieu-là, à partir de 18 ans, tu dois vivre ta vie comme un adulte et donc, on te laisse un peu dans la nature, tu dois te débrouiller par toi-même. J'ai dû apprendre à cuisiner, etc. Et, à 14 ans, j'ai commencé à avoir un appartement. Semi-autonomie et pas autonome tout de suite. Et ils ont vu que j'étais autonome et j'ai eu mon premier appart' à 17 ans. Et ils m'ont dit « c'est un temps de un an, un an et demi et après, tu devras aller en structure ». Et, du coup, on m'a dit « oui, y a des FJT » et, du coup, je suis venue ici. » Nowlenn, 22 ans, française, résidente depuis 2018 et demandeuse d'emploi.

Son récit témoigne parfaitement du processus d'autonomisation mis en œuvre par l'ASE afin que les jeunes soient indépendants à 18 ans. Le parcours très institutionnel de Nolwenn façonne sa perception de Béthanie : *« FJT, j'en ai vraiment trop marre. Je suis quelqu'un qui a été depuis toute jeune, qui a été dépendante, de me faire rappeler toute ma vie qu'il y a toujours cet aspect-là d'éducateur, de suivi, etc. Je me dis « c'est bon quoi ». Même si on fait ce qu'on veut mais j'aimerais mon indépendance et plus voir certaines personnes quoi. [...] Mon logement est trop petit. Et déjà, les lits, ils grincent, j'ai des traces sur le sol. Les murs, ils sont ... enfin, ils étaient pas blancs. Donc, j'ai donné un peu un coup quand même, c'est 11m2 quand même... Moi, je suis quelqu'un qui... j'essaie d'éviter de rester dedans parce que je suis quelqu'un qui m'ennuie assez facilement. Et j'aime pas du tout m'ennuyer. J'aime bien bouger. Donc, après, j'me dis « c'est juste pour dormir, ça me va » j'évite de rester chez moi. J'me dis « non ». Sinon je pète un plomb, j'aime pas du tout. »* Ce désir de ne plus avoir à faire aux institutions et de construire sa vie en dehors, tout

a fait compréhensible, a conduit en partie la jeune femme à se retirer de la vie sociale de la résidence.

Enfin, nous pouvons nous demander: à quelles problématiques l'accès à Béthanie répond t-il ? Parmi les personnes interrogées, différents profils coexistent et donc tous n'ont pas fait leur demande dans les mêmes conditions et avec le même niveau d'urgence. Hugo, 22 ans ancien résident, français, n'avait pas nécessairement de problèmes d'accès au logement et sa famille le soutenait financièrement. Le choix du foyer de jeunes travailleurs répondait à un besoin d'accompagnement dans les premiers pas vers l'indépendance, suite à la décohabitation parentale: *« c'est mon père qui m'a dit tu devrais partir sur un foyer de jeune travailleurs, j'en ai contacté plusieurs et Béthanie, de part sa position géographique, était beaucoup plus intéressante que l'autre. L'idée, c'était d'être à la fois autonome mais accompagné aussi, sur le plan psychologique. Moi, à cette époque-là, je ne pouvais pas être tout seul, il me fallait un soutien psychologique. L'époque était compliquée pour moi donc le fait d'avoir un éducateur spécialisé qui allait m'aider pour les papiers et les soirées qui pouvaient être organisées m'intéressaient »*.

Selma, comme évoqué précédemment était dans une situation d'urgence suite à l'obtention d'un CDI, aux alentours de Lille. A une semaine de sa prise de poste, elle n'avait pas trouvé d'appartement. La résidence a répondu favorablement à sa demande et ce très rapidement. La jeune femme aurait certainement pu trouver plus facilement à Béthune, proche de son travail, cependant elle en a déjà fait l'expérience durant son stage de fin d'études: *« la première fois que je suis venue, c'était pour un stage de 6 mois chez l'entreprise dans laquelle je suis actuellement. Donc j'ai cherché sur internet et j'ai trouvé des studios proches de mon laboratoire à Béthune, j'ai appris quelque chose: quand tu débarques dans une ville que tu connais pas il faut s'installer dans le centre c'est bien, c'était mort. Parce que tu ne connais pas, t'es isolé c'est pas comme ça à Lille, il y a beaucoup de jeunes, j'ai regretté, j'ai perdu trois mois. »* Ainsi, Béthanie répond au grand besoin de Selma d'être entourée par des jeunes et d'habiter dans une zone géographique dynamique. Sa perception de la résidence, par conséquent, est largement positive, la possibilité de rencontrer d'autres jeunes venus de divers horizons est un point qu'elle valorise amplement.

D'autres se retrouvent également dans une situation d'urgence mais pour des raisons différentes, c'est le cas de Ema, ancienne résidente, qui se retrouve à 19 ans sans logement, suite à un conflit familial.

« Alors du coup, avec ma mère, ça ne se passait pas très bien donc je cherchais un logement donc j'ai un peu cherché et je suis tombée sur Béthanie, à vrai dire j'en ai pas trouvé beaucoup dans le secteur que je voulais donc j'ai un peu choisi par défaut. [...] j'avais pas trop le choix mais et je t'avoue que quand je suis rentrée dans la chambre pour la première fois, on m'avait dit que c'était un douze mètres carrés mais j'avais pas visualisé quand je suis rentrée je me suis dit «oh putain c'est vraiment tout petit » , sur le coup je me suis dit « wouah » je vais vivre là -dedans. »

La jeune femme, n'ayant aucune autre alternative, la résidence est un choix par défaut, d'autant plus qu'elle confie ne pas être très sociable et apprécier sa solitude. Néanmoins, sa perception de Béthanie reste positive en raison de l'accompagnement administratif proposé, précieux pour la jeune adulte, auquel elle a encore recours aujourd'hui. De plus, elle raconte s'être fait des amis durant son séjour et avoir un peu participé aux activités.

Nous l'avons précisé, Béthanie accueille des jeunes en service volontaire européen et international et des assistants langues et il se trouve que ces profils- là sont particulièrement réceptifs aux animations et de manière générale ,très actifs dans la vie sociale de la résidence. Deux d'entre eux ont témoigné et ont exprimé des sentiments très positifs concernant leur quotidien dans cet habitat jeune. Le point fort, selon eux, est l'entourage. En effet, Béthanie constitue un entourage facile d'accès sur le lieu de vie, ce qui est particulièrement confortable pour les résidents étrangers qui ne connaissent personne dans un premier temps. Alessandro, en service volontaire européen pour 6 mois, séjourne à Béthanie depuis janvier 2022. Lorsqu'il évoque son quotidien à Béthanie, il parle de « famille », il a en effet tissé des liens avec beaucoup de résidents mais aussi avec les salariés de la résidence: *« Ici c'est très fou et c'est très cool en même temps; il y a beaucoup d'interculturalité [...]Je manque de beaucoup de choses ici, comme beaucoup d'outils de cuisine, beaucoup de choses pour nettoyer, c'est la première fois que j'habite dans un lieu vraiment petit et*

je fais ma vie dans 12m2, tout le monde ne s'y adapte pas facilement mais ça dépend de l'attitude que tu as et si tu as l'esprit ouvert pour profiter de l'expérience que tu vas avoir. Mais ça marche bien ici. » Le jeune homme a l'habitude de vivre dans un grand appartement à Madrid, sa chambre à Béthanie lui change mais il relativise et considère son expérience en France comme un moment hors du temps, dont le but est de rencontrer de nouvelles personnes, son confort lui importe peu. Ainsi, la résidence apporte un avantage conséquent au jeune homme en lui permettant de vivre son expérience à l'étranger, en étant entouré au quotidien et éviter un isolement souvent éprouvé par les étrangers lorsqu'ils arrivent dans un endroit inconnu. Ensuite, il est évident que l'accompagnement administratif est particulièrement utile à ces profils qui doivent faire face à des contraintes bureaucratiques souvent difficiles lorsque le français n'est pas totalement bien maîtrisé. Nous reviendrons ultérieurement sur les particularités des profils internationaux et ce qu'ils apportent au collectif. Ces séjours à l'étranger sont l'objet d'expérimentations pour les jeunes car ils permettent la découverte d'une nouvelle culture, l'apprentissage d'une nouvelle langue, et des rencontres. En cela, habiter dans une résidence comme celle-ci permet aux individus d'optimiser leurs expériences par le biais de rencontres sur leur lieu de vie mais aussi d'un accompagnement qui facilite et sécurise leur séjour. Au demeurant, les résidents, pour évoquer la résidence Béthanie, utilisent régulièrement le terme d'auberge de jeunesse. Ce lapsus révèle l'image que les jeunes ont de ce lieu, en tant qu'espace de rencontres, de fêtes où différentes langues et cultures se côtoient.

L'expérience de la vie à plusieurs sous le même toit influence également la perception de la résidence. Pour certains, auparavant dans un logement seul, en couple ou bien chez les parents mais sans frères et sœurs, il s'agit d'une première confrontation à la vie en collectivité. Par le biais de mes échanges avec des résidents, certains d'entre eux ont partagé leurs inquiétudes d'un manque d'intimité dans ce type de logement avant d'emménager. Toutefois, après quelques jours, ils se disent rassurés. Effectivement, pour le confort de tout le monde, à Béthanie, chacun dispose de son espace privé. Néanmoins, la facette collective est prégnante. Avec les espaces partagés, notamment les cuisines, les résidents ne peuvent échapper à cet aspect collectif et doivent s'accommoder aux différentes manières de faire de chacun. Ce qui, bien entendu, n'est pas toujours évident. Des

conflits éclatent régulièrement sur le groupe whatsapp de la résidence sur la propreté des cuisines. Il est vrai que le degré d'exigence que chacun se donne quant à la propreté d'une cuisine varie largement et cela vient en grande partie de l'éducation reçue. Cela peut paraître anecdotique mais illustre bien l'hétérogénéité des profils et donc des pratiques. C'est pourquoi, dans la partie suivante, nous aborderons les différents passages de socialisation des résidents interrogés qui font d'eux la personne qu'ils sont aujourd'hui.

2.3 Dans quelles mesures les expériences passées des résidents influencent leurs capacités à s'engager et à prendre part au collectif?

Le projet pédagogique de la résidence a très clairement pour visée de susciter l'engagement chez les jeunes. Or, les ressorts de l'engagement varient en fonction des trajectoires des individus. L'engagement ne va pas de soi, il suppose d'avoir certains capitaux, une estime de soi, une certaine confiance préalable à ce dernier. En somme, l'engagement ne demande pas le même effort pour tout le monde. L'hypothèse ici est que les ressorts de l'engagement des jeunes dans la vie sociale de Béthanie sont liés aux trajectoires individuelles et collectives, aux rencontres dans d'autres espaces, dans les formes de socialisation primaires et secondaires, dans les passés et présents espaces de socialisation. Ainsi, cette partie a pour ambition de comprendre les différentes manières d'appréhender l'aspect collectif et l'engagement à Béthanie, en se basant sur les récits autobiographiques des résidents interrogés et les observations.

Avant toute chose, rappelons des concepts clés de l'analyse sociologique, la socialisation est un processus d'apprentissage qui permet à un individu, en général pendant l'enfance et l'adolescence, de s'adapter et de s'intégrer à son environnement social et de vivre en groupe. Elle nécessite l'acquisition et l'intériorisation des modèles culturels, des pratiques, des normes sociales, des codes symboliques, des règles de conduite et des valeurs dans laquelle vit l'individu. Induite par

les contraintes imposées par la société et les interactions avec l'environnement social, elle permet de construire l'identité sociale d'un individu. On distingue la socialisation primaire qui intervient durant l'enfance par le biais de la famille, de l'école, de cercle proche et la secondaire par les pairs, le travail et plus largement les espaces fréquentés. Ensuite, le capital culturel d'un individu renvoie à l'ensemble des savoirs, des compétences et des valeurs dont il dispose, provenant de son appartenance à un milieu familial et socio-culturel. Ce concept a été introduit par les sociologues Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, le capital culturel y est défini comme "*les biens culturels qui sont transmis par les différentes actions pédagogiques familiales*". Produit par l'environnement familial et le système scolaire, le capital culturel peut s'accumuler au cours du temps et se transmettre de génération en génération, comme le capital économique. Bourdieu parle de capital symbolique :

« J'appelle capital symbolique n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire, ou social) lorsqu'elle est perçue selon des catégories de perceptions, des principes de vision et de système de classement, des schèmes classificatoires, des schèmes cognitifs qui sont au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré, c'est à dire de la structure de la distribution du capital dans le champ considéré » (choses dites, Minuit, 1987, p.160)

Ainsi, durant mes premiers jours à Béthanie, il m'a été facile de repérer les résidents très intégrés, très à l'aise socialement et fédérateurs. Or, cette aisance ne s'acquiert pas du jour au lendemain, elle est le fruit d'expériences antérieures et donc de différentes socialisations. Alessandro illustre très bien cela: rencontré dès mon premier jour dans le bureau de l'équipe socio-éducative, il donne tout de suite l'impression d'être « l'ambianceur » de la résidence, il est très à l'aise, taquin, jovial et extraverti, il semble proche de beaucoup de résidents, il a le contact facile, va vers tout le monde et tente régulièrement de faire rire l'assemblée. Le fait qu'il vienne d'un milieu favorisé et qu'il ait, de ce fait, reçu une éducation aux capitaux culturels élevés (voir son portrait page.....) explique en partie l'aisance qu'il a aujourd'hui, à 25 ans, vis-à-vis des autres et dans son intégration à la résidence. En effet, Alessandro s'est engagé auprès de Béthanie en organisant une soirée pour présenter le dispositif de volontariat européen. Il s'est investi dans la préparation de la soirée et a

pris un moment pour parler de son expérience en tant que volontaire aux résidents et à des personnes extérieures. Ce genre d'investissement favorable au dynamisme de la résidence n'est pas évident à mettre en œuvre pour tout le monde. Cela suppose du temps et un confort relationnel, une facilité à s'exprimer devant une assemblée.

Au fur et à mesure des expériences, l'individu acquiert des apprentissages et outils, ce qui alimente sa confiance en lui et favorise son engagement auprès des autres. Juliet, résidente américaine n'a pas un parcours linéaire et s'est octroyé des allers-retours entre les études et le travail, ce qu'elle présente de manière très positive :

« Je crois que toute ma vie était unique de part mes études ou de part mon travail parce que j'ai fais plein de choses hyper différentes [...] pour le travail par exemple j'ai fait du « woofing » mais c'est plutôt du bénévolat mais quand même c'est une échange d'éducation et c'est fatigant . J'ai travaillé dans beaucoup de restaurants différents, le travail un peu plus temporaire, j'ai préparé les cafés. J'ai travaillé avec une entreprise non lucrative pour l'art contemporain, je devais chercher des artistes mondiaux pour les inviter. Cette expérience à changé ma vie parce que j'ai rencontré beaucoup de femmes qui étaient très sportives qui m'ont inspirée et m'ont donné plein de matériaux sur le féminisme, de la curiosité, c'était incroyable, j'ai encore certains contacts. Autre travail, j'ai travaillé avec les enfants, employée comme jardinière. À l'université j'ai été assistante d'un professeur dans ses recherches, c'était de la traduction anglais/ français pour ses recherches politiques. Il m'a demandé de lire son livre pour faire un résumé sur le texte et les idées, vraiment c'était génial. Aussi, à l'université j'ai conçu des matériaux pour les pièces de théâtre et c'était une très belle transition parce que j'avais aussi créé les costumes des pièces de théâtre, c'était grâce à ma grand-mère que j'ai appris la couture. »

Les expériences de la jeunes femme sont riches et lui ont permis d'obtenir de nouvelles compétences et parallèlement de devenir plus confiante et cela se ressent. Juliet est très sociable et engagée dans la résidence, est encline à transmettre ses savoirs, elle raconte avoir proposé un atelier de jardinage à la résidence. De plus, ayant suivi des études d'art, elle a peint une fresque dans les locaux de Béthanie. Ici, on voit bien que certains résidents mobilisent leurs potentialités afin de dynamiser le lieu, ce qui répond positivement aux ambitions et valeurs portées par l'association.

C'est aussi le cas de Khalid, 27 ans, et résidant depuis janvier 2021 qui mobilise ses aptitudes musicales par le biais d'ateliers de danse et de percussions qu'il dispense dans la salle polyvalente ou bien dans des parcs, par beau temps, tous les mercredis soirs. Le jeune homme est très avenant et a aussi de très bons rapports avec les salariés. Il vient régulièrement discuter avec Aurélie dans son bureau, c'est à cette occasion que je le rencontre. Khalid est connu de tous dans la résidence. J'ai eu l'occasion de faire un entretien avec lui, suite au désistement d'un autre résident. Le jeune homme est passé par là et m'a alors proposé de l'interroger. Le résident évoque son goût pour la musique et la danse avec passion. Au demeurant, il a eu accès à Béthanie par le biais de son engagement bénévole. Avant d'être résident, il se rendait régulièrement à la résidence pour ses ateliers de percussions. Tout comme Juliet, il met en avant son côté curieux et polyvalent lié à son parcours: *« j'ai fait beaucoup de choses dans ma vie. Donc j'ai un diplôme de formation en scoutisme, je gère mon groupe scout au Niger. Après, je faisais tout ça, j'ai fait du taekwondo, j'ai fait de la ceinture blanche jusqu'à la ceinture rouge. Après le taekwondo, j'ai joué de la musique, j'ai joué les percussions parce que c'est mon instrument de base, je dirais que c'est l'instrument que je joue le mieux, jusqu'à aujourd'hui. Des amis m'ont parlé de leur résidence, de leurs activités, ils m'ont dit « mais toi je sais que tu joues bien le djembé, je sais que tu fais de la danse, je sais que tu fais tout ça...pourquoi, tu viens pas proposer à la résidence et tout ? » J'ai dit ok. J'ai vu qu'il y a des résidents qui veulent jouer, ils veulent apprendre la percussion, ils aiment danser ! Quand je leur montre des pas, ils sont vraiment intéressés, et c'est de là que c'est parti. donc je venais une seule fois par semaine. »* Ainsi, grâce à ses expériences antérieures, il a appris l'animation et la musique et ses compétences l'ont amené à faire un service volontaire international en France: *« Donc y avait la directrice qui se charge de tout ce qui est Léo Lagrange international, elle est venue au Niger en mission. Quand elle est venue, ma responsable lui a dit qu'il faut qu'elle me voie, parce qu'elle entend parler de moi et des activités que je fais avec les enfants et tout. Et là Sophie elle est venue, elle me voit, elle dit « ah ouais, tu joues le djembé, tu sais faire ça, tu sais chanter, ainsi de suite ». Elle a ajouté « toi, tu dois venir en France pour prendre des bagages et améliorer tes compétences. » Il y avait une formation qui tombait en Côte d'Ivoire, elle m'a dit,*

bon, il faut me mettre dedans. Ils ont inscrit mon nom et tout, je suis parti, j'ai suivi la formation. »

Les trajectoires des résidents éclairent les étapes de leurs différentes socialisations ce qui nous permet de comprendre les ressorts de leur capacité à prendre part à la vie sociale de la résidence. Ces profils très impliqués à Béthanie semblent avoir des expériences de vie assez riches, ce qui renforce et favorise leur posture de partage vis-à-vis du collectif. Ensuite les socialisations que reçoivent les jeunes varient en fonction de leur genre et de leurs origines géographiques, de leur culture. L'hétérogénéité des apprentissages et donc des valeurs intériorisées par les individus fait qu'ils n'ont pas tous la même vision du monde, le même rapport au collectif et les mêmes ambitions. Dans un premier temps nous pouvons nous pencher sur les socialisations culturelles, liées au pays d'origine de la personne. Khalid l'évoque durant son entretien et raconte le fonctionnement familial dans son pays au Niger :*« L'enfant il est à tout le monde chez nous, dans nos communautés, c'est comme ça, c'est l'enfant de tout le monde, et moi je suis l'enfant de tout le monde, dans le quartier j'ai beaucoup de mères. Trop de mamans, et beaucoup de frères et sœurs qui ne sont pas du même sang que moi. »* Le résident a grandi en étant très entouré, cela peut expliquer en partie sa grande capacité à socialiser et à aller vers les autres.

Les projets de vie peuvent aussi varier, les priorités ne sont pas mises au même niveau selon les cultures. Ces valeurs et normes intériorisées par chacun et différentes selon les pays peuvent modifier le rapport au collectif et à l'engagement. En effet, les contraintes et priorités ne sont pas les mêmes et en ce sens, cela peut modifier le quotidien des individus. Les ressorts de l'émancipation ne sont pas identiques en fonction des pays. Cécile Van de Velde s'efforce d'aborder cela dans une enquête sur les différentes visions du « devenir adulte » dans 4 pays européens. Elle questionne le sens accordé au « temps de la jeunesse ». Dans son analyse, elle prend en compte le type d'État providence, le fonctionnement du système éducatif et la culture familiale. Son étude révèle que l'expérience de la jeunesse diffère nettement selon les pays. Elle tire son analyse de l'étude de quatre pays: le Danemark, l'Angleterre, l'Espagne et la France.

Au Danemark, la priorité de la jeunesse est de « se trouver »: les jeunes danois cohabitent très tôt grâce une forte intervention de l'État qui donne aux jeunes les moyens financiers de cette indépendance car le système d'aides sociales est octroyé de manière universelle, indépendamment

de la prise en compte des ressources parentales. Ensuite les valeurs éducatives de ce pays valorisent largement cette autonomie précoce, la jeunesse est abordée comme le temps de l'expérimentation.

Les jeunes anglais partent du domicile familial en moyenne aussi précocement motivés par le souhait de s'assumer financièrement. L'État ne leur permet pas de faciliter cela car les aides sociales sont très peu présentes dans le modèle néo-libéral anglo-saxon. Les jeunes comptent sur le marché du travail ou financier en favorisant une insertion professionnelle rapide ou bien en faisant un crédit pour payer leurs études.

Enfin, pour les espagnols s'émanciper c'est s'installer en ménage. Ils quittent le foyer parental beaucoup plus tard (en moyenne 28 ans). Les raisons de cette décohabitation tardive résident dans le contexte économique peu favorable à l'autonomie des jeunes adultes. Le chômage y est très élevé. Dans cette conjoncture, il leur est plus simple, dans un premier temps au sein du domicile parental, de cumuler les ressources nécessaires à leur émancipation et au début de leur vie conjugale. Ainsi dans ce modèle espagnol, ce n'est pas l'état ni le marché du travail mais bien la famille qui est une ressource clef pour le devenir adulte.

En France l'injonction première de la jeunesse est de « s'insérer » dans le champ professionnel. Les jeunes français ont peur de ne pas trouver d'emploi, surtout dans leur domaine de qualification et *« pour y parvenir ils bénéficient d'un modèle hybride avec une intervention de l'état modéré, un marché de plus en plus présent et surtout une aide familiale de plus en plus nécessaire »*. (Van de Velde, 2008)

Ces différentes visions en ce qui concerne les enjeux liés aux temps de jeunesse en fonction des pays sont intéressantes à comprendre, dans la mesure où les résidents ont des origines variées à Béthanie. Ainsi, l'hypothèse est qu'ils n'appréhendent pas nécessairement de la même manière leur rapport aux autres et aux animations ayant des priorités et ambitions différentes.

Pour finir, nous pouvons aborder les différences de socialisation à travers le prisme du genre. Ce dernier est une catégorie d'analyse à prendre en compte dans l'observation des interactions entre les individus. Les rapports sociaux aujourd'hui, malgré l'évolution socio-culturelles de l'égalité des sexes, influencent encore la construction des identités sexuées (Bihr et Pfefferkorn,

2002 ; Hurtig et coll., 2003 ; Löwy, 2006 ; Löwy et Marry, 2007). L'éducation dispensée aux enfants diffère encore en fonction du genre. Ainsi, les individus mobilisent tout un système de représentations socialement construites et présentes dans divers champs du quotidien afin d'orienter leur comportement et compréhension des autres.

« Les travaux menés en sociologie permettent d'éclairer les logiques socioculturelles et structurelles, ainsi que les mécanismes sociaux et relationnels à l'œuvre dans le genre. [...] De cette façon, ils permettent de « penser le genre comme un processus et non comme un donné naturel » (Guionnet et Neveu, 2009 ; Pfefferkorn, 2007a). C'est à travers le processus de socialisation différenciée, ou socialisation de genre, que l'individu est amené à intérioriser les normes et les codes sociaux relatifs au masculin et au féminin, et que les identités sexuées des personnes des deux sexes se développent. Ce versant de l'acculturation est fort bien documenté, en particulier en ce qui concerne les questions de production et de reproduction au cœur des débats sur l'égalité hommes-femmes (Blöss, 2002 ; Dafflon Nouvelle, 2006 ; Guionnet et Neveu, 2009 ; Laufer et coll., 2001 ; Maruani, 2005). » (Rouyer, Croity-Belz, 2010)

Le processus de socialisation des filles et des garçons alimente les différences sexuées par le biais de normes et de représentations liées au genre et opère dans divers domaines comme la famille, l'école et le travail (Rouyer, Croity-Belz, 2010).

« En effet, dès sa naissance, et même avant, durant la grossesse, le genre va médiatiser les représentations et les comportements de l'entourage de l'enfant avec celui-ci. Pour autant, au fur à mesure de ses progrès développementaux, l'enfant va construire son identité sexuée, en lien avec les normes de genre véhiculées dans son environnement social. Si le terme sexe (sex) renvoie aux aspects biologiques, et le genre (gender) aux aspects socioculturels, l'identité sexuée peut être définie comme le sentiment d'appartenir à un sexe et le sentiment de sa masculinité/sa féminité (Chiland, 2003). Cette définition rend compte des aspects subjectifs, et du fait que le sujet va élaborer tout au long de son développement un rapport au genre singulier. Il s'agit d'une construction, à laquelle le sujet prend une part active : loin d'intérioriser de façon passive le sexe social, le sujet s'approprie en leur conférant du sens les normes et les codes socioculturels relatifs au masculin et au féminin » (Tap et Zaouche-Gaudron, 1999 ; Rouyer, 2007).

Cette différence de traitement est largement véhiculée par le système éducatif. Des études ont démontré que le comportement des enseignants à l'égard des élèves varie en fonction du genre des enfants. Il s'agit du deuxième facteur de différenciation scolaire après l'origine sociale (Baudalet 1992, Establet, 2007). « *L'école apparaît comme un lieu de socialisation sexuée paradoxal : à la fois égalitaire et source de progrès social, elle participe également au maintien du système catégoriel asymétrique des sexes. À l'école, les élèves sont avant tout des filles et des garçons. Le contexte scolaire, avec son organisation, les interactions des élèves mais aussi des élèves avec les enseignants, représente un lieu de socialisation implicitement différenciateur selon le sexe.* » (Courtinat-Camps, Prêteur, 2010). Du fait de la différence de socialisation entre les sexes, les filles ont plus de facilité en début de scolarité à se conformer aux exigences du corps enseignant, et donc réussissent davantage que les garçons car elles s'adaptent mieux : « *les comportements féminins prescrits étant en adéquation avec les attentes de l'institution (obéissance, soumission, calme, conformisme, attention...)* » Dans la mesure où elles demandent moins d'énergie aux instituteurs, ces derniers ont alors tendance à leur prêter une attention moindre ce qui, dans un sens, les sanctionne et les rend invisibles. À l'inverse, les garçons ont généralement plus de difficulté à se conformer aux attentes de l'institution scolaire, ayant intégré les caractéristiques masculines socialement reconnues comme l'indépendance et les comportements moteurs. « *Ce conflit entre les modèles du genre et le modèle scolaire se résout généralement par une attention particulière de la part des enseignants à l'égard des garçons vécus comme des élèves à fort potentiel qui se révéleront ultérieurement dans la scolarité.*¹⁷ » Les différences de traitement et les inégalités présentes dans le système scolaire valent donc également pour le genre et pas uniquement pour l'origine sociale. Ce constat n'est pas lié à une volonté directe du corps enseignant. Ils ont eux-même intériorisé « des schémas stéréotypés sur les qualités scolaires respectives des filles et des garçons (Courtinat-Camps, Prêteur, 2010). » En conséquence, la tolérance des enseignants face à des comportements d'enfants indisciplinés sera moindre à l'égard des filles à qui on attribue des comportements plus calmes et conciliants. Ces disparités éducatives façonnent les individus qui

¹⁷ Courtinat-Camps, Amélie, et Yves Prêteur. « Expérience scolaire à l'adolescence : quelles différences entre les filles et les garçons ? », Sandrine Croity-Belz éd., *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte*. Érès, 2010, pp. 99-113.

adaptent leurs conduites en fonction des attentes et réactions des adultes vis-à-vis d'eux.

« Sans en être conscients, les enseignants mobilisent des schèmes stéréotypés sur les qualités scolaires respectives des filles et des garçons. Les recherches montrent qu'ils véhiculent des stéréotypes de sexe qui ont des répercussions sur l'estime de soi des élèves (Jarlégan et Tazouti, 2007 ; Marry, 2003) et de fait sur leur expérience scolaire (Dafflon Nouvelle, 2006). [...] Toute une série de travaux souligne donc la prédominance des filles dans la réussite et l'adaptation scolaire (Duru-Bellat, 1990 ; men-dep, 2008 ; Zazzo, 1993), cependant l'attitude qu'elles expriment envers elles-mêmes est en contradiction avec leur statut scolaire. Les filles ont une tendance à la dévalorisation alors qu'elles ont souvent des résultats scolaires satisfaisants. Ce constat se vérifie aussi bien avec des collégien(ne)s « tout-venant » (Prohon et Lescarret, 1998) qu'avec des adolescent(e)s à haut potentiel intellectuel (Courtinat, 2008 ; Courtinat et coll., 2009 ; Courtinat-Camps, 2009). Il ressort une valorisation culturelle de la masculinité transmise par la socialisation (familiale et scolaire) qui affecte fréquemment la confiance des filles. Les garçons ont, pour leur part, tendance à s'auto satisfaire davantage dans la mesure où le regard porté sur eux est souvent plus valorisant. ¹⁸»

Cela a des conséquences à long terme sur les manières d'agir en société des filles et des garçons à l'âge adulte. Même s'il est évidemment possible de s'affranchir d'une partie de cette socialisation genrée, des comportements perdurent. De ce fait, considérer ces schémas sociaux dans l'analyse du rapport au collectif à Béthanie prend tout son sens. Si les résidentes sont moins visibles, cela est dû en partie aux rapports de genre qu'il nous faut prendre en compte. En effet, les filles sont bien moins présentes que les garçons aux ateliers, soirées et espaces communs. Ce constat a été fait dans un premier temps par Aurélie l'intervenante socio-éducative, qui exprime l'envie d'organiser des ateliers en non mixité afin d'attirer leur participation.

« On n'est pas sur une grande parité. C'est quand même des espaces qui sont majoritairement masculins et tu peux avoir un résident qui peut avoir un peu les mains baladeuses.

18 Ibid

C'est très clairement identifié que c'est majoritairement des mecs et c'est à chaque animation quelle qu'elle soit. C'est vraiment une grosse interrogation. Avec Marine qui vient d'arriver ça va être de voir pour des ateliers en non mixité. Après aussi la non mixité c'est un truc qui semble familier même si c'est nouveau en France mais là, on a des jeunes qui viennent de tous horizons pour qui la non mixité ça ne parle pas en fait d'un point de vue culturel, même s'ils la pratiquent. Généralement, je pense à des pays du Maghreb où les femmes se retrouvent beaucoup entre elles. Elles font de la non-mixité sans s'en rendre compte. Nous, comme on met un mot derrière avec une dimension politique et sociale, du coup ça amène une autre compréhension et ça vient bouger des lignes. Et le but c'est de faire des ateliers non mixtes sans pour autant que ce soit des ateliers « Fifi » L'idée c'est pas juste de mettre du vernis. »

L'intervenante socio-éducative souligne ici la difficulté de rendre cette démarche compréhensible aux yeux de tous. En effet, la mise en place d'atelier en non-mixité suscite souvent des réactions négatives de la part des hommes mais aussi des femmes, qui dénoncent une ségrégation des sexes. Nous avons pu le constater en 2021 avec le scandale du syndicat étudiant l'UNEF pris à partie après avoir organisé des réunions en non-mixité sans hommes-cis pour des groupes de paroles sur les violences sexuelles. Les accusateurs étaient des journalistes et politiciens qui reprochaient à l'UNEF d'aller à l'encontre du principe d'universalisme en excluant les hommes de certains espaces de réflexion. Or, ces réunions visaient à aborder des thèmes difficiles tels que les violences sexuelles à l'encontre des minorités de genre et des femmes. L'objectif était de faciliter la parole dans un cercle restreint et donc d'éviter la présence éventuel d'auteurs de violences sexuelles. De plus, la présidente du syndicat invitée sur plusieurs plateaux télévisés qui a été violemment interpellée insistait sur le caractère exceptionnel et non systématique de ces rencontres en non-mixité. La violence des propos et accusations de ses détracteurs illustre bien les difficultés qu'ont certaines personnes à comprendre l'intérêt de ces espaces militants réservés aux personnes qui subissent du sexisme. Réaction ironique quand on sait que les hommes ont longtemps exclu les femmes des arènes politiques et de certains métiers. Encore de nos jours, malgré l'ouverture aux femmes d'espaces auparavant réservés à la gente masculine, ces dernières brillent parfois par leur absence ou infériorité numérique, et ce d'autant plus dans les lieux de pouvoirs.

Durant mes observations j'ai effectivement constaté cela, autant aux activités que dans l'appropriation des espaces communs. Il s'agit d'un constat que l'on peut faire dans beaucoup d'endroits (les hommes prennent plus de place, sont plus vocaux et sont plus visibles). Ces rapports de genre présents dans l'entièreté de la société existent aussi à Béthanie et échappent à la volonté des professionnels. Les résidentes sont davantage en retrait et plus discrètes et ont plus de difficultés à prendre part au collectif notamment, comme nous venons de l'évoquer en raison des normes intériorisées, liées à la féminité. Mais aussi parce que certains hommes prennent beaucoup de place, ayant eux-même intériorisé des normes liées à la masculinité (prendre de la place, être vocal, prendre des initiatives, se faire remarquer...). Ces normes, fruit d'un apprentissage social et conséquence historique de la domination masculine, ont pour répercussion le recroquevillement des filles au sein du foyer. Ici, il n'est pas question de faire des généralités, mais d'évoquer des phénomènes sociaux, que l'on peut observer à grande échelle (champs politique et médiatique) mais aussi à petite échelle et donc dans une résidence de jeunes. Cette invisibilisation des filles se retrouve également dans les maisons de jeunes de quartier. De manière générale, les femmes s'approprient peu l'espace public. Dans l'imaginaire collectif, elles sont naturellement plus discrètes. Mais en réalité cet effacement témoigne aussi d'une mise à l'écart des femmes car cet espace public est régulièrement perçu comme un danger. La plupart des jeunes femmes font face très jeunes au harcèlement de rue et les parents sont plus frileux à laisser sortir les jeunes filles, ayant intégré eux-mêmes l'éventuel danger du dehors pour une femme. La résidence Béthanie n'est pas vue comme un espace de danger. Il s'agit d'un endroit encadré, organisé avec des dispositifs de sécurité. Cependant, le collectif n'est pas à l'abri de certains comportements sexistes sexistes qui peuvent insécuriser les femmes voire même leur faire subir des agressions et certaines résidentes en témoignent. Il s'agit de dragues lourdes, de gestes et comportements non-consentis et plus une fille participe à la vie sociale de la résidence, plus elle est exposée à cela. Bien entendu, il y a des filles très présentes aux animations et qui investissent les lieux, mais on observe que ce sont souvent les mêmes et qu'elles sont moins nombreuses que les garçons. Les témoignages qui suivent mettent en lumière cela et seront anonymes pour le respect des personnes qui ont accepté de livrer leur ressenti.

« Cette ambiance de drague ça m'a fatigué je trouvais ça pesant et puis j'ai arrêté de venir,

justement déjà il y avait plus d'homme que de femmes et puis ouais je me suis rendu compte de ça. Je m'attendais pas à ça en tout cas en arrivant à Béthanie. »

« Au début il y avait des hommes qui ont touché mon visage, mes cheveux sans ma permission et m'ont demandé est ce que tu es intéressée par des résidents? J'ai dit non je ne suis pas intéressée. Ça crée un peu une ambiance toxique. Aussi quand on manque de capacité linguistique pour dire non ça ne m'intéresse pas c'est un peu compliqué d'éviter des problèmes. Ça m'a étonné au début qu'il n'y avait pas de cours sur de la sensibilisation à tout ça. Mais c'est vrai que c'est écrit dans le règlement, mais c'est vague, il faut être égal, respectueux, respecter nos différences c'est très vague. »

« Moi des fois je trouve ça chiant parce que bon c'est pas du tout... Après j'ai aucun problème à être avec des garçons et tout quand ils sont 3, 4 ça peut être sympa mais quand ils sont trop en mode, à prendre toute la place c'est chiant et je peux comprendre que... moi ça va j'ai la mentalité pour pouvoir supporter ça mais je sais qu'il y en a certaines qui peuvent être dérangées et ne vont pas vouloir descendre. [...] honnêtement je pense que ça peut-être une très très bonne idée de faire des intervention autour du consentement, parce qu'il y en a qui n'ont pas trop conscience du consentement »

« Moi ça ne m'a pas concernée personnellement mais à Béthanie j'ai l'impression que... après ça a peut-être changé mais quand je suis arrivée les premiers mois c'était un peu l'impression que j'avais vraiment quand t'es une femme ici et que tu veux juste te faire des potes et sociabiliser, il y a vite des garçons qui te draguent tu vois et ça peu mettre mal à l'aise des gens et tout. J'espère que ça a changé, je ne sais pas. »

Ces extraits d'entretiens proviennent des témoignages de trois résidentes sur les 8 interrogées, ce n'est pas énorme mais suffisant pour être pris au sérieux d'autant plus que les normes sexistes sont intériorisées. Il est donc possible de ne pas conscientiser et verbaliser, et pourtant, d'avoir vécu du sexisme. Ensuite, durant mes observations, il m'est arrivé d'entendre des propos

misogynes et sexualisant à l'égard des femmes notamment sur le ton de l'humour mais il est probable que ça ne fasse rire que les hommes entre eux et mette les résidentes mal à l'aise. Même si ces constats sont des rapports de genre qui se retrouvent dans différents espaces sociaux et ne sont pas propre à Béthanie, ils ne sont pas une fatalité, des actions (outils issus du militantisme féministe) peuvent être mises en oeuvre pour endiguer ces phénomènes.

Premièrement la mise en place d'animation en non-mixité, de manière ponctuelle et non systématique, afin de faire venir plus de résidentes. Cette initiative a pour but d'inviter des personnes habituellement écartées des activités collectives et des espaces communs à venir profiter d'un moment d'échange. La non-mixité n'est pas une fin, mais un moyen d'amener plus de mixité dans les ateliers. Les ateliers non-mixtes sont un outil parmi beaucoup d'autres pour vivre dans une société moins inégalitaire. Organiser des débats et intervention qui abordent des thèmes féministes comme les discriminations de genre, le harcèlement sexuel, l'homophobie, la transphobie, le consentement, la sexualité, les oppressions est en plein dans la lignée et la volonté de l'éducation populaire. Dans l'objectif de faire prendre conscience à l'individu des rapports de forces qui l'entourent, de sa place dans la société et des oppressions qu'il peut subir pour ensuite pouvoir agir et sortir de certains schémas de domination. Et surtout faire prendre conscience aux auteurs de ces comportements sexistes qu'une autre manière d'agir est possible. Ensuite, des ateliers de collages ou dessins pour ensuite les afficher dans la résidence, qu'ils soient artistiques ou politiques, peuvent permettre aux résidentes de se réapproprier les espaces tout en partageant un moment convivial. Favoriser, dans la mesure du possible, une bonne répartition de la mixité à chaque étage peut renforcer le sentiment de sécurité des femmes. Des résidentes ont pu faire le constat d'être la seule femme à un étage.

Ces idées sont là pour tendre vers des rapports plus égalitaires, plus agréables pour tous et toutes et éviter les oppressions liées genre. Cependant, la problématique est laborieuse, les habitudes ont la vie dure. D'autant plus que la participation aux ateliers est libre, par exemple pour les interventions visant à sensibiliser sur les violences sexistes, il est possible que les personnes qui répondront présentes seront certainement déjà dans une posture de remise en question et d'écoute. A l'inverse, celles qui ne le sont pas ne viendront certainement pas. Néanmoins, le fait de savoir qu'il

y a ce genre d'organisations au sein de la résidence peut-être déjà ressentie, par les femmes et minorités de genre, comme un soutien, un message fort de la résidence. L'équipe socio-éducative actuelle, composée de deux femmes, est particulièrement vigilante à ces rapports là a déjà mis en œuvre ce genre d'atelier ce qui devrait favoriser un meilleur équilibre de genre dans la participation.

En sommes, l'hypothèse principale de cette partie est d'une part que les perceptions et logiques d'appropriations de la résidence par les jeunes varient en fonction de leurs expériences antérieures et conditions de vie. Saisir les contraintes et différents rythmes de vie des jeunes permet de comprendre les limites de la participation. En effet, dans la plupart des entretiens, l'activité professionnelle ou la formation des jeunes est évoquée comme un obstacle à leur implication et ce à des degrés différents. Ensuite, les trajectoires de logements permettent de comprendre dans quelles problématiques et besoins les jeunes s'inscrivent et cela oriente la perception qu'ils ont de Béthanie. Enfin, une autre hypothèse est que l'aisance et la propension à prendre part au collectif et à s'engager est le fruit de socialisations et d'expériences antérieures. Parmi celles-ci on retrouve les différents apprentissages qu'il est possible de mobiliser auprès des autres. Les différentes socialisations ont, quant à elles, la particularité d'orienter le comportement des individus dans différents aspects de leur vie, par le biais d'intériorisation de normes. C'est ce que nous avons observé à travers la socialisation genré, dont le constat est que cela explique la faible participation des résidentes. Après avoir observé les différentes conditions d'existences qu'implique l'hétérogénéité des trajectoires, dans une troisième partie nous nous penchons sur l'accompagnement socio-éducatif mis en place dans la résidence.

3. Les ressorts de l'accompagnement socio-éducatif mis en œuvre à Béthanie

Dans cette partie, il est question de regarder de plus près la manière dont les jeunes s'emparent de l'offre d'animation, de l'aide à l'accès au droit et des lieux. Par le biais des observations, des témoignages des résidents mais aussi du récit des employés, nous analysons la place des différents acteurs et les retours qu'ils en font. Dans un premier temps, nous évoquerons les pratiques professionnelles qui contribuent au bon déroulement de la vie collective de ce logement et à l'implication des jeunes. Ensuite, nous analyserons les animations et ateliers d'un point de vue descriptif mais aussi à travers le retour des résidents. Enfin, la dernière partie évoquera les relations inter-résidents, leur nature, leur composante et ce que ce que cela leur apporte.

3.1 « valoriser les jeunes et leurs savoirs un travail de tous les jours »¹⁹

La mise en œuvre du projet socio-éducatif de Béthanie ne saurait exister sans le travail des salariés qui œuvrent quotidiennement pour le bien-être des jeunes. Afin de comprendre leurs pratiques, il est essentiel d'avoir accès à leur discours et retour sur leur travail, c'est pourquoi j'ai mené des entretiens. Ceux-ci ont été menés avec Aurélie, intervenante socio-éducative, Ludivine, chargée de la gestion locative et Nicolas, veilleur. Nous évoquerons aussi le travail de la direction composée de deux sous directeurs : Mélanie et Ménouar, très présents dans le quotidien de la résidence et en interaction constante avec les jeunes. Dans cette partie le discours des professionnels est largement mis en avant. L'objectif est de ne pas parler à leur place, mais simplement de mettre en lumière les différents aspects de leurs missions afin de proposer une synthèse et une analyse des enjeux auxquels ils font face.

¹⁹ Propos de Mélanie Bourgeois, co-directrice de Béthanie.

L'accueil du jeune est primordial: « *le jeune se forge ses premières appréciations de la structure, c'est à ce moment que peut lui être expliqué ce que propose la structure en matière d'actions à dimension collective. Puis tous les temps informels permettent de mettre en avant l'intérêt de la dimension collective et susciter l'intérêt à participer.* »²⁰. Ludivine exprime très bien cela : « *pour la plupart je les vois directement quand ils arrivent, là t'as déjà un lien qui se crée, t'es la première qu'ils voient, t'es le premier visage qu'ils se font de Béthanie, donc t'as un lien de confiance qui se fait de suite* ». En tant que chargée de gestion locative, elle fait visiter la résidence aux jeunes et leur présente le personnel. De plus, des pots d'accueil pour les nouveaux résidents sont organisés tous les mois. Les résidents sont nombreux à souligner l'utilité de cette soirée qui leur permet de s'inscrire plus facilement au sein du collectif.

« *Je suis allé au pot d'accueil des nouveaux arrivants et j'ai rencontré des gens. C'était sympathique et je pense qu'il faut déjà aller à ce truc là, tu manges et tu rencontres des gens. C'est important de participer à ça pour éventuellement parler un peu avec des gens que tu as peut-être croisés à l'accueil des nouveaux arrivants sinon, si tu vas pas aux ateliers et tout, ça va être compliqué de vraiment être proche des gens parce que chacun à sa vie.* » Raphaël, française, 24 ans, étudiant alternant, habite à Béthanie depuis août 2021.

« *je pense que les bases sont là, pour moi il y a suffisamment d'animations en tous genres pour permettre aux gens de se rencontrer ici, les pots d'accueils qui sont un point assez important parce que les nouveaux sont accueillis et peuvent rencontrer de nouvelles personnes. Les règles de savoir vivre sont quand même bien établies, pour que ça s'améliore pour moi c'est plus d'un point de vue personnel de chaque personne, c'est à chaque habitant ici d'essayer de faire en sorte que ça se passe bien parce que si les gens ne veulent pas s'y mettre et ben ça ne marchera pas* » Florence, française, résidente depuis fin 2018, vendeuse.

« *j'ai fait deux pots d'accueil des nouveaux résidents. C'était très bien. A chaque fois c'est intéressant.* » Ali, béninois, 29 ans, cuisinier, résident depuis 2021.

Ces pots destinés aux nouveaux arrivants sont l'occasion d'accueillir chaleureusement les

20 Dynamiques collectives et Participation des jeunes en Résidences FJT Quels constats, quels enjeux, quels défis ?
Une action menée par le Groupe de travail Equipes Educatives de l'Union Régionale pour l'Habitat des Jeunes en Midi-Pyrénées Une action soutenue par la Fédération Régionale des Caisses d'Allocations Familiales de Midi-Pyrénées et par Uniformation Compte rendu de l'action 2010 : https://www.habitatjeunesoccitanie.org/wp-content/uploads/2020/06/participation_fjt.pdf

nouveaux résidents, afin de les plonger dans le bain du collectif dès le début, dans l'espoir qu'ils s'y sentent bien et qu'ils participent par la suite à la vie sociale de la résidence.

Ensuite, le projet socio-éducatif est expliqué à chaque résident. L'intervenante socio-éducative se présente et signale qu'il est possible, même encouragé, de proposer des activités et qu'elle accompagne dans ces démarches. L'objectif est que le jeune puisse être force de proposition pour dynamiser le collectif, l'ouverture et la disponibilité des professionnels en charge du projet socio-éducatif est donc essentiel.

« Alors, du coup mes missions principales c'est être au bureau avec ma collègue, c'est être un point d'information et d'orientation pour les jeunes. Je vais chercher avec eux, je vais les orienter sur d'autres partenaires, ça peut être la mission locale, là c'est plus les missions d'orientation. Après on est aussi sur des missions d'accès au droit, donc là, ça va être des jeunes pour qui c'est un des premiers contacts avec l'administration, c'est des choses qu'ils ne savent pas faire donc de les accompagner pour qu'ils puissent être outillés sur tous ces dispositifs administratifs, la CAF, la CPAM, les impôts, Pôle Emploi. C'est un gros morceau du boulot, renouvellement des titres de séjour. Ensuite on est un peu garantes, on va dire, de l'ambiance du lieu et de faire en sorte que les lieux collectifs soient des lieux de rencontres, beaucoup de travail de planning d'animation, ça va être de proposer des animations donc faire des calendriers d'animations tous les mois, ou faire que dans ces moments- là ils puissent être porteurs d'un souhait de débats, de pouvoir bouger des lignes, de pouvoir grandir un peu entre guillemets. »
Aurélie.

L'équipe socio-éducative œuvre à l'implication des résidents dans les animations et fait en sorte de faire vivre les lieux collectifs tout en gardant une disponibilité très large malgré une charge de travail assez lourde. Aurélie est constamment sollicitée, le téléphone sonne sans arrêt pour des demandes d'hébergement d'urgence, ce qui par ailleurs n'est pas possible au sein de la résidence. Le bureau est dans l'entrée, les jeunes entrent fréquemment pour demander leur courrier, de l'aide pour leurs démarches administratives ou simplement pour saluer la salariée et discuter un peu avec elle. Parallèlement à cela, la professionnelle répond à des appels d'offres, organise les animations et partenariats tout en veillant à une bonne communication auprès des résidents. Par ailleurs, le rythme de travail est soutenu. De manière générale, Aurélie me renseigne beaucoup sur les profils et les parcours des résidents. Arrivée depuis le 28 novembre à Béthanie, elle a une très bonne connaissance de la plupart des situations des résidents. La coordinatrice prend soin de saluer les jeunes qui passent devant son bureau, elle les interpelle régulièrement pour prendre des nouvelles.

La professionnelle apprécie cet aspect spontané de son travail: *« Dans mon bureau la porte est toujours ouverte, ils peuvent toujours entrer. Je trouve ça super agréable que quand Maxime rentre du travail, il prend la chaise et puis il s'assoit. Je trouve ça trop chouette, j'ai même pas envie de leur dire des fois, quand ils me dérangent, je trouve ça trop cool que ça puisse être un lieu de rencontre. C'est un truc que j'aime beaucoup, c'est une des choses que je préfère dans ce bureau, le fait qu'ils se l'approprient comme ça. »*

La présence continue de l'équipe socio-éducative, de la direction au sein de la résidence et d'un veilleur sur le lieu de vie des jeunes n'est pas anodine. En effet, elle favorise la création de liens entre les résidents et les salariés et renforce ainsi la possibilité d'un réel accompagnement collectif. Ce bureau est multidimensionnel dans la mesure où il est le lieu de plusieurs accomplissements comme l'a très bien détaillé Aurélie. Les jeunes se rencontrent dans ce bureau et organisent, avec l'appui de la salariée, les futurs moments conviviaux. De plus, *« la dimension logement permet d'engager un travail autour des différentes dimensions de la vie quotidienne (gestion du budget et des démarches administratives, hygiène, entretien du logement, alimentation...), ainsi que sur la préparation de l'accès au logement autonome »*²¹. Effectivement, la présence des professionnels sur le lieu de vie des jeunes est importante à Béthanie, ils sont accompagnés dans leurs recherches et des animations tentent de les aider à s'approprier leur logement : *« Avant je faisais des ateliers logement, après j'ai fait un atelier déco logement avec des résidentes, j'avais fait aussi jardin et également confection de meubles, mais dès que je peux oui je le fais. Là on est en plein pic de déménagement c'est un peu galère pour organiser un atelier mais pour la suite oui je vais peut-être collaborer avec Marine ou Aurélie. »* Ludivine.

La présence continue de l'équipe, au sein du lieu de vie des jeunes, semble être un avantage, car elle permet d'élargir les rapports entre professionnels et jeunes et de sortir parfois d'un cadre trop formel, facilitant les échanges spontanés qui profitent à tous. Ainsi, les temps de rencontres et les thèmes abordés ne sont pas systématiquement choisis à l'avance, contrairement aux «relations de guichet» (Dubois, 2008). Cette spontanéité est entretenue par Aurélie qui privilégie davantage les demandes spontanées que la prise de rendez-vous afin d'éviter un rythme d'administration. *« L'accompagnement socio-éducatif au sein des FJT se fonde donc à la fois sur l'articulation de*

21 Dynamiques collectives et Participation des jeunes en Résidences FJT Quels constats, quels enjeux, quels défis ? Une action menée par le Groupe de travail Equipes Educatives de l'Union Régionale pour l'Habitat des Jeunes en Midi-Pyrénées Une action soutenue par la Fédération Régionale des Caisses d'Allocations Familiales de Midi-Pyrénées et par Uniformation Compte rendu de l'action 2010. https://www.habitatjeunesoccitanie.org/wp-content/uploads/2020/06/participation_fjt.pdf

l'individuel et du collectif, mais aussi sur l'articulation du formel et de l'informel. Cet état d'esprit permet aux équipes de susciter la demande d'accompagnement éventuelle plus que de l'imposer et aux jeunes de bénéficier d'une écoute attentive. »²² Les rapports informels sont centraux à Béthanie et sont largement valorisés aussi bien par les salariés que par les jeunes.

« Il savent qu'ils peuvent compter sur moi pour tout ce qui est document mais pas que... il y en a certains qui viennent me le dire quand ils se marient. Après il y en a même, Dorian parfois il est tout fier, dès qu'il y a un changement au niveau professionnel, il est hyper content, il vient me voir et il me raconte. C'est super cool parce que des fois ils viennent et ils racontent un peu leur vie. Et puis il y en a pour certains parfois c'est dur de briser la glace mais parfois avec avec moi ils communiquent. » Ludivine.

Ainsi, ces échanges spontanés valorisent le travail des employés car ils mettent à jour le lien de confiance qui s'est créé entre les résidents et les professionnelles. Aurélie considère cela comme une partie importante de sa mission : *« quand ils viennent dans le bureau et qu'on papote. Je ne sais pas si on peut appeler ça animation mais c'est une rencontre et des échanges »*. Certains jeunes prennent plaisir à venir raconter leurs réussites : *« Des fois, quand j'ai trouvé quelque chose, un travail, quand j'ai quelque chose de nouveau je leur dis, pour qu'on trouve soit un arrangement ou bien qu'on me dise « félicitations Teddy », parce que des fois j'ai besoin de l'entendre aussi (rires). [...] En vrai, c'est avec Aurélie que je m'entends le mieux parce qu'elle était super ouverte vis-à-vis des résidents ici... tout en restant professionnelle. C'est ça que j'trouve cool »*. L'écoute et le suivi du parcours des résidents par l'équipe est importante, d'autant plus pour ceux qui n'ont pas d'accompagnement familial, le simple fait de pouvoir être validé et félicité suite à la réussite d'une nouvelle étape dans leur vie de jeune adulte permet une reconnaissance qu'ils ne retrouvent pas nécessairement ailleurs. Cette valorisation favorise l'estime de soi et donc la motivation et la confiance pour la suite. Nous l'avons vu, il arrive que certains résidents rencontrent des situations de vulnérabilité et soient livrés à eux-mêmes. Au-delà d'un accompagnement aux démarches, il peut, pour certains jeunes, prendre la tournure d'un soutien moral. En effet, au cours de mes observations j'ai pu constater une présence émotionnelle de la part des salariés, une écoute attentive, une protection, parfois, lorsque le jeune rencontre un danger ou un conflit avec un tiers. Cet appui est parfois nécessaire avec les résidents étrangers, loin de chez eux et donc de leur entourage proche. Ils disposent de moins de ressources et d'assistance en cas de problème. C'est le cas par exemple

22 Alberghini A., Baronnet J., Best A., Brunet F. (2018) « L'accompagnement socioéducatif en foyer de jeunes travailleurs. Un levier d'insertion vers l'autonomie ? » Revue des politiques sociales et familiales, n°128, p. 67 à 75.

d'Alessandro: « *Aurélie, si tu as passé une très mauvaise journée elle t'écoute et ça c'est bon aussi.* »

L'équipe socioéducative s'adapte en fonction de la situation et des besoins des jeunes avec une préférence pour l'accompagnement collectif. Néanmoins, l'accompagnement individuel recouvre une grande partie des pratiques professionnelles à Béthanie. Par exemple, il est arrivé qu'Aurélie prenne la décision de rester à la résidence plutôt que de nous accompagner à une sortie culturelle afin de soutenir un jeune qui était dans un état émotionnel compliqué suite à une mauvaise expérience. Cette situation illustre bien la juste analyse que doivent faire les professionnels afin de repérer les vulnérabilités et de pouvoir accompagner, si besoin, tout en dosant les interventions et ne pas créer de dépendance chez le jeune. Cet aspect fait appel à la subjectivité de l'employé puisqu'il doit étudier la situation et trouver le bon équilibre dans son implication vis-à-vis du jeune en difficulté. En effet, il n'est évidemment pas question d'être trop intrusif dans la vie des résidents ou d'endosser un rôle paternaliste, mais simplement de proposer un soutien et des solutions quand le besoin se fait ressentir. Cette exigence est largement intériorisée par les salariées qui sont bien conscientes de leur posture d'aidantes et le risque de dépendance affective que cela comporte.

« Le but n'est vraiment pas de créer une sorte de dépendance affective parce qu'il y a des résidents qui, inconsciemment, recherchent un peu ce réconfort-là, on va dire et puis d'acquiescer, une espèce de validation de notre part. Et moi, c'est quelque chose que je ne veux pas, je ne cherche pas à avoir une posture de sauveuse, l'important c'est de les rendre autonomes. Après aussi c'est pas tous les jeunes, c'est certains jeunes qui ont aussi des parcours compliqués. Il y a un jeune qui est loin de chez lui, qui a sa mère au téléphone une fois par mois car il y a un gars du village qui doit lui ramener Whatsapp, enfin je veux dire ça se comprend aussi ce qu'il recherche. Mais dans ma posture je fais très attention à ne pas venir combler un manque affectif, tu vois. C'est là-dessus que je fais hyper attention mais après je suis sur une posture vraiment de dire d'égal à égal ce serait peut-être un peu exagéré mais j'apprends d'eux et eux ils apprennent de moi. C'est un métier super enrichissant. Ils ont compris que je suis hyper accessible enfin j'espère. Je fais en sorte de l'être » Aurélie, intervenante socio-éducative.

De son côté, Ludivine évoque une vigilance quant à sa proximité avec les résidents. Sa posture professionnelle implique parfois une certaine fermeté. La chargée de gestion locative, si elle

sort parfois du cadre formel avec les usagers de l'association, garde tout de même ses distances pour favoriser le bon déroulement de son travail: « *pour certains, notamment quand j'étais enceinte, la plupart me demande en fait par rapport à mes petits et c'est surtout pour ces résidents-là qu'il y a eu ces petits trucs en plus. Mais bon après c'est vrai qu'on évite de parler de tout ce qui est personnel, j'aime bien mettre une petite barrière. Je ne parlerai pas de trucs personnels avec eux, parce que quand je dois faire des relances pour le loyer, si t'es trop dans le terrain amical t'as plus de crédibilité et pareil quand tu dois mettre des fins de contrats.* » Ludivine, chargée de gestion locative.

Ainsi, au-delà de préserver l'autonomie des jeunes adultes, l'enjeu est aussi de garder une posture professionnelle. Ce professionnalisme est très important, même si des temps conviviaux et échanges informels existent entre l'équipe de Béthanie et les résidents. La vigilance est de mise afin de ne pas flouter les frontières qui dessinent le rôle de chacun. Le cloisonnement des fonctions et missions attribuées aux acteurs pose un cadre nécessaire au bon déroulement de la vie sociale de la résidence. Alors même que les salariés peuvent plaisanter, discuter et passer de très bons moments avec les résidents, des limites existent et sont là pour protéger les parties prenantes. Durant les soirées ou même dans ses interactions quotidiennes avec les jeunes, j'ai pu observer l'importance particulière qu'Aurélié porte à ce cadre. En effet, elle n'hésite pas à rappeler à l'ordre ceux qui ne la respectent pas.

La disponibilité des professionnelles est mise en avant par les résidents pour un accompagnement mais aussi parfois en tant que médiateur de conflits. Le quotidien dans une résidence de jeunes comporte quelques difficultés liées au vivre ensemble (nuisances sonores, non-respect des espaces communs, comportements déplacés ...etc.) Lorsque des conflits éclatent, le recours à l'intervention des salariés peut être envisagé comme une solution par les résidents, ce qui permet de contenir certains comportements nuisibles au collectif. Une résidente en témoigne et raconte le début de la prise de poste de la direction actuelle au cours de l'année 2020: « *il y a un très bon avis sur Ménouar et Mélanie, ils savent qu'ils sont là si jamais il y a un besoin, dès qu'il y a quelque chose qui va pas on va les voir, c'est mis en ordre après donc ils sont là aussi pour ça et ils prennent très bien leur rôle à cœur quoi.* » Florence, 25 ans, française, résidente depuis plus de trois ans.

Ce rôle de médiateur qui consiste à rappeler les règles du savoir-vivre et le respect du règlement de la résidence peut parfois être nécessaire au vivre ensemble. Par exemple, lorsqu'une

jeune femme subit un comportement déplacé de la part d'un autre résident, ce qui arrive, avoir la possibilité d'en parler à l'équipe afin qu'ils interviennent est nécessaire. En somme, les salariés sont garants de la sécurité des résidents en ce lieu, arbitrer parfois certains conflits relève de leur mission.

3.2 Un risque de sur-investissement propre au secteur associatif et conséquence de la posture d'aidante des intervenantes socio-éducatives

Le milieu associatif fait l'objet de nombreuses études sociologiques liées au travail des professionnels dont les missions, parfois implicites, alourdissent la charge mentale et de travail des employés. C'est l'objet d'un article de Quidora Morales La Mura²³, dans lequel, elle évoque une injonction à faire la démonstration d'une implication en plus du travail salarié, implication qui se veut militante. Dans les milieux associatifs, beaucoup de contrats sont précaires. Pour quelles raisons? Premièrement, il y a une volonté des salariés de travailler au-delà des clauses de contrats qui les lient à leurs employeurs. Ensuite, la question de l'engagement au travail est encore plus importante dans le secteur associatif parce qu'elle se fonde sur l'engagement citoyen, l'altruisme ainsi que le don de soi. Cet engagement prend forme avec des heures supplémentaires, l'acceptation d'un faible salaire, comparé au secteur privé, et la représentation politique de l'association au sein de l'espace public. En réalité, ces travailleurs défendent les valeurs de l'association mais se préoccupent peu de leurs conditions de travail, souvent difficiles et précaires. De plus, les salariés vont parfois se mettre en position de surinvestissement au travail pour maintenir l'activité et pérenniser leur emploi.

En somme, l'investissement pose la question du choix ou bien de la contrainte. Il est difficile de saisir cela dans ce secteur car les frontières entre le travail salarié et bénévole sont floues. Les salariés se disent sereins dans leur travail mais évoquent aussi cet engagement implicite qui dépasse le contrat de travail légal. Ils sont donc particulièrement exposés au sur-investissement à cause de la porosité entre l'engagement associatif et le travail gratuit, pour reprendre l'expression de Maud Simonet²⁴. Il arrive que des salariés ressentent un devoir implicite, lié à la mission de l'association, de se montrer utile en dehors des missions fixées par le contrat de travail. Ce qui d'un côté permet d'élargir son domaine d'action et peut susciter une certaine liberté, nécessaire à l'épanouissement du travailleur.

23 L'engagement au travail : entre militance effective et contraintes dissimulées Quidora Morales La Mura

24 Maud Simonet, *Travail gratuit : la nouvelle exploitation ?*, Textuel, 2018, 152 p.

Cependant cela peut aussi créer un « sur-investissement » et donc pose la question du bien-être au travail, dans un milieu qui se veut plus bienveillant dans ses valeurs que les autres. À Béthanie, il arrive que les salariés aillent au-delà de leur rôle préétabli. Par exemple, le fait que Ludivine organise des ateliers ou continue d'apporter son aide aux anciens résidents constitue une forme de sur-investissement. Seulement, la jeune femme, dans son discours, ne semble pas être en souffrance, bien au contraire : « *Quand t'arrives, il y a beaucoup d'informations d'un coup, mais après je me suis dit c'est top, dès que tu as une question, tout le monde vient t'aider. En fait, tu n'as même pas envie de rentrer chez toi [rire]. Je suis chargée de gérer toutes les demandes, répondre à toutes, constituer les listes de demandes, d'attentes [...] je fais le lien avec le cabinet de comptable pour tout ce qui est dépenses. Après c'est que du bonheur.* ». Le fait de s'impliquer au-delà de sa mission première lui permet aussi un investissement dans la vie sociale de la résidence auprès des usagers dans laquelle elle prend plaisir. De plus, cela est mis en place uniquement si elle en a le temps, aucune pression ne lui est mise, il s'agit de sa liberté d'entreprendre.

Ensuite, Laurence, responsable de l'entretien de la résidence, va être bientôt chargée de former les résidents au tri des biodéchets. L'idée est de récolter les déchets naturels des résidents, des seaux seront installés dans chaque chambre pour le compost dans les jardins potagers. Laurence va proposer à chaque nouveau résident une formation sur le retraitement des vieux déchets et c'est Aurélie qui va la former. Ainsi, cette nouvelle tâche permet aussi à l'employée d'avoir un lien direct avec les nouveaux résidents, ce métier n'étant pas nécessairement lié au public, cela permet d'impliquer Laurence dans la mission sociale et éducative de Béthanie. Cependant l'employée est seule à assurer le ménage de la résidence qui est un bâtiment particulièrement grand (2 324m²), même si toute la surface n'est pas à nettoyer tous les jours, un immeuble comme celui-ci requiert certainement le travail de deux personnes. Si elle dispense également des petites formations pour le tri des déchets, il est d'autant plus important d'être vigilant afin d'éviter la surcharge de travail, surtout pour ce métier très physique.

Les intervenantes socio-éducatives font également face à des horaires particulièrement étendus avec un rythme de travail intense, ce qui reflète bien la mentalité associative évoquée précédemment du don de soi pour la cause sociale. En ce qui concerne Aurélie, le sur-investissement, dans l'article évoqué précédemment, traduit en partie la situation de l'employé au moment de mes observations. Rappelons que celles-ci sont intervenues durant une période particulière où elle était seule sur un poste qui requiert trois salariés. Heureusement, aujourd'hui une deuxième personne, chargée de l'intervention sociale et éducative, est arrivée, ce qui est une grande source de soulagement.

Le milieu associatif, aujourd'hui, fait face à une logique de marché, les gouvernements

successifs, animés par la volonté de réduire les dépenses publiques et de mieux contrôler ce secteur pour les rendre compétitifs ont remplacé la logique de subvention pour soutenir le fonctionnement des associations, au profit d'un moyen de financement par « projet », réduisant ainsi la liberté de mouvement des associations. Ces appels d'offres placent les entreprises associatives en concurrence entre elles (Lily Zalzt et Stella Fihn, 2022). Le résultat de ces changements pèse sur les salariés associatifs qui subissent dans leur conditions de travail, ce manque de moyens et cette logique de marché des associations.

« Pour réduire le coût de la masse salariale, il faut bien-sûr que les salaires soient bas. Pour réduire encore davantage ce coût, il faut rallonger la journée de travail. «L'entreprise associative » a ainsi recours aux heures supplémentaires de salariés pour les payer. Et pour faire accepter ce supplément de travail aux travailleurs sous-payés, il va falloir les persuader de l'importance éthique de leur mission ; il va falloir les responsabiliser.»²⁵

Durant ma période de stage à Béthanie j'ai pu constater qu'Aurélie, poussée par sa conscience professionnelle, faisait des heures supplémentaires, notamment lorsque les animations ou soirées prenaient du retard. À cela s'ajoutent parfois des journées de travail à rallonge. Il arrivait que, lorsqu'elle devait travailler uniquement de 10 heures à 19 heures, elle reste finalement durant la soirée jusqu'à 22 heures pour animer un atelier ou un événement. De plus, ses horaires n'étaient pas notés et donc pas nécessairement rattrapés ou rémunérés. Ce genre de situation est très courant dans le secteur associatif : *« La "souplesse" sur les horaires est une des principales perversions du système du travail associatif. Elle investit chaque salarié.e d'une marge de manœuvre, sur son propre travail, sur son organisation. C'est le salarié lui-même qui choisit puisqu'il est parti plus tard hier, il peut prendre quelques heures de repos aujourd'hui en organisant son propre temps de travail. Mais lui permettre cette organisation c'est en fait lui donner la marge de manœuvre lui permettant de gérer sa propre exploitation. La personne compte certes ces heures, mais comme elle est dévouée à ce que tout se passe au mieux, le comptage des heures se fait à son détriment.»²⁶ »* L'intervenante socio-éducative est en effet consciente d'avoir fait des heures supplémentaires, mais ces dernières ne sont pas nécessairement récupérées dans la mesure où la masse de travail ne baisse pas.

Par ailleurs, la salariée manifeste un grand investissement et intérêt pour son travail et

²⁵ Te plains pas c'est pas l'usine. L'exploitation en milieu associatif. Lily Zalzt et Stella Fihn. Niet!édition, 2022.

²⁶ *Ibid*

exprime même parfois ne pas avoir la sensation de travailler, notamment durant certains ateliers auprès des jeunes, vécus comme un moment de loisir. Cette idée de plaisir et d'engagement est très présente dans le secteur associatif, l'idée est qu'avoir un poste dans ce genre de domaine relève d'une grande opportunité, ce qui écarte toute légitimité à se plaindre de ses conditions de travail et encore plus lorsque la mission poursuivie par l'association est de l'ordre de l'altruisme. *« Il y a un attrait du travail dans le secteur associatif. Parce qu'il est gratifiant, intéressant, parce que ses pratiques sont politiques, parce qu'il permet de réfléchir, de se concerter, de travailler en collectif. Parce qu'il laisse une marge de manœuvre importante aux salariés, qu'il donne des responsabilités, qu'il permet de se sentir capable de prendre des décisions, de faire des choix. [...] à défaut d'un bon salaire, la reconnaissance, notamment celle des usagers et des usagères, est un moteur de dévouement important. »*²⁷ Le don de soi est alors de mise, spécifiquement ici où les professionnelles ont le statut d'aidantes et font parfois face à des situations de jeunesses compliquées. Ici, nous pouvons mentionner l'aspect genré de ce travail, les femmes sont plus nombreuses à travailler dans le social mais aussi dans les métiers du *care*. Ce fait social est lié à la socialisation genrée, qui pousse davantage les femmes à prendre soin des autres, quitte à se négliger. Les femmes sont donc plus sujettes au sur-investissement dans le travail, sans contrepartie financière et ce encore plus dans le soin et le social.

Cependant, j'ai pu constater, à certains moments, un débordement et une fatigue liée à son engagement et aux sollicitations auxquelles elle fait face quotidiennement. Il est évident qu'une telle situation peut mener à l'épuisement au travail. Une grande vigilance pour le bien-être des salariés et celui des résidents doit être portée ici. Dans cet accompagnement et cette disponibilité, Aurélie évoque certaines difficultés : *« c'est toujours cette notion d'immédiateté qui est difficile à gérer dans les demandes des jeunes, l'urgence: « j'ai rendez-vous dans une heure, je dois faire ci, j'ai rendez-vous demain et j'ai pas fait ça, est-ce que tu peux m'aider? » Et puis parfois, ils ont aussi ce côté un peu ingrat de « vous êtes là pour ça ». Donc, c'est répondre dans l'immédiateté, t'es payée pour ça et des fois c'est un peu plus la difficulté. Ça, c'est un truc que je trouve assez fatigant en fait de jongler avec ça. »* J'ai pu apercevoir et ressentir cette lassitude qui témoigne d'une grande disponibilité de la salariée. Cela est en grande partie dû au fait qu'elle soit constamment confrontée au public de la résidence avec peu de moments d'isolement pour poursuivre sans interruption son travail. De plus, ses horaires de soirées pénalisent sa vie sociale : *« et puis après les horaires.[...] je l'ai fait pendant mes années d'internat, ça ne me dérangeait pas, mais maintenant j'ai quarante ans, c'est plus la même chose, j'aspire à un autre rythme. Lundi 22 heures, mardi 22 heures, mercredi 10 heures - 19 heures, le jeudi 21 heures, heureusement que vendredi c'est 17 h. [...] moi,*

27 Ibid

je veux récupérer une vie sociale très clairement. La vie sociale, ta vie personnelle en général, donc là, ça va être sympa que l'équipe s'étoffe, ça va permettre un vrai confort, et peut-être une meilleure disponibilité aussi, et une meilleure efficacité. Et puis on est souvent bien plus efficace le matin. Et après aussi les locaux, avec la taille du bureau, c'est un des points noirs et c'est surtout la taille c'est très étroit». Les difficultés citées sont actuellement apaisées par le renforcement de l'équipe avec l'arrivée de Marine. Travailler en équipe permet ainsi un meilleur suivi des résidents. Enfin, une troisième personne devrait être recrutée.

3.3 L'accompagnement dans l'accès au droit, une dimension nécessaire à l'émancipation des jeunes

Certains jeunes ont des difficultés à prendre en main la demande d'allocations de logements. Un système a été mis en place pour que cette dernière soit effectuée dès leur arrivée par la personne chargée de la gestion locative: *« je suis amenée à les aider administrativement aussi notamment pour les APL, je suis beaucoup sollicitée pour ça, en fait je fais la demande pour eux, directement avec eux. On a une nouvelle procédure et je leur fais signer une autorisation qui me permet de faire la demande pour eux et à l'issue on se voit et je leur demande s'ils ont reçu leur APL. C'est un travail de confiance, s'ils jouent le jeu c'est top et sinon tans pis pour eux. Parfois c'est pour l'assurance maladie, des renouvellements de mutuelles souvent, c'est pour toutes sortes de demandes, c'est vrai qu'on est souvent amené à papoter ensemble. »* Ludivine.

Cette aide proposée à tous les nouveaux arrivants permet de réduire les inégalités d'accès aux démarches et permet ainsi d'éviter le non-recours aux prestations sociales qui défavorise certains jeunes. D'après une enquête de la Drees²⁸ le non-recours aux prestations est un problème dans la mesure où ces aides financières octroyées par l'État ont une volonté de réduire les inégalités économiques. Par conséquent, le fait que les individus visés par ces politiques publiques ne s'emparent pas de ces aides représente alors un obstacle à la mise en œuvre des réductions des disparités sociales (rapport d'Eurofound, 2015). Or, les personnes les plus fragiles sont souvent

28 Gonzalez L. ; Nauze-Fichet E.(2020)« Le non-recours aux prestations sociales. Mise en perspective et données disponibles. » Dress, n°37.

celles qui ignorent le plus leurs droits ou le moyen pour les obtenir et nuit à l'ambition de justice sociale. En ce qui concerne le non-recours au revenu de solidarité (RSA), en 2010 selon les chiffres d'une enquête de la caisse nationale des allocations (Cnaf) parmi les éligibles au RSA, le taux de recours en moyenne était de 50% (Domingo et Pucci, 2012). « Il était ainsi estimé que près de 1,7 million de personnes éligibles au RSA (socle ou activité) au dernier trimestre 2010 n'en étaient pas bénéficiaires induisant un montant non distribué de l'ordre de 432 millions d'euros »²⁹. Selon le même rapport, le taux de recours trimestriel moyen à la prime d'activité a été estimé à 73 %. Ces chiffres illustrent bien les inégalités dans l'accès au droit, par conséquent, aider les jeunes dans leurs accès aux droits est nécessaire.

Cette accompagnement pose la question de l'autonomie du jeune:« Posée comme un principe essentiel, la disponibilité des équipes les amène également à questionner des pratiques qui pourraient conduire à maintenir le jeune dans un confort artificiel et générer une logique de « consommation » des services proposés. Pour eux, le travail à accomplir autour de la sortie du FJT n'est pas seulement fondé sur les démarches permettant d'obtenir un logement autonome, mais il porte également sur la préparation des jeunes aux contraintes, règles et responsabilités auxquelles ils feront face une fois sortis du FJT. »³⁰ Cet extrait d'article retranscrit parfaitement la vision portée par les professionnels de Béhanie dont l'objectif premier est de rendre autonome les résidents. Néanmoins, il arrive que des jeunes soient dans des situations d'urgence auxquelles s'ajoutent des difficultés à faire face aux démarches. Stabiliser leur situation dans un premier temps permet de leur donner plus de sécurité et une fois qu'ils ont acquis plus d'équilibre, il sera question de l'acquisition d'une vraie autonomie. En somme, porter assistance à certaines difficultés ne constitue pas un frein à l'autonomie, bien au contraire, cela peut alléger la charge mentale du jeune, ce qui lui permet d'être dans de bonnes dispositions pour affronter les étapes suivantes. Cette assistance aux différentes démarches des jeunes et de manière plus générale auprès de personnes vulnérables ne semble pas déconnectée de la réalité. Les discours politiques et médiatiques, qui alimentent l'imaginaire collectif, ne cessent de placer leur vigilance sur le risque « d'assistanat » induit par la mise en place d'aides sociales accordées aux plus démunies. Seulement, l'enjeu est de donner les moyens aux individus de s'en sortir et d'aller de l'avant, surtout à un âge où la plupart des jeunes ont encore un grand soutien familial, qu'il soit financier, affectif ou technique.

Ainsi, l'apprentissage des démarches administratives est un aspect important des missions de

29 Ibid


30 Alberghini A., Baronnet J., Best A., Brunet F. (2018) « L'accompagnement socioéducatif en foyer de jeunes travailleurs. Un levier d'insertion vers l'autonomie ? » Revue des politiques sociales et familiales, n°128, p. 67 à 75.

Béthanie. Il s'agit d'un point central pour les jeunes qui sont nombreux à solliciter cet accompagnement, une aide précieuse surtout pour les étrangers : *« J'aurai aimé avoir ça quand j'étais étudiante. J'ai eu ma dose. Et là le problème, je me dis c'est un vrai problème en ce moment... depuis le Covid ils ont dématérialisé toutes les démarches c'est devenu catastrophique. »*


Selma, algérienne, 26 ans, résidente depuis moins d'un an. Il arrive que d'anciens résidents continuent de bénéficier d'une aide ponctuelle parfois après leur départ : *« des fois on a aussi des résidents qui partent et qui n'ont pas forcément tous les documents, ils ont encore des difficultés. J'ai Marc qui vient parfois, parce que je crois qu'il a une aversion avec tout ce qui est administratif. Ils sont encore adhérents de l'association, on peut encore les aider en fait, je ne vais pas les abandonner comme ça et là par exemple Aurélie avait fait un atelier et il est venu témoigner par rapport à son logement.»* Un lien informel parfois, perdue entre des salariés de la résidence et des jeunes ayant trouvé un nouveau logement. Le fait que l'aide apportée par l'équipe de Béthanie ne s'arrête pas systématiquement à la fin du cadre prédéfini du statut de résident révèle un grand investissement de la part des professionnels. L'objectif est que les jeunes se sentent à l'aise pour s'impliquer dans le collectif et donc participer aux animations.

3.4 Les animations comme supports à la mobilisation collective

Cette partie a pour ambition de décrire les animations qui se déroulent au sein de la résidence et de saisir l'atmosphère qu'il y règne à travers des observations. Nous nous penchons également sur le récit des jeunes vis-à-vis de ces activités, leurs préférences et les ressorts de leur participation. Ci-joint un exemple de planning d'animation.



ANIMATION JUILLET



Lundi 04 juillet
19h Épicerie VRAC

**19h La francophonie internationale,
on en parle avec Marie-Riira ?**

Mardi 05 juillet
19h30 Béth'Art Lasagnographie

Mercredi 06 juillet
**20h30 Balade, danse et percussion
à la citadelle avec Rachid**
**19h Perfectionne ton français
niveau intermédiaire**

Jeudi 07 juillet
**19h Perfectionne ton français
niveau avancé**
**19h30 Viens exercer tes talents de
bluffeurs au TIME BOND**

Vendredi 08 juillet
**14h Perfectionne ton Français
niveau débutant.e**

Lundi 11 juillet
**19h30 Avortement aux États-Unis :
une décision qui interpelle,
discutons-en ?**

**19h L'histoire de la ville de Lille
depuis sa fondation dans les grandes
lignes, on en parle avec Marie-Riira ?**

Mardi 12 juillet
**19h30 Invitation à destination de la
Colombie avec Brendy**

Mercredi 13 juillet
**20h30 Balade, danse et percussion
à la citadelle de Lille avec Rachid**
**19h Perfectionne ton français niveau
intermédiaire**

Jeudi 14 juillet
**19h Perfectionne ton français niveau
avancé**
**19H30 Bientôt tu t'installes dans ton
futur logement ? Quizz**

Vendredi 15 juillet
**14h Perfectionne ton Français
niveau débutant.e**

Lundi 18 juillet

19h La cuisine française, toute une Histoire, on en parle avec Marie-Riira ?

**19h30 Cantine de Béthanie, on prépare le menu ensemble ?
20h After work, badminton avec Florian dans la cour de Béthanie**

Mardi 19 juillet

19h30 Sauvons le compost de la poubelle avec Les Enchan'terres & Ismigan

Mercredi 20 juillet

**19h Perfectionne ton français niveau intermédiaire
19h30 Viens donc faire l'éloge de toi-même en réalisant ton KASALA**

Jeudi 21 juillet

19h30 Habiter Béthanie, c'est comment ?

Vendredi 22 juillet

14h Perfectionne ton Français niveau débutant.e

Lundi 25 juillet

19h Les châteaux forts et les chevaliers, on en parle avec Marie-Riira ?

20h After work, badminton avec Florian dans la cour de Béthanie

Mardi 26 juillet

19h30 Béth'Art Lasagnographie

Mercredi 27 juillet

**19h Perfectionne ton français niveau avancé
19h30 Viens donc faire l'éloge de toi-même en réalisant ton KASALA**

Jeudi 28 juillet

**19h Perfectionne ton français niveau avancé
19h Cantine de Béthanie**

Vendredi 30 juillet

14h Perfectionne ton Français niveau débutant.e



Actuellement différents projets socio-culturels en collaboration avec des associations lilloises sont en cours à Béthanie : « *j'ai déjà engagé des partenariats notamment avec l'Institut pour la photographie avec ce projet d'habiter, c'est la thématique que l'on a choisi pour ce projet. C'est un projet que je vais faire avec l'Institut pour la Photographie autour de l'image, donc on va leur donner des appareils jetables. Après il y aura un projet avec le cinéma L'Univers donc permettre aux jeunes de faire une programmation, d'organiser aussi des débats d'un sujet qui les interpelle, d'avoir envie de parler, d'échanger. Ensuite après un atelier que j'aimerais beaucoup mettre en place, c'est autour de la radio, de l'oralité, des podcasts, de pouvoir laisser des traces, du passage qu'ils font à Béthanie. Parce que c'est un âge où on ne saisit pas encore toute la beauté de la vingtaine et du coup on ne saisit pas forcément la chance mais il y a quelque chose de tellement insouciant dont on ne se rend pas compte. Ce serait pourquoi pas avec Radio Moulin, et pourquoi pas faire des podcasts à la Résidence. Il y a vraiment une multitude de choses à faire ici. Et puis rester sur cette dynamique qui me paraît vraiment essentielle, c'est le tri, le tri des déchets, tout le cycle de recyclage. C'est un projet qui doit durer, qu'il soit pérennisé donc ça, ça va être un gros morceau aussi.* » Aurélie.

Ainsi, certaines animations, notamment à travers l'atelier de radio, sont de l'ordre de la prise de parole. Cet aspect est depuis longtemps un des moyens utilisé par l'éducation populaire pour créer du savoir collectif afin de valoriser l'expérience de chacun et de faire prendre conscience aux individus la valeur de leurs apprentissages et de leur histoire de vie. Ces prises de paroles ont pour perspective une émancipation individuelle et collective, le travail biographique par exemple consiste à se raconter, à l'écrit ou bien à l'oral. Ce genre d'atelier ont déjà eu lieu à Béthanie, Neyla ancienne résidente témoigne : « *Il y a un journaliste qui est venu et il nous a demandé de faire des articles, n'importe quel article sur quelque chose qui te préoccupe. On a fait deux ou trois séances, il nous a montré comment créer un article pour le mettre dans un site pour les jeunes. J'ai bien aimé cette activité. Il y avait une résidente qui avait créé un article sur comment elle a vécu le Covid en Corée. Oui, c'était la Corée du Sud je crois. Oui, il y avait pas mal de sujets durant cette activité.* ». Ces articles, produits par des résidents, permettent la mise en récit d'une expérience de vie et ont été par la suite affichés de manière anonyme sur les murs de la résidence. Cet outil rend possible le croisement des trajectoires individuelles afin de comprendre dans quels rapports sociaux les individus s'inscrivent et de saisir l'origine des obstacles rencontrés au cours de certaines

trajectoires. En d'autres termes il s'agit de prendre conscience des mécanismes, des habitudes, qui nous aliènent et nous empêchent individuellement et collectivement d'avancer. L'objectif est alors de déployer l'imagination, l'ambition, et la créativité dans le but *in fine* de permettre la transformation personnelle et sociale. Différentes méthodes en éducation populaire sont mises en œuvre pour légitimer et valoriser la parole des individus « *« Écriture et récits de vie » qui oriente les participants vers une démarche créative associant le roman, la nouvelle, la correspondance, les mémoires, afin de mettre en chantier des projets personnels. [...] le dispositif « Petite et grande histoire » qui permet de confronter les « petites histoires » de vie aux événements de la « grande histoire » collective. Dans la tradition du recours au théâtre par l'éducation populaire, la même structure met en œuvre des « conférences gesticulées » évoquant des problématiques sociales et politiques vues à travers le récit de fragments de vie de l'orateur. Par plusieurs aspects, ce dispositif peut se rapprocher du « théâtre-récit » et de ses pratiques de théâtralisation des histoires de vie (Feldhendler, 2013, p. 159).* »³¹. Ainsi ces ateliers donnent les conditions nécessaires au partage de cette parole par le biais d'outils d'expressions et de communications comme la prise de son et la photographie. Ce genre de projets socio-éducatifs rejoignent pleinement l'ambition de Béthanie qui est d'impulser une dimension collective à partir des potentialités des jeunes. Les individus sont pleinement conscients et acteurs principaux de leur quête vers l'autonomie, Emile Durkheim évoque déjà cela en signalant que l'éducation ne doit pas placer le jeune adulte dans une position de passivité mais au contraire, elle mobilise « *la capacité de l'individu de se reconnaître lui même dans ses œuvres et dans ses projets, de coopérer au pilotage de son propre développement, de découvrir en celui-ci une exigence de sa propre réalisation* ».³² Cette éducation populaire, hors des murs de l'éducation institutionnelle, permet des apprentissages moins scolaires, moins formels et émancipateurs. De plus, certaines de ces pratiques semblent plaire aux résidents.

« *Alors moi j'aimais beaucoup les ateliers interactifs un peu comme les débats mouvants, à l'époque l'animateur c'était maxime, les débats mouvants j'aimais beaucoup, c'était très intéressant. Cet exercice intellectuel qui nous sortait un peu de notre zone de confort et aussi qui nous incitait à écouter l'autre et de soit convaincre ou de se laisser convaincre .* » Monfort, ancien résident, administrateur, 32 ans.

« *Avant il y avait des personnes qui organisaient des débats, tu discutais un peu avec tout le monde, vraiment un espace de débat et de partage. Aurélie avait organisé un débat et c'était « quel*

31 Verrier, Christian. « Éducation populaire », Christine Delory-Momberger éd., *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*. Érès, 2019, pp. 209-211.

32 Durkheim E., *L'éducation morale*, Presses universitaires de France, Paris, 1963.

Président seriez-vous? » et on venait avec un programme et tout. Mais j'avais proposé en février, un truc sur les croyances j'aimerais bien qu'on vienne en parler, en plus il y a beaucoup de musulmans j'aime bien parler de leur religion, ce qu'ils en pensent pourquoi ils croient, ce que ça leur apporte dans la vie de croire. » Quentin, 22 ans, résident depuis plus de deux ans.

« J'étais à toutes les animations, tout le temps, on faisait aussi des soirées ciné, débats mouvants. On regardait un film qui avait une connotation politique ou sociale, des fois c'était même pas ça, on essaye justement de trouver les sens qu'il y avait derrière et l'animateur ou nous on se posait des questions et puis après on formait des groupes pour savoir est-ce qu'on est d'accord ou pas d'accord, on essayait vraiment d'approfondir le sujet » Florence 25 ans, française, résidente depuis plus de trois ans.

Ainsi ces espaces de réflexions sont appréciés et demandés par les jeunes qui présentent un grand intérêt à confronter leurs valeurs, idées et croyances, en particulier dans une résidence aux profils si hétérogènes. J'ai d'ailleurs pu constater lorsque j'étais sur place une ouverture d'esprit et une envie de rencontre, de discussions et d'apprendre de l'autre particulièrement présente chez beaucoup de résidents. Cette impression est venue dès le premier repas collectif auquel j'ai assisté, ci-dessous un extrait de l'observation de cette soirée.

Le menu a été décidé en amont deux jours plus tôt par Dorian et Aurélie. Le concept est simple, chaque participant donne trois euros pour participer au repas. L'argent doit-être récolté un peu avant pour aller faire les courses ou est prélevé directement des loyers. Ainsi, toute la journée Aurélie a œuvré à la mobilisation des jeunes afin qu'ils s'inscrivent au repas. Parfois, elle interpelle des résidents qui entrent et qui se dirigent vers leur chambre pour avoir des nouvelles, la personne se rapproche et donc prend le temps de discuter un peu avec elle, ce qui lui permet aussi de glisser dans la conversation l'animation collective du soir. Au final, 19 jeunes se sont inscrits ce qui est selon l'intervenante un beau nombre. La professionnelle et Dorian sont allés faire des courses au Carrefour d'à côté. Ensuite, ils ont rangé les commissions dans la cuisine commune du rez-de chaussé, il s'agit d'une assez grande cuisine, avec de larges plans de travail, deux frigos mais dans une pièce fermée, un four, des plaques de cuisson et quelques outils pour cuisiner. Dorian était chargé de faire la pâte à pizza, il a commencé à peu près vers 19h. Voyant qu'il prenait du retard, la salariée est allée l'aider vers 19h30. Je les ai rejoint vers 20h30, il y avait à ce moment 7 personnes en cuisine. Matteo, assistant langue italien qui révise les concours de

l'Enseignement actuellement avec qui je venais de faire connaissance dans la cour autour d'une cigarette avec Florence, fait fondre le chocolat pour le dessert au fruit et Dorian fait les pizzas. En face de lui il y a une jeune femme assez silencieuse, en retrait et calme, déjà vu auparavant dans le bureau d'Aurélie qui aide à la cuisine. Il y a un autre jeune homme blond aux yeux clairs, Luc avec qui j'ai beaucoup discuté, nous avons fait connaissance, parlé études et apprentissage, je lui ai expliqué ce que je faisais. Il est arrivé dans la résidence il y a 15 jours, il travaille à la mairie de Lille en tant qu'apprenti dans le service pour la mobilité, avant il était étudiant à Science Po en Master d'urbanisme à Caen. Il était d'abord dans une coloc à Wazemmes mais avait besoin de plus d'indépendance il a donc opté pour cette résidence sur les conseils d'une amie. Un autre jeune homme avec de grandes lunettes a beaucoup discuté avec Dorian en raison de leur milieu professionnel commun qui est le développement informatique. Matteo a beaucoup voyagé, il est très avenant et semble faire le lien entre les gens en posant des questions sur l'activité de chacun ce qui permet d'impulser une conversation et créer des connexions entre les individus. Son initiative semble bien fonctionner, les conversations commencent peu à peu à être plus fluides et détendues. Un autre homme est arrivé, il est assez discret mais participe en allant faire cuire les pizzas dans les fours des cuisines des autres étages. Alessandro arrive, très à l'aise avec les autres et extraverti, il semble proche de pas mal de résidents et tente de mettre de l'ambiance notamment en mettant de la musique. Le monde arrive petit à petit, certains viennent en pyjama et chaussons. Des résidents viennent uniquement pour prendre leur part de pizza et remontent dans leur chambre pour les manger dont un jeune homme qui est resté accoudé au plan de travail en attendant qu'elles soient cuites et n'a discuté avec personne, il était sur son téléphone. Vers 21h trois filles qui parlent espagnol entrent dans la cuisine, en tout il y avait seulement 5 filles présentes durant la soirée. [...] Les pizzas sont finalement prêtes vers 22h, nous les mangeons debout autour du plan de travail, chacun se sert librement, il doit y avoir 2/3 parts par personne. L'ambiance est légère et joyeuse, les résidents se taquinent beaucoup entre eux, des petits groupes de discussions se forment, chacun essaie de découvrir un peu les autres et se questionne, des personnes ont même dansé un peu. De manière générale, les résidents viennent beaucoup vers moi et me demandent ce que je fais dans la vie et les raisons de mon stage ici, je leur explique et la plupart sont partant pour un éventuel entretien. Vers 22h30 je sors fumer une cigarette, un résident s'est joint à moi, il n'était pas à l'activité mais dans la résidence avec un ami, ancien résident à Béthanie, nous discutons à propos de leur vie à Lille et à Béthanie. Ensuite, je suis retournée dans la cuisine pour manger le dessert et je suis partie vers 23h laissant un petit groupe (6/7 personnes) qui discutaient en rond sur des chaises. Cette première soirée à la résidence m'a permis de saisir un esprit de rencontre et de partage, même si certains semblent plus en retrait et sont rentrés assez rapidement dans leur

chambre, d'autres sont très bien intégrés et ont montré beaucoup de plaisir à la participation de ce repas. (Extrait d'observation de la cuisine commune le 20/04/2022)

Ensuite, des repas interculturels sont organisés tous les mois, l'idée est qu'un résident partage une recette de cuisine de son pays en cuisinant pour les autres. Il s'agit de l'activité qui fonctionne le mieux, beaucoup de monde y participe, la plupart des résidents avec qui je me suis entretenue expriment avoir une préférence pour ce genre de soirée.

« Je dirais qu'une activité qui était très intéressante et qui fédère une bonne partie des résidents c'était les soirées à thème qui consistaient à ce qu'un résident propose un plat typique de son pays qu'il faisait et partageait avec les résidents. Ce qui été intéressant, c'est qu'on découvrait la gastronomie de ces pays et aussi un peu le contexte, l'histoire, donc à la fois ça nous enrichissait sur le plan intellectuel mais aussi ça aiguisait un peu nos papilles gustatives » Monfort, ancien résident, administrateur de Béthanie.

« J'ai eu de la chance parce que la première semaine il y avait un repas collectif et c'est là ou j'ai découvert un petit peu l'ambiance, une nouvelle ambiance pour moi, parce que je n'ai jamais fait ça avant et c'est trop bien. Chacun à sa culture, différentes cultures, langues, chacun vient de l'Asie, l'Amérique, l'Europe, l'Afrique. C'était vraiment riche, mon premier repas c'était peut-être réunionnais mais en tout cas c'était trop bien. Le repas interculturel est mon activité préférée » Selma, 26 ans, résidente depuis moins d'un an, algérienne.

D'autres soirées sont organisées notamment autour des échanges culturels pour présenter les services civiques volontaires européens et internationaux afin de susciter des vocations chez les résidents et permettre à ceux qui l'ont expérimenté de raconter leur expérience. Ensuite, des invités extérieurs y sont conviés comme des étudiants suivant un programme Erasmus ou des jeunes lycéens accompagnés de leur correspondant étranger et professeurs en séjour en France, à cette occasion en collaboration avec le CEMEA la résidence à organisé une soirée, en voici un extrait d'observation.

Dans un premier temps vers 19 heures, des jeux sont organisés afin de favoriser l'échange entre les résidents et les lycéens dans la salle polyvalente. Il y a environ 5/6 tables rondes avec 4 à 8 personnes autour, sur chaque table un drapeau représentant des pays différents est disposé tel une nappe, un jeu de carte, les règles de jeu. L'animateur du CEMEA accompagné de la prof d'anglais chargé de l'échange explique les règles : « sur chaque table il y a les règles du jeu, vous avez 5 minutes pour les retenir, ensuite vous jouerez sans avoir accès à ces règles et sans parler entre vous ». Nous étions une trentaine dans la pièce, voir plus. La salle est assez bruyante, l'animateur et la prof d'anglais n'ont cessé de demander le silence, pour se faire entendre ou bien pour faire appliquer la règle du jeu qui était de ne pas communiquer entre nous. Je me suis installée à une table, avec deux lycéennes et quatre résidents. Le jeu auquel nous avons joué se veut être une métaphore des échanges culturels, selon les pays les règles changent et lorsque l'on change de pays on ne comprend pas de suite les façons d'agir, d'autant plus avec la barrière de la langue, d'où l'interdiction de communiquer. Après 4 tours Aurélie prend le relais pour questionner les jeunes sur leurs impressions, accompagnée par la nouvelle stagiaire professeur de français qui traduisait en anglais. Les jeunes sont réactifs aux questions et participent bien. Vers 20 heures nous nous dirigeons vers la cour pour manger. Les plus jeunes dans l'ensemble retournent dans la salle polyvalente une fois leur Hot-dog mangé. D'autant plus que Rachid a commencé à faire son atelier de percussion, un prof s'est joint à eux et a joué de la guitare électrique, les collégiens et lycéens ont donc participé en jouant des instruments. Vers 22 heures il y avait beaucoup de monde qui danse autour des musiciens, ce n'était pas prévu, cela s'est organisé de manière très spontanée et les personnes semblaient vraiment apprécier la musique, certains filment d'autres applaudissent, l'ambiance était particulièrement joyeuse. La soirée s'est terminée vers 23h. (Soirée interculturelle, mercredi 1er juin 2022)

Ainsi, ce récit qui n'est qu'un exemple parmi tant d'autres des soirées organisées à la résidence Béthanie, montre que ce lieu est un espace de rencontre à part entière. L'impression qui se dégage de ces soirées est que beaucoup de petits groupes de discussions se créent et les personnes en changent régulièrement. J'ai pu observer que l'équipe salariée de Béthanie, notamment la direction était très encline aussi à créer des connexions entre les individus durant les soirées. Les résidents entre eux mais aussi avec des acteurs extérieurs. Esma, en formation professionnelle, française, 26 ans, résidente depuis moins d'un an, témoigne de cela et dit être impressionnée du nombre de rencontres intéressantes qu'elle a pu faire grâce à l'association notamment sur le plan professionnel : « j'ai fait des rencontres à Béthanie, déjà le corps animateur donc j'ai rencontré Aurélie, number one. J'ai rencontré toi aussi et plein de gens. Avant ça, j'avais

fait une autre fête et j'avais rencontré d'autres personnes et c'est très riche parce que je rencontre des personnes qui s'apparenterait à la partie amis on va dire amitié, et d'autres personnes qui vont s'apparenter à des connexions professionnelles on va dire et ça va correspondre complètement à ce que je fais moi. Je peux leur apporter quelque chose et, eux, ils peuvent m'apporter quelque chose [...] je pourrais te faire une liste mais pas qu'avec des résidents mais avec des personnes qui venaient à la fête, externes mais qui sont reliés à Béthanie qui viennent pendant les fêtes et qui eux sont des personnes on va dire hauts placés dans certaines structures, et qui eux peuvent faire des relations avec d'autres personnes en fait. »

Ces soirées ont l'avantage d'impulser de vrais moments conviviaux, particulièrement favorable au collectif. Faire la fête pour faire communauté, même si les animations hebdomadaires s'attellent à créer de la convivialité, celles-ci sont ancrées dans le programme ou le planning des activités de l'association. L'organisation de temps plus exceptionnels comme la fête annuelle de Béthanie le 16 juin qui était un vrai moment de divertissement avec une représentation de théâtre des résidents suivie d'un concert semble être des moments particulièrement fédérateurs. En outre, il s'agit d'instantanés pour se retrouver, une occasion de passer du temps ensemble, de se rencontrer et de faire collectif ou « communauté ». Ce genre d'occasions permet souvent de faire tomber les réticences, les hésitations à venir à d'autres moments, car il s'agit d'espace où chacun peut se détendre et se lâcher comme ça a été le cas durant le concert où beaucoup ont dansé. Cela crée aussi un temps où les hiérarchies et positions de chacun se font moins ressentir notamment sur la piste de danse où professionnels de la résidence et jeunes dansent ensemble. De plus, ces espaces peuvent impulser l'envie de s'engager davantage dans la vie collective de la résidence.

De son côté, Juliet, assistante langue et résidente depuis septembre 2021 apprécie l'ouverture de la résidence sur le territoire lillois et les liens avec les structures associatives et culturelles locales : « avec Aurélie on est allé voir une projection de cinéma, à l'univers, c'était hyper bien, on a discuté sur le film, après. En fait, moi j'adore ce qu'Aurélie organise à la résidence, elle vient de Lille, elle est très engagée dans la vie ici ». Juliet a un grand appétit pour les activités culturelles, or il s'agit d'un champ particulièrement investi et mis en avant par l'association qui s'efforce de mettre en lien les résidents et les acteurs culturels/ associatifs locaux. Aurélie transmet régulièrement les événements culturels lillois aux résidents et cela leur facilite l'accès. Par exemple, lors d'un pot d'accueil organisé pour les nouveaux résidents, des salariées du festival Les Latitudes

Contemporaines ont été invitées, afin de présenter leurs spectacles aux jeunes.

Ensuite, des cours de français ont été dispensés par une étudiante en master FLE (Français Langue Etrangère)³³ embauchée en tant que stagiaire. Les supports de ses cours étaient nombreux, l'histoire, le féminisme, les insultes et la cuisine sont des thèmes qui ont été abordés par la jeune femme. De plus, les résidents avaient la possibilité de soumettre des sujets selon leurs envies. A Béthanie, les jeunes venant d'origines géographiques diverses, les niveaux de français sont très variés. Certains résidents ont réellement besoin de suivre des cours afin de gagner en autonomie. En effet, une mauvaise maîtrise du français complique leur trajectoire de jeune adulte en France, accompagner les jeunes dans l'apprentissage du français est une dimension très utile à leur indépendance inscrite dans une vision à long terme. Le stage de Marie s'est terminé durant l'été, néanmoins la permanence de ce genre de cours serait largement nécessaire au projet socioéducatif de Béthanie. Au-delà d'outiller les jeunes, cela permettrait une meilleure communication entre les résidents.

Ensuite, il me semble important d'aborder la distinction qu'il peut y avoir entre la participation et l'engagement et ce que cela implique de la part des résidents. L'hypothèse ici est que la participation correspondrait davantage à une consommation de loisirs, répondre présent aux animations de divertissement tel que les repas, les sorties culturelles, le sport et l'atelier de gravure. Ce sont des activités favorables à l'épanouissement des jeunes et créatrices de liens inter-résidents, néanmoins elle ne demande pas un investissement de soi trop grand, elles sont surtout des supports qui permettent la rencontre, la curiosité et la créativité. Sortir, partager, échanger, tisser un réseau social, représentent les valeurs que les professionnels souhaitent transmettre aux résidents et sont l'objet implicites de ces ateliers. L'engagement correspondrait, par exemple à l'implication dans le conseil de vie sociale de la résidence (CVS), espace où le résident peut-être force de proposition et s'engage pour lui-même et les autres, comme le raconte Monfort : *« pendant mon séjour ici à Béthanie je m'étais impliqué dans le conseil de vie sociale qui est une instance au sein de la résidence permettant de recueillir les avis des résidents et de les transmettre à l'administration et au conseil d'administration. Ce qui était intéressant c'est qu'on arrive à voir les choses de l'intérieur, en « back office » comme on dit et de l'autre part on vit aussi le quotidien du coup il y a certaines*

³³ Ce master forme les étudiants souhaitant devenir professeur de Français ou coordinateur pédagogique pour un public non francophone

choses au quotidiens qui nous touchaient directement [...] Quand la wifi ne marchait pas ou en hiver il fait très froid car les murs sont mal isolé ou les coupures de courant ou encore au niveau de la gestion des visites. C'était aussi le temps de la covid donc voilà il y avait des restrictions qui quelquefois ne nous contentait pas forcément, c'était bien aussi d'aller vers les résidents, c'était un exercice, une compétence que nous avons développé, essayer de comprendre comment ils se sentent au sein de la résidence, donc il y a ce côté engagement qui m'a beaucoup intéressé ».

Ensuite animer sa propre activité correspond à un engagement dans le sens où il s'agit d'une initiative de la ou le résident qui partage une compétence et donne de son temps pour les autres. Comme l'animation de percussion de Khalid, l'atelier de gravure d'une ancienne résidente ou l'initiation au tri des biodéchets de Esma : *« moi aussi je commence à faire des animations à propos de la collecte des biodéchets et forcément j'aime bien parce que ça fait donnant-donnant, donc ça fait vraiment un échange de connaissances et il y a une centralisation des données, des ressources, tu donnes de ton temps aussi »*. Cet engagement n'est pas évident et peut-être source de réticence, comme dit auparavant il suppose une certaine aisance et estime de soi de la part des jeunes qui souhaitent transmettre leurs savoirs. En effet, cela se prépare et implique aussi des prises de paroles. Thomas un résident arrivé au cours du mois de juin, a pris l'initiative d'organiser un atelier de badminton, durant une soirée où je venais moi-même de faire un atelier sur les premiers résultats de cette enquête, nous échangeons à propos de cela et le jeune homme confie avoir été un peu stressé à l'idée que personne ne vienne à son animation. Enfin participer à un atelier de loisir, il me semble, ne demande pas le même effort que de se joindre à un débat, où les participants sont amenés à se dévoiler en partageant leurs opinions et valeurs aux autres. Ce qui n'est pas un exercice facile, encore une fois la familiarité à cette pratique dépend aussi des expériences de chacun et cela peut-être intimidant. Cependant il est important de souligner l'importance des loisirs et divertissements proposés par Béthanie (Foot, repas, concert...) D'ailleurs le nombre de participants à ce genre d'animations met en lumière leur attractivité. Une fois leur journée de travail ou d'étude terminée, les jeunes ont envie de se divertir et de s'amuser. De plus, ces activités sont faciles d'accès pour une première approche au collectif pour les nouveaux résidents. Les simples loisirs sont essentiels en tant que divertissements et générateurs de rencontres, néanmoins le panel d'animation de Béthanie ne peut reposer uniquement sur ça afin d'éviter d'être dans une démarche de consommation de loisir pour l'épanouissement individuel mais bien de conserver la volonté de conscientisation et d'émancipation du peuple revendiquée par les mouvements d'éducation populaire (Lima, Rouxel, 2011).

« Les organismes de l'éducation populaire pour leur part se sont ancrés dans la sphère

socio-éducative et culturelle. Ce glissement est lié à la redistribution des portefeuilles ministériels imposée sous la Ve République. En créant trois ministères distincts - Éducation nationale, Affaires culturelles et Jeunesse, Sports et Pratiques amateurs. Cette redistribution des cartes institutionnelles et administratives a détourné les mouvements d'éducation populaire du projet social et politique global (populaire et collectif) ; il ne s'agissait plus de construire collectivement les moyens de s'approprier la cité, mais plutôt de se focaliser sur cette « nouvelle civilisation des loisirs » (Dumazedier, 1974) faisant écho à la société de consommation des Trente Glorieuses. Nous pouvons nous demander si, dans ce contexte, les mouvements d'éducation populaire ne se sont pas trouvés « piégés » ou emprisonnés dans ce secteur des loisirs qui, à l'aube des années 1980, deviendra l'occasion d'affirmer son épanouissement individuel et personnel au point d'oublier toute démarche d'émancipation collective. La dynamique collective transformatrice d'un changement social est bien éliminée. La primauté est donnée aux loisirs de masse, au consumérisme et au divertissement : « [...] force est de constater que le secteur associatif socioculturel et de l'éducation permanente a connu lui aussi une évolution ces quinze dernières années, qui l'a fait glisser pour partie de la dynamique d'association de populations reproductrices de culture à une dynamique d'interpellation de publics consommateurs de services, concoctés par des équipes à taille réduite – souvent composées de professionnels, de plus en plus rarement de bénévoles mais, parfois encore, mixtes de ces deux constituantes » (Goffin, 2005)³⁴.

Cet extrait d'article questionne un glissement dans la démarche de l'éducation populaire qui à ses débuts se revendique créatrice de savoirs communs, utile pour l'action collective afin de se défendre face aux oppressions du capitalisme. Et qui serait aujourd'hui une éducation davantage centrée sur l'épanouissement individuel. En somme, l'objectif premier de l'éducation populaire est de se réapproprier le fonctionnement de la société et ne pas subir quotidiennement ses injustices et cela passe par des actions collectives. Maintenir de vrais projets artistiques, culturels et politiques ce qui est actuellement le cas avec le théâtre d'improvisation, les projets de radio, de photographie et un récent débat autour des nouvelles lois anti-IVG aux États-Unis, avec les jeunes de Béthanie semble très intéressant. Afin de ne pas perdre de vue cet aspect d'engagement, parfois revendicatif et émancipateur. S'insérer dans le monde du travail permet une autonomie financière, une intégration sociale nécessaire dans le monde actuel mais ce n'est certainement pas ce seul chemin qui émancipe réellement les individus, au contraire le travail peut-être une source puissante d'aliénation, encore plus aujourd'hui avec la l'ubérisation toujours plus extrême de nos sociétés. C'est pour cela que l'éducation tout au long de la vie en dehors du système institutionnel permet de

34 Lima, Léa, et Sylvie Rouxel. « Introduction », *Agora débats/jeunesses*, vol. 58, no. 2, 2011, pp. 48-54.

sortir la tête de son quotidien, parfois épuisant, et de prendre de la hauteur sur le fonctionnement de notre système actuel. Privilégier des espaces de rencontres, de débat et de partage des savoirs pour les jeunes est plus que nécessaire aujourd'hui. Face à la crise écologique, mais aussi le contexte diplomatique européen et les crises sociales que cela engendre, il est essentiel de créer des espaces collectifs d'échanges, de réflexions et de solidarités.

« La participation est un élément constitutif de la citoyenneté qui n'est pas une discipline à enseigner mais une manière de se comporter avec les autres et de participer à la vie de la collectivité »³⁵ Ainsi la volonté de l'association de faire participer les jeunes poursuit plusieurs objectifs. Cette participation permet l'apprentissage de la sociabilité, prendre part à une dynamique de groupe rend possible l'intégration au sein d'un collectif. Ensuite, l'autonomie et la responsabilisation font aussi partie des enjeux de la participation.

« Nous retiendrons l'analyse de Jean-Claude Richez – 2005 : « Dans un contexte de brouillage des grands marqueurs idéologiques, de disparition de “réserves de sens collectif” dans lequel s'inscrivait le processus de socialisation, c'est le principe d'expérimentation qui domine, en quelque sorte, par défaut. La socialisation se fait à travers l'expérimentation. Chaque individu se trouve conduit à élaborer ses propres définitions, à énoncer des responsabilités qui ne lui sont plus dictées, devenant ainsi l'unité de reproduction de la sphère sociale. Cette individualisation généralisée ne signifie pas isolement et atomisation, mais favorise l'institutionnalisation et la standardisation des modes de vie. Autrefois, la socialisation conduisait l'individu vers la case qui lui était assignée. [...] Aujourd'hui il n'y a plus de transmission de l'héritage dans sa forme traditionnelle. Il ne s'impose plus comme allant de soi, mais passe par une mise en débat, en discussion, en expérimentation. L'acquisition d'une capacité à délibérer, à juger, à choisir, à négocier devient essentielle. C'est une capacité de mise à distance critique vis-à-vis des cadres sociaux, des groupes d'appartenance et des rôles assignés à l'individu, capacité qui s'ancre dans une évaluation de l'environnement. » »³⁶

En outre, l'intervention socio-éducative de par les outils et valeurs qu'elle actionne , peut

35 Dynamiques collectives et Participation des jeunes en Résidences FJT Quels constats, quels enjeux, quels défis ? Une action menée par le Groupe de travail Equipes Educatives de l'Union Régionale pour l'Habitat des Jeunes en Midi-Pyrénées Une action soutenue par la Fédération Régionale des Caisses d'Allocations Familiales de Midi-Pyrénées et par Uniformation Compte rendu de l'action 2010 : https://www.habitatjeunesoccitanie.org/wp-content/uploads/2020/06/participation_fjt.pdf

36 *Ibid*

donner la possibilité aux jeunes adultes de se confronter aux autres et de prendre conscience de la pluralité des parcours et des personnalités et d'apprendre à coopérer. La vie en résidence de jeunes permet aussi aux individus d'acquérir une conscience collective, que ça soit le respect de l'autre et la tolérance face aux différences.

3.5 Les freins à la participation: comment favoriser la participation des jeunes?

La participation point central du projet éducatif de la résidence recouvre une grande partie du travail et des préoccupations des professionnels. En effet, il n'est pas toujours évident de motiver et de susciter l'envie de prendre part aux animations chez les jeunes, souvent déjà très occupés. D'après le rapport de l'équipe éducative de l'Union Régionale pour l'Habitat des Jeunes en Midi-Pyrénées précédemment cité, divers facteurs déterminent l'absence de participation et sont d'une part, sociétaux et d'autre part liés à l'organisation et aux choix de la structure.

Durant mes observations, j'ai pu constater que le travail de communication était très intense de la part des salariés. Aurélie redouble d'énergie pour informer les jeunes du programme d'animation, chaque mois le planning est envoyé par mail aux résidents, puis affiché dans l'entrée du bâtiment et enfin un grand tableau est disposé devant le bureau avec l'activité journalière écrite dessus. Ménouer le co-directeur est bien conscient de cette difficulté et tente régulièrement d'inciter la particularisation et l'engagement lorsqu'il discute avec les résidents. Le co-directeur, lorsqu'il parle de la communication des activités auprès des jeunes utilise le terme « harponner », cette métaphore illustre bien le travail intense de sollicitation et d'incitation à l'investissement qui est fait envers les résidents. Par exemple, lorsqu'un savoir ou un talent particulier tel que le dessin est décelé chez un jeune, les professionnels de Béthanie ne manquent pas l'occasion d'inciter ce dernier à partager ses compétences dans un atelier collectif. Par exemple cet été une résidente, encouragée par l'équipe de Béthanie à peindre une grande fresque représentant des portraits de résidents sur un mur.

Néanmoins, accorder plus de places aux jeunes dans les instances décisives pourrait

permettre une meilleure implication de ces derniers, cette idée est défendue par la direction mais aussi par Monfort.

« Alors, il y a une problématique quand j'étais membre du CVS qui était l'implication et la participation des résidents, les intéressés. Une bonne partie des activités qui sont organisées ici qui souvent malgré tous les efforts déployés à la fois de la direction, du personnel et des membres du CVS, n'arrivait pas à suivre. Donc j'insiste beaucoup sur le fait que toutes les décisions puissent être prises au bénéfice du résident parce que certains se disent moi je suis à Béthanie que pour le logement pas là forcément pour être accompagné à la poursuite des activités. Donc j'insiste vraiment sur le fait que les décisions puissent répondre plus au moins au besoins de chacun, les besoins ne sont pas les même certains sont là que pour le logement et d'autres ont besoins d'être davantage accompagné au niveau professionnel et d'autre c'est plus pour un cadre de vie, un cadre familiale on va dire. Que toutes les décisions que nous prenons puissent répondre à ces besoins mais au-delà de ça que le séjour au sein de la résidence soit le plus mémorable possible. Donc qu'il y ai des logements décents avec toutes les fonctionnalités pratiques possibles» Monfort.

Ce manque de participation serait en partie le résultat d'une sous représentation des jeunes dans les instances de décisions à Béthanie. Le conseil de vie social de Béthanie existe pour cela, avec une fréquence mensuelle, il a pour objectif que les principaux concernés puissent partager leurs désirs et besoins afin de faire concorder les projets d'animations avec leurs envies. Cependant, ce conseil n'est pas toujours très investi non plus et surtout il n'est pas nécessairement relié au conseil d'administration de l'association. Il serait intéressant que des espaces soient mis en place pour assurer un lien direct entre les jeunes et les administrateurs qui prennent les décisions. Le fonctionnement de Béthanie et donc l'investissement des jeunes ne pourrait que s'améliorer si le retour d'expérience des jeunes était réellement pris en compte dans les instances gouvernantes. Certes, Monfort assure ce lien de manière indirecte entre le CVS et le conseil d'administration, cependant, la mise en place d'une instance dédiée aux discussions entre les administrateurs et les jeunes serait certainement plus efficace.

D'ailleurs Monfort est très clair à propos de cela: *« le plus important c'est de mettre à jour les statuts, les textes de l'association, qui ne répondent plus aux conditions d'agrément du Ministère de la Jeunesse et du Sport. Dans cet agrément, la condition est la participation des jeunes dans les instances de décisions. Il faut qu'il y ait une représentation des jeunes et que ces jeunes puissent être entendus parce que souvent les jeunes sont mis un peu sur le banc, on décide tout à leur place,*

donc l'objectif c'est d'impliquer les jeunes dans les instances de prise de décisions. Pour le moment ce n'est pas le cas puisque les textes sont plus à jour. Et aussi impliquer les jeunes pour qu'ils occupent des postes décisionnels. »

La priorité ici est d'éviter une forme de paternalisme dans la gouvernance de l'association qui consiste à prendre les décisions sans l'avis des principaux intéressés. Cette tendance à imposer un contrôle sous couvert de protection à longterm dominé dans le domaine de l'éducation mais elle ne peut prospérer aujourd'hui surtout dans une association au service de la jeunesse qui se revendique du courant de l'éducation populaire. En effet, si l'objectif est d'initier les jeunes à l'engagement citoyen, les tenir éloigner des instances décisives relève du non-sens. Le fait qu'un jeune homme très engagé comme Monfort ait rejoint le conseil d'administration est une très belle occasion d'éviter la gouvernance par acquis c'est-à-dire l'accapement du pouvoir par les dirigeants de longue date. Dans le secteur associatif, il est courant d'observer que les instances dirigeantes ont vieilli avec leurs associations, protégées par une gouvernance statutaire et verticale qui empêche la mise en place d'une nouvelle dynamique. Cela se retrouve dans beaucoup d'associations où les jeunes sont régulièrement mis à l'écart des arènes décisives évitant ainsi qu'ils entravent le conformisme des groupes déjà installés. Ce genre de logique semble se retrouver à Béthanie, le mandat de la présidente est systématiquement reconduit. Effectivement à la lecture des statuts, il est prévu que les membres administrateurs soient élus pour la première fois (hormis le membre actif qui doit être réélu chaque année) et renouvelés, au fur et à mesure des vacances se produisant dans les fonctions à condition bien entendu que ces désignations se fassent par les membres de l'association. Ainsi, les membres du conseil une fois élus, le sont à vie. La qualité de membre se perd uniquement si la personne décède, démissionne ou par radiation pour motifs graves. Ces statuts datent de 1999, ce mode de fonctionnement peu démocratique n'est pas pérenne. D'autant plus que tout est fait pour que le ou la présidente ait la main mise dans les décisions: "en cas de partage des voix lors d'une délibération, la voix du président est prépondérante".

Privilégier un conseil d'administration intergénérationnel, ce qui n'est pas le cas à Béthanie, favoriserait un meilleur équilibre, entre l'expérience des plus âgés et des nouvelles idées apportées par la nouvelle génération. Faire une place à de nouveaux administrateurs plus jeunes est d'autant plus censé dans une association comme Béthanie dont les usagers sont des jeunes entre 16 et 30 ans.

En somme, l'association et donc le service qu'elle rend aux résidents gagnerait à mettre en place une gouvernance horizontale. Cela se traduit d'abord par l'évitement d'un « chef autoritaire » et donc de revoir les statuts. Les fonctions attendues de la part des responsables sont plus de l'ordre de l'encouragement et de la facilitation que d'une fonction d'imposition. Les décisions collectives

sont à privilégier pour le bien de tous, à l'inverse les décisions arbitraires sont sources d'incompréhension et de conflits. Décentraliser les pouvoirs en favorisant la prise de décision au plus proche du terrain, en mettant en place des espaces de débat et d'échange précédant les moments décisifs. Pour une cohérence dans les mesures prises par le conseil d'administration, il est important que les administrateurs aient accès et se rendent parfois aux moments conviviaux organisés par l'association afin d'avoir une vraie idée du travail quotidien mis en place par les professionnels. De plus, cela leur donne l'occasion aussi d'aller à la rencontre des usagers dont les retours d'expériences sont nécessaires à l'évaluation de la qualité du service rendu par la résidence. La direction encourage cela et invite les administrateurs à certains événements. Ensuite, il est intéressant de prendre en compte les récits et témoignages des professionnels qui œuvrent quotidiennement auprès des jeunes dans les processus de décision. Cela peut se réaliser à travers la mise en place de réunions plus ou moins fréquentes selon les besoins, qui ont pour but la consultation de ces professionnels afin d'éviter des verdicts hors-sol et donc en adéquation avec les réalités du terrain.

En somme, il s'agit de favoriser des espaces qui mettent en lien les administrateurs, les professionnels et les usagers, chaque partie mettant en évidence des avis et des réalités qu'il est nécessaire de prendre en compte. En conclusion, le conseil de vie social est une très bonne démarche, néanmoins il semble aujourd'hui déconnecté des lieux décisifs, ce qui ne permet pas une implication complète de la part des jeunes.

Ensuite, cette carence en terme de participation, ne relève pas systématiquement de la volonté et du fonctionnement de la résidence comme le souligne Aurélie : *« on a mis devant un tableau et tous les jours on écrit l'animation du jour et après là, je sèche un peu. Je t'avouerais que je ne sais pas trop.[...]Je pense aussi qu'il faut aussi se dire que sur 128 résidents, si on en touche 30, je pense que c'est déjà bien [...] Et puis en plus ce que j'ai pu clairement repérer c'est qu'il y en a qui ont du mal à se projeter sur deux jours. C'est hyper compliqué mais ça peut s'entendre. Ça s'appelle la liberté et heureusement. Je ne vais pas reprocher aux gens d'être libres, ça ne remet pas en cause ton engagement c'est juste que c'est normal d'être comme ça à cet âge-là, et heureusement. »* La salariée pointe le fait que les jeunes aient parfois du mal à « se projeter » et donc de garantir leur présence à une animation qui aura lieu dans deux jours. Cet aspect est important et renvoie à la partie précédente où nous évoquions les différentes conditions d'existence des résidents. En effet, certains ont une vie sociale déjà bien établie à Lille et de ce fait n'ont pas le désir de participer à la vie sociale de la résidence. L'investissement des résidents au collectif n'est

pas linéaire, selon les moments de vie, les contraintes varient et donc l'implication également. Des conflits inter-résidents peuvent également créer une rupture dans la participation : « *Déjà, il y a eu beaucoup de nouveaux et du coup, moi, je me suis beaucoup renfermée suite à une altercation avec une personne. Et, du coup, je suis plus descendue et je n'ai pas vu si je pouvais avoir de nouveaux amis. Pour moi, c'est un lieu de résidence et c'est pas un lieu où je vais me faire des amis. C'est juste un lieu où je vais dormir. Je préfère me renfermer dans ma bulle* » Nolwenn, française, résidente depuis 2018, 22 ans.. Le départ d'un ou d'une amie proche peut également avoir pour conséquence un éloignement du collectif : « *je dirai que quand je suis arrivé j'ai voulu sociabiliser, m'approprier les lieux donc j'ai fais ça à peu près pendant deux mois et puis peut-être la fatigue et le fait que la personne que j'appréciais amicalement qui est partie, qui se sentait plus bien puisqu'il y a eu une histoire dont je ne rentrerai pas dans les détails mais ça m'a embêté ce qu'il s'est passé* » Raphaël, 24 ans résident depuis plus d'un an, alternant.

Des événements liés aux relations privées des résidents entre eux peuvent éloigner parfois les jeunes de la participation mais cet état des choses est présent dans n'importe quel lieu de vie et la résidence n'a pas de mainmise sur cela.

Enfin, Aurélie avance un point intéressant à propos de l'offre d'animation : « *je pense qu'après on a vraiment des propositions hyper-denses du lundi au jeudi et je me dis peut-être pourquoi pas faire une animation 3 fois par semaine plutôt que 4 fois par semaine. Réduire l'offre ça créerait peut-être plus de demandes, je ne sais pas c'est peut-être une idée complètement erronée et après franchement on fait du harponnage[...] Et puis je pense que parfois ça peut être plus informel que ça, il y a des gens qui ont envie de papoter, on peut improviser un jeu, des fois ça peut être un peu plus spontané. Je pense que sur le planning d'animations, si un soir il n'y a rien ce n'est pas grave et puis ils occupent les espaces aussi les jeunes. Du coup, je me dis que d'avoir au moins une fois tous les quinze jours, c'est « free », mais on est là. Il y a aussi le badminton ah on n'est que deux, bah viens on y va on joue, tu veux papoter bah viens on papote. c'est quelque chose que l'on va mettre en réflexion avec Marine* ».

La salariée propose de laisser des soirées libres qui permettraient d'improviser des activités. Réduire l'offre d'animation et conserver des espaces inoccupés pourrait en effet donner lieu à des moments plus spontanés. Conserver des temps de liberté, liberté de décider sur le moment dont nous avons envie, permet une souplesse qui peut être bénéfique aux animatrices mais aussi aux jeunes. Car cela pourrait donner lieu à des moments de discussion informelles. L'absence d'animation ne cause pas systématiquement le retrait des jeunes dans les espaces communs. Au contraire, j'ai souvent pu observer des moments de détente et d'échange le soir au sein de la

résidence entre des jeunes et Aurélie. Un soir, nous avons même pris la décision spontanée de nous rendre à une projection de film en plein air organisée par un cinéma associatif au lieu de suivre l'animation prévue sur place, un groupe de personnes s'est constitué spontanément. Finalement, l'événement était complet, nous nous sommes donc rendus dans un bar afin d'échanger autour d'un verre et de faire plus ample connaissance avec les nouveaux résidents présents. Conserver des créneaux sans animation permet de se laisser une marge de manœuvre favorable aux initiatives des résidents. Il me semble que pour susciter la créativité et l'implication, maintenir des temps libres favorise l'initiative et les échanges sans sujets préalablement établis. À l'inverse, un planning plein à craquer peut aussi inconsciemment dissuader des comportements plus spontanés. Ensuite, laisser des soirées libres donnerait davantage de temps aux intervenantes socio-éducatives dans l'élaboration de leur projet pour les résidents, les animations gagneraient certainement en profondeur.

Enfin, il me semble important de prendre en compte les évolutions des comportements et les mutations sociales dans l'analyse de la participation des résidents. Il arrive que des jeunes comme Florence, 26 ans, vendeuse à temps complet, aient un rythme de travail chronophage et énergivore qui évince les loisirs: *« En ce moment c'est un petit peu mis de côté comme je suis la plupart du temps au travail mais avant je dessinais beaucoup, la peinture aussi avec de la peinture à l'huile, beaucoup de dessin et puis la musique bon après je suis toujours un petit peu passionné des animaux et je lisais énormément de livre dessus mais du coup après maintenant en passion j'en ai plus tellement vu que la majorité de mon temps est pris par le travail »*. C'est aussi le cas d'Ahmad qui n'a pas le temps de créer des relations amicales avec ses camarades de classes : *« A l'école je ne me suis pas fait d'amis parce que je n'ai pas beaucoup le temps de sortir. Quand je vais à l'école, je fais mes études. Quand je rentre à la maison, je dois réviser. Comme tu vois, j'ai beaucoup de problèmes encore dans la langue française. Du coup, j'ai des difficultés à l'école. Je dois récupérer mon retard (rire). Du coup, je travaille sur ça. Malgré toutes mes difficultés, je suis aux premières positions à l'école. »*

Ensuite, la précarisation des conditions de vie des jeunes mentionnée préalablement peut interférer dans ce manque de participation, ces derniers étant préoccupés, l'implication sur leur lieu de vie peut être vécue comme une contrainte de plus. D'après le rapport récemment cité *« 1 jeune sur 5 vit sous le seuil de pauvreté, soit moins de 950 euro par mois. C'est la classe d'âge la plus touchée par la pauvreté mais aussi, c'est évidemment lié, par le chômage. Près d'un quart d'entre eux (23,3%) sont aujourd'hui à la recherche d'un emploi, soit un taux deux fois plus élevé que celui de l'ensemble de la population. »* Ces situations sociales sont évidemment la cause de l'existence

des habitats jeunes qui sont largement conscients de ces réalités. Les professionnels auteurs de ce rapport font l'hypothèse que ce contexte peut provoquer le désinvestissement de certains jeunes, lorsque les contraintes et problématiques individuelles sont trop préoccupantes.

Ensuite, ce rapport évoque l'évolution des modes de communication : *« les bouleversements sociétaux vont de paire avec des changements spectaculaires dans les modes de communication, principalement à travers l'usage des nouvelles technologies. Ces bouleversements ont impacté sur la démocratisation de l'usage de l'informatique, d'internet, des réseaux sociaux en ligne. Nous identifions que les jeunes sont les plus consommateurs de ces technologies. Si l'on peut malheureusement observer que la participation et la dynamique collective sont pénalisées par ces pratiques qui relèvent plutôt d'un usage individuel, nous identifions également qu'elles peuvent constituer des formes de communication très efficaces en direction des jeunes. Ainsi, les équipes éducatives sont de plus en plus nombreuses à utiliser ces supports de communication pour informer et mobiliser les jeunes sur l'actualité des actions proposées par les Foyers. (envois de sms, pages facebook...) »* Les professionnels de Béthanie sont bien conscients de cela et investissent de plus en plus les réseaux sociaux afin de communiquer et valoriser leurs actions. Un groupe Whatsapp est utilisé pour faciliter les échanges entre l'équipe salariée et les résidents, ainsi des messages sont transmis quotidiennement pour rappeler le programme de la soirée et des jours à venir. De plus, certains événements et portraits de résidents sont mis en lumière par le biais d'un compte instagram.

3.6 Les relations inter-résident à Béthanie inscrites dans des sociabilités de jeunes

Dans cette partie il est question d'observer les relations que les résidents entretiennent entre eux et dans quelle mesure la résidence Béthanie favorise ces liens. L'individualisation croissante au sein de nos sociétés peut en partie expliquer la difficulté à faire participer les jeunes. On observe effectivement, aujourd'hui une perte de la culture de participation néanmoins, cela ne veut pas dire qu'il n'y a plus d'engagement lié au collectif, au contraire de nouvelles formes émergent. Ces dernières années, les jeunes se sont spontanément réunis dans la rue, lors des manifestations pour le

climat, par exemple. Dans un article, Bernard Roudet analyse l'évolution de l'engagement associatif contemporain parallèlement à la progression de l'individualisation.

« L'individualisation peut être sommairement définie par la volonté de chaque individu de choisir ses manières de vivre, indépendamment de normes morales impersonnelles et des grands systèmes de pensée, ainsi que par un déclin du rôle des institutions dans la construction des normes collectives. En quoi une telle évolution influe-t-elle sur les formes de participation associative et sur les modalités d'engagement dans les groupements volontaires ?³⁷ »

D'après l'auteur, les formes actuelles de participation nous informent sur les traits de l'évolution de l'individualisation. Il observe plusieurs tendances, la première est « la prédominance des associations liée à l'accomplissement individuel », elles recouvrent notamment les groupes sportifs et récréatifs. Ces formes d'engagement visent la performance, l'expression culturelle et artistique, en somme l'individualisation provoque « *un déclin des associations revendicatives et militantes par un intérêt accordé à l'accomplissement personnel dans des formes collectives d'activités* ». La seconde tendance est le « développement des formes d'engagement associatif », ce qui veut dire que l'investissement personnel est toujours aussi présent et les adhérents s'impliquent beaucoup aux activités de leurs associations: « *De nouvelles formes de participations sociales seraient en gestation, privilégiant une implication plus distanciée, une mobilisation davantage ponctuelle sur des objectifs délimités et visant une efficacité immédiate. La recherche d'un épanouissement individuel, la volonté de garder son autonomie dans l'association prendraient le pas sur un engagement permanent, expression d'une vision globale du monde (Ion, 1996). »*

Ce constat, d'une sorte d'implication à la carte, adaptable au quotidien ressemble bel est bien à celui des résidents à Béthanie. L'offre d'animation est éclectique afin de séduire un plus grand nombre de résidents et s'adapte aux envies de chacun. Ainsi, les jeunes peuvent se saisir d'une activité qui suscite un intérêt chez eux, l'engagement est ponctuel, cela peut-être le temps d'une animation d'une heure, d'une soirée ou bien d'un projet qui requiert plusieurs petites participations. En réalité, l'engagement et la participation des résidents à Béthanie est flexible et s'adapte aux quotidiens vécus par les jeunes. Nous l'avons vu, les trajectoires de jeunesse ne sont pas linéaires, cette flexibilité est donc cruciale dans le fonctionnement de l'association afin de permettre une libre implication. De plus, il s'agit de l'essence même de l'engagement associatif qui a pour particularité

37 Roudet, B. (2004). Entre responsabilisation et individualisation : les évolutions de l'engagement associatif. Lien social et Politiques, (51), 17-27.

d'osciller entre un grand investissement quand le quotidien de l'individu lui permet et des périodes d'absences lorsque d'autres engagements plus urgents s'ajoutent à la vie de l'adhérent. Enfin, la dernière tendance évoquée par Bernard Roudet témoigne d'un « renforcement de la sociabilité amicale au sein de la vie associative » et encore plus chez les jeunes. L'association n'est pas seulement le support d'une activité mais aussi un espace de rencontre, d'après « *l'enquête valeurs, 27% des 18-29 ans « passent toutes les semaines ou presque du temps avec des personnes dans des clubs ou des associations (sportive, culturelle, communale)» (contre 20% pour l'ensemble de la population). L'activité, notamment lorsqu'elle est accomplie dans une association, est l'occasion de pratiques de sociabilité. Le fait d'être ensemble compte autant que l'activité conduite en commun. »*

Outre le fait d'apprendre de nouvelles choses, de pratiquer un sport ou bien une activité artistique, la création de liens et la confrontation aux autres est souvent le véritable objet implicite de cet engagement associatif, tout comme la participation aux animations de Béthanie. Cela nous amène à un point central du projet de la résidence qui est l'apprentissage de la sociabilité.

Bernard Roudet, par le biais de son article évoqué précédemment, aborde l'importance des espaces de sociabilités pour les jeunes. En effet, il s'agit d'un âge où les relations sociales sont centrales dans le quotidien des individus : « *comme l'ont noté Olivier Galland et Pascal Garrigues: « Mis à part les adolescents qui consacrent l'essentiel de leur temps à l'école et à la famille, les jeunes de 15 à 29 ans ont, aux premières étapes de l'entrée dans la vie adulte, des relations amicales intenses, que ce soit au café, à l'occasion de sorties, de conversations, de la pratique d'un sport, ou de toute autre activité» (Galland et Garrigues, 1989) »³⁸. Ainsi, l'analyse de la participation des jeunes ne peut être faite sans prendre en compte les normes qui entourent ces sociabilités amicales. Didier Lapeyronnie constate que les étudiants s'engagent beaucoup autour de la convivialité, car il s'agit d'une forme d'engagement fondé sur les rencontres et amitiés et donc lié à l'épanouissement personnel. Cette convivialité est en effet construite autour d'une logique individuelle et identitaire dont le but est de construire sa vie personnelle (Lapeyronnie et Marie, 1992). La progression de l'individualisme dans nos sociétés contemporaines n'isole pas les individus : « *le triomphe de l'individualisme ne conduit pas l'homme à la solitude et à l'anomie mais, au contraire, exige le développement de liens sociaux multiples et intenses, sans être stable pour autant: on se détache et on se rattache en fonction de ses besoins personnels et de ses états émotionnels. Les grandes institutions perdent leur valeur symbolique et leur fonction d'encadrement au profit des petits groupes» (Mendras, 1997) »* Ainsi, ces petits groupes peuvent*

38 *Ibid*

être des associations.

Les associations sportives et récréatives sont les plus investies aujourd'hui par les jeunes, car elles leur donnent accès à des rencontres amicales, ainsi la dimension politique accordée aux associations est moins présente, néanmoins elle se retrouve ailleurs. Le déclin des institutions classiques de socialisation comme la famille et la religion, mène les individus à trouver des espaces de sociabilité ailleurs. Aujourd'hui, le fonctionnement des associations ne repose plus essentiellement sur des normes et des valeurs qu'elles transmettent mais sur un cadre qui permet la construction de sociabilités et donc sur une valorisation de la subjectivité (Roudet, 2004). Cette particularité est très clairement à l'œuvre à Béthanie, les subjectivités de chacun peuvent s'exprimer et c'est même l'ambition du projet dont le but est la rencontre et les échanges de savoirs entre des jeunes venus de divers horizons.

« Nous serions passé en matière de normes d'âge concernant l'entrée dans la vie adulte d'une norme de précocité à une norme de retardement, la première dans les années 50, le comportement valorisé par les jeunes comme par leur parents, consistait à entrer dans la vie d'adulte dès qu'on en avait les moyens économique. Ce comportement correspondait au désir du jeune lui-même car les relations éducatives étaient plutôt fondées sur un modèle autoritaire (Fize, 1990) et l'indépendance résidentielle signifiait l'accès à une forme d'indépendance et de liberté. Cette norme semble s'être presque totalement renversée aujourd'hui : dorénavant, il faut rester jeune le plus longtemps qu'on le peut 65% des étudiants français interrogés en 1992 (Galand al.;1995) déclarent préférer « profiter de la vie étudiante le plus longtemps possible ». plutôt que de « s'installer dans la vie » (travailler fonder une famille) dès qu'ils le peuvent. »³⁹

En somme, nous retrouvons l'idée d'un temps d'expérimentation lié à la jeunesse, la norme n'est plus de rentrer le plus rapidement possible dans «la vie d'adulte» mais bien de « profiter » ce qui revient à vivre des expériences diverses visant l'épanouissement personnel. Olivier Galland explique que la jeunesse est assimilée à des pratiques de sociabilités et de loisirs particuliers, il en ressort des goûts et attitudes propres à ce milieu. La naissance d'une culture juvénile intervient au cours des années 1960 ou des loisirs et manières de consommer émergent parallèlement à la massification scolaire et à l'apparition des univers lycéens et étudiants. Le sociologue évoque une nouvelle autonomie relationnelle éprouvée par les jeunes en raison de leur liberté croissante dans la gestion de leur temps libre. En effet, le constat est qu'un grand nombre d'entre eux, dès 12, 13 ans

39 *Ibid*

jouissent d'une « grande liberté de mouvement » causée par un assouplissement du contrôle familial à propos des règles, des normes et des sorties, notamment pour les femmes : « 71% des femmes de 60 à 69 ans n'avait pas le droit de sortir le soir, aujourd'hui ce n'est plus le cas que de 17% des jeunes de 18 à 19 ans. (Bajos, Bozon, 2008) » (Galland, 2011)

La résidence est un lieu privilégié pour les relations conviviales et amicales des résidents, tout est mis en place afin de donner l'occasion aux jeunes de se rencontrer que ça soit par le biais de l'organisation spatiale lors des activités mises en place. En effet, de part les observations et les témoignages, il est clair que l'expérience de la sociabilité est un élément important éprouvé par les résidents durant leur séjour à Béthanie. Selma évoque avoir gagné plus de facilités à aller vers l'autre : « je pense que ça m'a changé, c'est vraiment pas la même chose de vivre seule dans un studio ou dans une résidence de jeune, tu rencontres plein de gens, tu échanges, tu te retrouves avec des personnes que tu ne connais pas, tu vas essayer de les connaître. ». Ahmad affirme la même idée : « même si une personne n'est pas sociable, il va devenir sociable avec les événements à Béthanie ».

D'autres résidents témoignent de la richesse du collectif présent à Béthanie: « après, ce qui est bien, c'est que, les gens, ils sont assez ouverts d'esprit et on parle de tout , des sujets qu'on aime aborder. Les personnes qui sont plus évoluées dans un type de sujets, ça nous permet de nous améliorer. Du coup, après, en faisant nos recherches de nos côtés aussi, de savoir si c'était bien, je trouve ça cool aussi par rapport aux écrits. » Dorian, 22 ans, français, résident depuis deux ans, en formation professionnelle.

« Franchement, là, dès que je rencontre une personne, il devient mon ami (rires). Quand je rencontre quelqu'un, je ne le laisse pas (rires). Soit on fait quelque chose soit on partage quelque chose. Ou je prends des nouvelles de mes amis. Je connais beaucoup de gens ici. Parfois, je propose à dîner ou quelque chose, ensemble. » Ahmad, 26 ans, afghan, apprentie.

« Je suis universel donc je m'adapte facilement, vite fait... Même si je connais pas la personne, il est nouveau « bonjour, ça va ? Tu es nouveau, tu es nouvelle, ça va ? T'es arrivé depuis quand ? », poser des questions pour un peu mettre de l'ambiance, que les gens s'habituent. Béthanie, depuis que je suis arrivé en France, c'est la seule résidence où quand tu viens, tu ne connais pas la personne, tu lui dis bonjour quand tu passes. Même si t'es dans ton coin, moi j'ai parlé avec des résidents qui n'ont jamais l'habitude de parler à des gens qu'ils ne connaissent pas donc c'est bien le mélange et tout, c'est ça la richesse qu'on peut trouver. C'est une chance, quand tu viens tu vas trouver beaucoup de personnes différentes et tu as tout autour de toi donc c'est la

facilité en fait» Khalid, 27 ans, résident depuis plus d'un an, nigérien, animateur en CDD.

Ces récits mettent en lumière l'esprit de rencontre du lieu, durant mes observations j'ai effectivement été agréablement surprise de la spontanéité de certains résidents qui mettent un point d'honneur à accueillir les nouveaux. Une personne qui participe pour la première fois à un repas, sera rarement mise de côté, la plupart du temps il y a toujours un « ancien » pour l'aborder et faire en sorte de l'intégrer au groupe déjà constitué. C'est une chose que j'ai pu observer mais également éprouver, étant dans une posture de participation aux activités, certains résidents ont de suite fait en sorte de m'inclure aux conversations. Cette ambiance chaleureuse est en partie possible grâce à l'implication et le contact facile de certains profils. Dans toutes les dynamiques de groupe, les personnalités varient et il arrive que l'ambiance générale repose en partie sur des individus qui impulsent une ambiance, un rythme. C'est le cas à Béthanie et cela s'observe beaucoup avec les jeunes internationaux, les assistants langues et ceux en service volontaire européen/international. La direction a constaté le potentiel de ces jeunes vis-à-vis du collectif. En effet, cela se confirme, une bonne partie des résidents qui participent activement aux animations, ne sont pas français. Cela peut en partie s'expliquer parce qu'ils sont en demande de rencontre et d'entourages sociaux, étant dans un espace inconnu. Ainsi, ils ont un grand désir d'intégration, comme évoqué dans une partie précédemment, étant dans une période d'expérimentation, rencontrer et créer de nouvelles relations amicales animent leur séjour. Khalid l'exprime très bien, lorsqu'il dit que c'est « facile », dans le sens où la possibilité de créer de nouvelles sociabilités est à portée de main, sur leur lieu de vie et qui plus est, avec les animations comme support à la rencontre. Ainsi, ces profils impulsent une dynamique hédoniste et sont particulièrement fédérateurs. J'ai pu observer cela avec cinq profils internationaux, Juliet anglaise et américaine, qui participe beaucoup aux animations et échange énormément avec les résidents et l'équipe salariée. Khalid comme nous venons de l'évoquer est très entreprenant et s'adapte aux différentes personnalités, et de plus, anime un atelier de musique hebdomadaire. Alessandro, dont la personnalité a été précédemment décrite, impulse une ambiance légère et joyeuse durant les animations. Matteo, italien, a le contact facile et durant les soirées le jeune homme prend le temps d'échanger avec les nouveaux ce qui permet de les mettre plus à l'aise. Enfin Jiao, assistante langue chinoise, est très avenante et sociable et particulièrement encline à partager sa culture, ce qu'elle a pris le temps de faire, avec les massages chinois et l'organisation d'un atelier de confection de raviolis chinois. Il s'agit de cinq profils que j'ai pu identifier mais il y en a certainement d'autres. Cela peut paraître peu sur l'échelle d'une résidence qui comporte 120 logements, néanmoins cinq personnalités très fédératrices suffisent à alimenter une dynamique de groupe et leur absence peut impliquer une baisse de la participation. L'équipe de Béthanie est bien

consciente des potentialités de ces jeunes et font en sorte de les impliquer dans l'organisation d'ateliers, ce qui semble bien fonctionner. Cependant, un point de vigilance doit être accordé pour ne pas surinvestir les personnes déjà très engagées, d'autant plus que ce sont souvent des personnes qui ont aussi une vie extérieure assez intense dans la mesure où elles ont des facilités d'intégration. Juliet constate cela : « *Quand il y a quelqu'un à la résidence qui a envie de participer aux activités, malheureusement c'est un peu rare et quand quelqu'un est très engagé clairement les salariés de Béthanie espèrent un peu et demande : « est-ce que tu peux venir, tu peux partager, tu peux organiser ? » et pour une seule personne c'est un peu trop de temps en temps et j'ai envie de garder aussi ma vie à l'extérieur ».*

Bernard Roudet parle de relations amicales particulièrement « intenses » vécues par les jeunes adultes. En effet, de manière caricaturale, cette période à la particularité d'être une situation d'entre-deux où l'individu ne vit plus avec sa famille et ne s'est pas encore mis en ménage. Cette situation dégage du temps à l'individu, les contraintes familiales se font peu ressentir et il organise son temps libre comme bon lui semble. Cela explique en partie l'intensité des relations amicales des jeunes, car il s'agit aussi d'un moment ils peuvent souffrir de la solitude dans leur quotidien et ce encore plus lorsqu'ils sont loin de chez eux. Aujourd'hui, les jeunes sont très mobiles et donc se retrouvent parfois très seuls. Neyla, 29 ans, algérienne, ancienne résidente, évoque cela : « *il y a mes amis qui sont partis à Paris. Donc, à Béthanie, j'ai créé de nouvelles connaissances. il y a une seule amie qui est restée, elle habitait à Wazemmes. Mais tous les autres sont partis, donc j'avais une seule amie. Et donc, quand je suis allée à Béthanie, heureusement, je suis allée, enfin, heureusement que j'ai fait des connaissances à Béthanie sinon j'avais personne.* » Ainsi, s'entourer d'un cercle de connaissance et d'amis, plus ou moins solide permet de se créer une vraie vie sociale nécessaire à l'épanouissement personnel et affectif. Dorian évoque cela : « *Je suis rarement seul, soit j'appelle quelqu'un pour dire « ouais, si tu veux, tu peux passer » soit on va ici dans la cours.* » Cette fréquence dans les rapports inter-résidents est récurrente, Alessandro évoque aussi cela, les jeunes s'invitent régulièrement les uns chez les autres afin de passer du temps ensemble.

Favoriser les rencontres entre les résidents passe également par l'agencement de l'espace de la résidence. En effet, mettre à la disposition des résidents des lieux qui permettent cette fameuse convivialité est fondamental, l'utilité de ces espaces a été clairement illustrée dans les entretiens menés avec les jeunes. La cuisine partagée par exemple, est un outil formidable pour faciliter les rencontres et le partage. Pour certains elle est évoquée comme une grande contrainte, en effet cela suppose ne pas avoir de cuisine dans son logement personnel et donc une certaine organisation : « *Au niveau de la cuisine c'est horrible, c'est vraiment très déroutant de ramener mes affaires à*

chaque fois que je veux cuisiner. Je sais que ce n'est pas forcément évident mais vraiment c'est hyper dérangeant. À cause de ça j'évite de préparer la nourriture que je ne peux pas préparer dans ma chambre et ça c'est horrible parce que je crois que ce n'est pas bien pour la santé. Je mange seulement des sandwiches et des salades » Juliet.

Ensuite, des plaintes liées à la propreté des cuisines font régulièrement l'objet de mécontentement de la part des résidents. Néanmoins, certains reconnaissent l'utilité sociale d'une cuisine partagée, lieu de rencontre par excellence : *« Je voulais vraiment avoir ma cuisine à moi dans mon studio mais en arrivant, une semaine après, ça m'a plu en fait, la première semaine je me suis fait des amis, ça me dérange pas, au contraire, du coup on se voit dans la cuisine on mange ensemble. » Selma.*

Neyla regrette l'absence de cuisine collective dans sa nouvelle résidence de jeune: *« Donc, mes rencontres, je les faisais soit dans la cour, soit dans la cuisine, il y a des gens qui descendaient cuisiner aussi. Par exemple, Khalid et Montfort, on se rencontrait souvent dans la cuisine. On cuisine ensemble, on se partage les repas. Il y a aussi une autre résidente qui n'était pas très loin de ma chambre, elle fait souvent des repas, on allait chez elle chaque samedi soir. Souvent, je faisais mes rencontres en cuisine collective et là comme il n'y a pas de cuisine collective, je ne fais pas de rencontres. J'aurais aimé avoir aussi une cuisine collective, j'aurais bien aimé descendre et cuisiner avec du monde».*

Ainsi, le rôle des cuisines partagées en tant que support de rencontre fonctionne particulièrement bien. Elles permettent des moments conviviaux souvent spontanés, il est régulier que des résidents se croisent dans une cuisine et finissent par partager leur repas ensemble. Il est vrai qu'avoir une cuisine personnelle relève d'un meilleur confort, chose que certains logements ont déjà, mais cela amoindrit les chances de rencontre inter-résidents. Ces rencontres sont la plupart du temps, très positives cependant il arrive qu'elles soient parfois moins bien vécues par certaines personnes. Je pense notamment aux personnes qui ont pu subir des comportements déplacés, voire sexistes, cela peut alimenter une certaine insécurité dans les espaces communs et donc devoir utiliser quotidiennement une cuisine collective peut-être appréhendée négativement. La cuisine partagée en tant que lieu collectif et public n'échappe pas à ce que j'ai précédemment évoqué : l'appropriation masculine de l'espace. Privilégier des cuisines collectives aux cuisines individuelles afin de favoriser les rencontres, au vu des témoignages paraît sensé et en accord avec le projet socio-éducatif de Béthanie. Néanmoins, cela ne doit pas occulter l'inconfort que cela peut susciter chez certaines résidentes dans la mesure où c'est un lieu inévitable, contrairement à la salle polyvalente et la cour. En somme, si une grande vigilance est accordée à ce que les lieux communs soient agréables pour tous et pour toutes par le biais de sensibilisation notamment aux violences

sexistes, les cuisines collectives sont particulièrement cohérentes aux ambitions de la résidence.

La salle polyvalente est également très investie: « *Hier j'étais dans la salle polyvalente jusqu'à deux heures du matin avec des résidents, On a joué au Baby-Foot, au Billard, avec deux nouveaux résidents. J'ai retrouvé deux trois têtes que je n'avais pas vu depuis longtemps, on a parlé donc ça fait du bien de se retrouver dans les lieux communs.* » Khalide, 27 ans, résident depuis plus d'un an, nigérien, animateur en CDD. Cette pièce est aussi utilisée pour les animations, telles que les projections de film, des présentations ou des soirées de jeux de société. Des travaux sont envisagés afin de rajeunir et rendre plus agréable cette salle, dont la décoration et l'ambiance générale à mal vieilli :« *J'ai déjà discuté de cette question avec Mélanie et Ménouar et ils étaient d'accord avec moi pour dire que la salle polyvalente n'a pas une très bonne ambiance, c'est un peu triste, c'est vrai y a plein de gens qui y vont pour jouer mais c'est pas beau. Mais pour les projections de film oui pourquoi pas.* » Juliet évoque l'importance de l'ambiance de cette salle afin de donner envie aux résidents de s'y installer. L'existence des espaces communs est nécessaire, néanmoins leur ambiance aussi. La cour est un bel exemple, il s'agit d'une grande arrière cour et les résidents ont eux-même agencé cet espace. Un mur végétal a été installé ainsi que des bancs et tables, construits et peints par les jeunes. Dans ce petit jardin il y a un grand nombre de plantes et un barbecue. A travers mes observations j'ai constaté que dès l'arrivée des beaux jours cet espace est très investi par les résidents, notamment le soir, il est très agréable de s'y poser.

Des moments hors résidences nourrissent parfois les liens inter-résidents, il me semble que ces initiatives illustrent une certaine réussite du projet de l'association. Le fait que des jeunes se retrouvent à l'extérieur, sans organisation de la part de l'équipe socio-éducative acte l'existence de liens amicaux entre eux. D'ailleurs, la résidence se veut support à la création des premiers contacts, des premiers liens, mais l'ambition est que ces jeunes n'aient plus besoin de cette base. Des sorties telles qu'une journée à la plage et des séances de basket sont régulièrement organisées.

Ainsi, à Béthanie, il est évident que de nouvelles relations amicales voient le jour, malgré cela, d'après certains témoignages, ces relations sont parfois temporaires au même titre que le logement. En effet, leur passage dans cette résidence est parfois très court et cela ne laisse pas systématiquement le temps nécessaire pour créer de vraies amitiés, l'hypothèse est aussi que des jeunes se conditionnent à cela et ne se permettent pas toujours de se laisser aller à de vraies relations qui vont durer dans le temps. Ensuite, cela peut-être aussi le cas d'une vie sociale déjà bien établie à Lille, c'est le cas d'Abbed : « *Euh...ouais, je rencontre... je discute avec des gens mais ça s'arrête là. On n'a pas un lien d'amitié quoi.* ». Néanmoins un grand nombre d'entre eux évoquent s'être fait

des amis tout en ayant conscience que cela peut s'arrêter une fois leur séjour à Béthanie terminé.

Un ancien résident, ayant trouvé un nouveau logement récemment, s'est joint à nous pour témoigner de son expérience à Béthanie durant un atelier collectif. Ce dernier à souligner un aspect intéressant, il explique être devenu plus respectueux de ses voisins, notamment au niveau des nuisances sonores, grâce à son passage à Béthanie. Ce qui lui permet aujourd'hui d'adopter les bons réflexes dans son nouveau logement afin d'éviter les conflits de voisinage. Ainsi par le biais de la confrontation à la vie en communauté, il arrive que cela permette à l'individu d'acquérir des normes liées au collectif qu'il pourra mobiliser tout au long de sa vie.

L'interculturalité est au cœur du projet de l'association et donc des relations inter-résidents, ce point suscite visiblement l'intérêt de beaucoup. Les entretiens montrent clairement un grand enthousiasme vis-à-vis de cette multiculturalité, la plupart la soulignent de manière très positive.

« Dans ma vie personnelle, ça m'a rendu plus sociable. J'ai appris beaucoup de choses que je ne savais pas avant. Par exemple, sur les pays, comme l'Espagne, ou sur les cultures du Maroc, ou d'Algérie, ou des États-Unis. Parfois, on discute, on partage ce qui est de chez moi, dans mon pays, ou dans leurs pays. Tu vois, c'est... on apprend beaucoup, beaucoup de choses. Ici c'est pas international, c'est multinational, je peux dire, parce qu'il y a de tous les pays. » Ahmad, 26 ans, afghan, apprentis, résident depuis plus d'un an.

« j'ai plein d'amis qui sont partis faire leur études à l'étranger donc vraiment ma communauté est un peu mondiale peut-être plus aujourd'hui grâce à Béthanie, j'ai des amis qui viennent de tous les pays c'est impressionnant, il y a des personnes de chaque pays » Juliet, anglaise et américaine, 25 ans, assistante langue, résidente depuis un an.

« Il y a plein de gens différent, donc ça c'est très bien il y a plein de gens de tout horizon, espagnole, français... des gens en Erasmus c'est super intéressant » Raphaël, français, 24 ans, alternant, résident depuis plus d'un an.

« Mais c'était cool qu'il y avait des nationalités différentes parce que au final on voyait bien qu'il y avait juste de la bienveillance à venir ici, s'installer. Ils cherchaient vraiment les découvertes pour apprendre le français discuter, c'est vraiment cool. » Ema, 21 ans, française, ancienne

résidente, salariée.

« Je traîne un peu avec tout les marocains, ils ont ce truc humain que nous en France on a pas trop, ils sont dans le tactile ils viennent ils te secouent et même instinctivement ils viennent vers moi et moi je viens vers eux. Et je sais que je peux leur donner beaucoup de réponse par rapport à la France, aux choses que je comprends et eux ils me stimulent un peu et me sortent de ma carapace[...] j'avais proposé en février, un truc sur les croyances j'aimerais bien qu'on vienne en parler en plus il y a beaucoup de musulman j'aime bien parler de leur religion, ce qu'ils en pense pourquoi ils croient, ce que ça leur apporte dans la vie de croire » Quentin, français, 22 ans, résident depuis 3 ans, demandeur d'emploi.

Cette interculturalité semble animer les jeunes de la résidence, de plus cette dernière est largement mobilisée par le biais des animations. Par exemple, un atelier hebdomadaire nommé : « Andrew is in the kitchen » était organisé par un résident américain, l'objectif était de cuisiner en parlant anglais. Des échanges en anglais ou bien en espagnol sont souvent planifiés grâce à l'investissement des résidents qui peuvent transmettre l'apprentissage de ces langues.

Ensuite, cette interculturalité implique aussi des précautions prises de la part de l'équipe pour l'inclusion de tous, car elle suppose des cultures et mœurs potentiellement différentes selon les origines. Khalid, 27 ans, résident depuis plus d'un an, nigérien, animateur en CDD, évoque cela : *« Quand vous me dites qu'il y aura des choses à grignoter ça me donne pas envie, parce que il y a toujours des choses avec du porc et de la bière, la plupart des gens à Béthanie ne boivent pas de bière, il faut préciser c'est important »*.

Effectivement, dans cette résidence un très grand nombre de résidents sont de confession musulmane, de ce fait, pour les repas collectifs des dispositions sont systématiquement prises afin de garantir une alternative aux plats contenant du porc afin de ne pas exclure certains jeunes. Au-delà de cet aspect plus technique, durant une animation, des résidents ont mené une réflexion autour de cette fameuse interculturalité. Une résidente colombienne a exprimé le désir de faire des groupes de discussions autour des différentes pratiques culturelles et normes sociales selon les pays. L'idée d'après elle, est de mieux comprendre le comportement de chacun. En effet les manières d'agir et le rapport au collectif varient en fonction des cultures, poser des mots et explications dessus susciterait une meilleure compréhension de l'autre. Afin d'illustrer cela, elle a pris l'exemple de la drague, il est connu que les manières de draguer diffèrent selon les milieux sociaux, il en est de même pour les normes liées aux pays. Ainsi, outre le fait d'en apprendre davantage sur les mœurs de ses voisins, l'hypothèse est que cela permettrait d'éviter des incompréhensions liées à cette interculturalité.

Enfin, des relations d'entraide sont clairement visibles entre les résidents, par exemple, Quentin explique avoir aidé à plusieurs reprises des voisins dans leurs démarches administratives. Cette aide mutuelle entre les résidents est largement favorisée par l'association qui privilégie un accompagnement par le biais d'ateliers collectifs plutôt qu'un rendez-vous individuel. Dorian étant très compétent en informatique, a mené des animations autour de l'informatique. Par la suite, des jeunes lui demandent parfois de l'aide : *« Ouais, si les gens ils ont vraiment besoin de ça, ils m'appellent et je descends à la salle informatique. Après, des fois, on ne m'appelle pas forcément pour que je fasse une activité, mais pour que j'aide chez la personne pour lui expliquer...ça me fait plaisir aussi d'aider. Après si il y a des personnes qui sont intéressées, moi, y' a pas d'soucis, on peut en parler de tout ça. »*. La mise en place d'ateliers qui mobilisent les potentialités des jeunes au profit du collectif, permet aussi aux résidents d'identifier les compétences de chacun, ensuite cela facilite la demande spontanée d'aide mutuelle et plus informelle.

Conclusion

Les résidents, ceux interrogés et rencontrés durant mes observations, semblent avoir une vision particulièrement positive de Béthanie. L'accompagnement au droit répond à un grand besoin des jeunes qui s'en emparent largement au bénéfice de leur émancipation. Pour certains, l'accès à cette résidence résout des difficultés de logement et financières et les stabilise pour la suite. Pour d'autres, vivre en habitat jeune permet d'échapper à un isolement, d'avoir accès à un entourage et à des temps conviviaux sur leur lieu de vie. Les résidents ont des trajectoires résidentielles sensiblement différentes, les situations sont plurielles à l'image de la mixité sociale. Certains ont connu de vraies situations d'instabilité et pour d'autres, il s'agit d'une première décohabitation ou d'un séjour à l'étranger.

De manière générale, il n'y a pas de profils types qui auraient tendance à s'emparer davantage des animations, durant lesquelles on retrouve des jeunes aux caractéristiques sociales, culturelles et professionnelles variées. Néanmoins la différence d'appropriation à la vie sociale de la résidence, se situe plus dans l'intensité et la régularité de cette implication. Par exemple, on observe une participation plus active des jeunes étrangers, étudiants, en service volontaire international et assistants langue qui ont tendance à s'investir régulièrement et à se montrer particulièrement fédérateurs. L'interculturalité enrichit les relations inter-résidents, anime le lieu et est un aspect largement valorisé par les jeunes qui sont en demande d'ateliers autour d'échanges culturels. De ce fait, les cours de français auraient tout intérêt à continuer, cet enseignement répond à un vrai besoin pour certains résidents. De plus, l'indépendance des jeunes passe en partie par une meilleure maîtrise du français.

L'accompagnement socio-éducatif et les animations sont un support à la rencontre, l'objectif est de créer un cadre favorable aux échanges. Cela semble fonctionner, des jeunes s'y rendent et nouent des amitiés au sein de la résidence grâce à ces temps conviviaux. Cependant, il ne s'agit pas de tous les résidents, leurs conditions d'existence et leur rythme de vie influencent leur envie et leur disponibilité de se joindre aux ateliers. L'implication des résidents aux animations n'est pas linéaire et varient en fonction de leur rythme de vie et donc peut osciller entre des périodes de présence régulière et des moments marqués par un éloignement. Certains viennent ponctuellement, en fonction de leur envie et possibilités.

La difficulté, parfois éprouvée par les intervenantes socio-éducatives à mobiliser les jeunes

est relative dans la mesure ou cela peut être la conséquence, pour certains, d'une vie sociale déjà bien établie sur le territoire lillois. Le fait qu'ils n'aient pas le besoin de se joindre au collectif de Béthanie peut donc être synonyme d'une autonomie relationnelle déjà acquise dans d'autres espaces. Ce qui rejoint l'ambition première de favoriser l'émancipation des jeunes adultes, portée par l'habitat jeune. Ensuite, il arrive que des résidents ne participent pas aux animations ou très peu mais ont tout de même un lien régulier avec les salariés et une proximité avec d'autres résidents. En somme, la non participation n'est pas nécessairement liée à un désintéressement vis-à-vis des autres ni à un isolement vécu par le jeune. Comme l'a exprimé Aurélie, même si la moitié des jeunes sur les 120, investissent cette offre d'animation cela peut-être déjà considéré comme une très bonne chose. Néanmoins cela ne suppose pas que les efforts continus mis en place pour favoriser la participation soient vains, l'incitation et l'encouragement sont nécessaires et peuvent parfois convaincre des personnes plus frileuses à se mêler à un groupe car cela peut-être intimidant.

Des actions peuvent être mises en place pour valoriser et susciter l'implication des jeunes. La direction actuelle ainsi que l'administrateur Monfort avec qui je me suis entretenue, pointe la non représentation des résidents dans les instances décisionnelles. Cette carence est le point qui semble le plus urgent et important à modifier dans un souci de démocratie. En effet, les statuts de l'associations datent de 1999 et ne permettent pas l'obtention de l'agrément jeunesse éducation populaire qui exige de *“présenter un mode de fonctionnement démocratique: l'association doit disposer de statuts permettant l'adhésion de tous, réunir régulièrement son Assemblée Générale et transmettre pour vote aux membres les documents essentiels (budgets, rapports d'activité...)[...] Avoir et respecter des dispositions statutaires garantissant [...] un fonctionnement démocratique[...] De façon générale, il est attendu d'une association agréée JEP qu'elle s'inscrive dans une démarche citoyenne et dans les valeurs de l'éducation populaire (démarches éducatives et pédagogiques permettant aux participants d'être acteurs de citoyenneté et de solidarité, participation de tous les acteurs aux instances de gouvernance de l'association, vision émancipatrice de l'action associative...)”* Les critères sont clairs, tous les acteurs doivent avoir une place dans les instances de gouvernance de l'association ce qui n'est pas le cas actuellement. Néanmoins, les statuts de l'association prévoient que le conseil d'administration doit être composé d'au moins un membre actif (le membre actif est le résident) et ce n'est pas le cas.

En somme, sous peine de se voir retirer l'agrément, les statuts doivent être revus. De plus, tenir à l'écart les jeunes des instances de gouvernances ne favorise pas leur engagement et les maintient dans une position de passivité ce qui va à l'encontre des valeurs portées par le projet de Béthanie.

De plus, afin de tendre vers un fonctionnement plus démocratique, il pourrait être utile

d'instaurer un comité de pilotage pluridisciplinaire, composé d'un membre de chaque fonction occupée au sein de l'association (direction, résident, salarié, administrateur). Dans le but de définir des objectifs stratégiques, déclinés en objectifs opérationnels afin d'être au plus proche des besoins des usagers et du bien-être des salariés.

Réduire l'offre d'animation pourrait améliorer les conditions de travail des intervenantes socio-éducatives et donc la qualité de leurs projets avec les jeunes. Avoir des animations prévues chaque soir de la semaine ne semble pas nécessaire, d'autant plus que les jeunes sont très occupés. Cela aurait également l'avantage de laisser du temps libre favorable aux échanges spontanés entre les animatrices et les jeunes.

Enfin, il semble pertinent de faire en sorte que les espaces communs et animations soient plus investis par les femmes et les minorités de genre à travers la mise en place de temps en non-mixité et des ateliers de sensibilisation pour prévenir les discriminations et agressions sexistes.

En ce qui concerne les thèmes des animations, ceux-ci sont variés, dans le but de répondre aux envies d'un plus grand nombre. Certaines sont organisées et impulsées par des résidents, comme l'atelier gravure, le badminton, l'initiation au tri des biodéchets et l'atelier percussion. La volonté des professionnels de valoriser la potentialité des jeunes est donc largement expérimentée à travers le planning d'animation. Les activités telles que le sport et les repas sont créatrices de liens. Elles correspondent aux grands besoins de loisirs des jeunes et facilitent le premier rapport au collectif. Néanmoins, continuer l'organisation d'animations comme les projets liés à la radio, à la photographie et conserver des temps de débats visant à aborder des sujets de société et d'actualité, semble aussi nécessaire. Ces ateliers permettent des échanges et confrontations d'idées plus poussés et valorisent les savoirs et vécus des jeunes, dans une volonté émancipatrice.

Pour conclure, l'accompagnement socio-éducatif à Béthanie et l'organisation de soirées plus ponctuelles, avec la participation d'acteurs extérieurs, suscitent de vrais moments conviviaux et provoquent un grand nombre de rencontres. Ces espaces alimentent la vie sociale des résidents et leur donnent accès à des apprentissages et nouvelles sociabilités, particulièrement bénéfiques à leur autonomie et épanouissement.

Bibliographie

- Alberghini A. Baronnet J. Best A. Brunet F. (2018) « L'accompagnement socioéducatif en foyer de jeunes travailleurs. Un levier d'insertion vers l'autonomie ? » Revue des politiques sociales et familiales, n°128, p. 67 à 75.
- Courtinat-Camps A. Prêteur Y. (2010) « Expérience scolaire à l'adolescence : quelles différences entre les filles et les garçons ? » Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte, Erès, p.99-113.
- Dietrich-Ragon P. (2020) « Quitter l'aide sociale à l'enfance. De l'hébergement institutionnel aux premiers pas sur le marché immobilier » Ined édition, « population », n°75, p.527 à 559.
- Entretien avec Anne-Marie Métaillé, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Ages, 1978, pp. 520-530. Repris in *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984. Ed. 1992 pp.143-154.
- Galland O. (2011), *Sociologie de la jeunesse*, 5ème éd., Paris, Armand Colin.
- Lima, Léa, et Sylvie Rouxel. « Introduction », *Agora débats/jeunesses*, vol. 58, no. 2, 2011, pp. 48-54.
- Martin, C. (2019). Penser la vulnérabilité. Les apports de Robert Castel. *Les Cahiers de la Justice*, 4, 667-677.
- Maunay E. (2016) « l'accès au logement autonome pour les jeunes, un chemin semé d'embûches » Informations sociales, n°195, p.39 à 47.
- Ménard F. Vallet B. (2012) « les jeunes et l'habitat : enjeux et perspectives de recherche »

Agora débats/jeunesses, n°61, P. 51-60.

- Merle P. (2020) Les inégalités scolaires (1995-2020). Effet de l'origine sociale et du genre. *Agora débat/ jeunesse*, n°86.
- Mortain, Blandine, et Cécile Vignal. « Processus de décohabitation en milieux populaires. Le poids des rôles familiaux de substitution sur les parcours féminins », *Agora débats/jeunesses*, vol. 63, no. 1, 2013, p. 23-35.
- Ramos E. « le processus d'autonomisation des jeunes » Cahiers de l'action, 2011, n°31, p. 11 à p.20.
- Roudet, B. (2004). Entre responsabilisation et individualisation : les évolutions de l'engagement associatif. *Lien social et Politiques*, (51), 17–27.
- Van de Velde C.,(2008) “ Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe” *Presses universitaires de France. Le Lien social* , Paris.
- Verrier, Christian. « Éducation populaire », Christine Delory-Momberger éd., *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*. Érès, 2019, pp. 209-211.

Rapports

- Dynamique collective et participation des jeunes en résidence FJT, quels constats, quels enjeux, quels défis ? Une action menée par le Groupe de travail Equipes Educatives de l'Union Régionale pour l'Habitat des Jeunes en Midi-Pyrénées, 2010.
https://www.habitatjeunesoccitanie.org/wp-content/uploads/2020/06/participation_fjt.pdf
- Gonzalez L. ; Nauze-Fichet E.(2020)« Le non-recours aux prestations sociales. Mise en

perspective et données disponibles. » *Dress*, n°37.

- Habiter en foyer de jeunes travailleurs. Enquête exploratoire sur les parcours et expériences juvéniles. Julie Bene et Julie Couronné. INJEP notes et rapports, 2021.

Annexes

1. Tableau synoptique des enquêtés

| Enquêté.e | Genre | âge | Ancienneté | nationalité | Situation socio-professionnelle et diplôme | Type de demande | Métier des parents |
|----------------|-------------|-----|--|-------------------------|--|------------------------|--|
| Ahmad | Homme | 26 | Plus de deux ans | Afghan | Bac plus 3 Apprentis | Mission locale | Mère professeur e d'anglais/ père médecin |
| Khalid | Homme | 27 | Plus d'un an | Nigérien | CAP/ animateur CDD | Spontanée | |
| Neyla | femme | 29 | Antienne résidente : séjour d'un an et plus | Algérienne | Bac+3 et plus étudiante | spontanée | Père militaire |
| Ema | femme | 21 | Ancienne résidente Séjour de 6 mois et plus | Française | BTS Apprentie | spontanée | Père chauffeur mécanicien Mère aide-soignante |
| Juliet | femme | 25 | Plus d'un an | Anglaise/ Américaine | Bac +3 Assistante langue | Partenariat académique | Père enseignant Mère |
| Dorian | Homme | 26 | Plus de deux ans | Français | Bac pro Formation professionnelle | spontanée | Parents anciennement commerçants |
| Hugo | Homme | 22 | Moins d'un an | Français | CAP | spontanée | Père chef d'entreprise |
| Raphaël | Non-binaire | 24 | Plus d'un an | Français | Bac +3 alternante | spontanée | Mère attachée territoriale |

| | | | | | | | |
|-------------------|-------|----|-------------------|------------|---|------------------|---|
| Esma | femme | 26 | Moins d'un an | Française | Bts alternante | spontanée | Père électrotechnicien |
| Florence | femme | 25 | Plus de trois ans | Française | Bac général CDI vendeuse | spontanée | Père chef d'entreprise |
| Ali | Homme | 29 | Plus d'un an | Bénois | Bac +3 CDI cuisinier | spontanée | Père agent permanent d'état/ mère commerçant |
| Quentin | Homme | 22 | Plus de deux ans | Français | CAP Demandeur d'emploi | spontanée | Mère assistante de vie |
| Assa | Homme | 23 | Moins d'un an | Sénégalais | Étudiant alternant/ bac +3 | Spontanée | Père enseignant |
| Hasan | Homme | 22 | Plus de 3 ans | Malien | CAP Alternant | ASE | Père et mère cultivateurs |
| Nolwen | femme | 22 | Plus de 3 ans | Française | Bac professionnel formation professionnelle | ASE | |
| Alessandro | Homme | 26 | Moins d'un an | Espagnole | Bac professionnelle Volontariats | Partenariat CRIJ | Père médecin Mère journaliste |
| Selma | femme | 26 | Moins d'un an | Algérienne | Bac + 5 CDD biologiste | Spontanée | Père commerçant |

2. Grille d'entretien avec les résidents

Chapeau :

Étudiante en sociologie je fais un stage ici pour étudier le fonctionnement de l'association et voir s'il est adapté aux besoins et envies des résidents. L'idée avec cet entretien est de connaître ton parcours sous différents aspects afin de comprendre ce qui t'a amené ici, comment tu t'appropries ce logement et les activités qui y sont proposées ainsi que tes projets en cours et pour le futur.

Origines familiales : **Peux-tu me parler de ta famille, d'où tu viens et qui sont tes parents ?**

- Lieu de naissance
- Situation et origines familiales (profession des parents/ grands parents, parents divorcés/mariés/ Famille recomposée/ frères et sœurs...)
- Contact/ relation avec la famille en ce moment

Parcours scolaire/ études supérieures/ professionnel/ centres d'intérêts : **Peux-tu me raconter un peu ton parcours scolaire et professionnel?**

- Écoles fréquentées, rapport à l'école, les intérêts
- Études supérieures
- Trajectoire professionnelle
- Centres d'intérêts, activités, engagement (sport/militantisme/ bénévolat)... ?

Situation actuelle : (si pas déjà précisé demander ce qu'il/elle fait en ce moment) + **Depuis combien de temps tu es à Lille ? C'était un choix ? Est ce que tu apprécies cette ville ? Des quartiers/ lieux préférés ?**

- Travail, recherche d'emploi, études, stage... ?
- Manière d'habiter Lille (lieu de sortie, quartier fréquenté, type de transport...)
- Entourage lillois (connaissances, d'où?)

Trajectoire de logement : **Avant d'être dans ce logement par quel logement es-tu passé?**

- Logement (savoir ce que la personne a connu en terme de logement jusqu'à aujourd'hui/ seule ou à plusieurs/ où ça/ les temporalités)

Habiter dans cette résidence/ manière de s'approprier le logement :

Comment en es-tu venu à demander ce logement?

Quelles ont-été tes démarches pour obtenir ce logement?

Ce logement te convient-il ?

Est-ce que ça t'arrive de ramener des amis/famille chez toi ?

De manière générale, tu es souvent chez toi ou beaucoup dehors ?

Tu te vois rester combien de temps ici ?

Occupe-tu souvent les espaces commun ? Si oui, pourquoi et quand?

Tu y croise du monde ?

Quels sont tes rapports avec les autres résidents ? (amitié, partage de moment, entraide, invitation chez les uns et chez les autres...)

- Rapport avec la direction ? (fréquences des rapports, dans quelles circonstances...)
- Rapport avec le personnel d'accueil

Les animations et ateliers :Participes-tu à des animations/ fêtes proposé par la résidence ? Si oui peux-tu me raconter un peu comment ça se passe et ce que tu en penses ? Si non, pourquoi ?

- Ces animations/ateliers permettent-il de créer des liens avec les autres résidents ?
- Apprentissages/ savoirs mobilisés
- Fréquence de la participation
- Des préférences en terme d'animation/ atelier
- Rapports avec les animateurs
- Des idées à proposer ? (améliorer/ nouveaux ateliers)

3. Glossaire des abréviations

- UFJT : Union nationale des foyer de jeunes travailleurs
- FJT : foyer de jeunes travailleurs
- UNHAJ : Union National pour l'Habitat des Jeunes
- URHAJ : Union régionale pour l'habitat des jeunes
- CVS : conseil de vie sociale
- ASE : Aide sociale à l'enfance
- CEMEA : centre d'entraînement aux méthodes d'éducation actives
- CAP : certificat d'aptitudes professionnels
- BEP : brevet d'études professionnelles